Liberté des idées et forces sociales

Les exigences sociales du présent
et leur réalisation pratique

GA 333

**Six conférences publiques, avec un épilogue,
tenues entre le 26 mai et le 30 décembre 1919
à Ulm, Berlin et Stuttgart.**

Sommaire

Au sujet de cette édition

Les suggestions de Rudolf Steiner, pour une réorganisation de la vie sociale, pendant et après la première guerre mondiale, vont bien au-delà des confrontations violemment menées à cette époque, empreinte de tendances idéologiques et de violences politiques. En partant d'une critique globale du parlementarisme de l'époque et de l'État unitaire, il développe, à partir d'une observation exacte de l'organisme humain et de l'organisme social, la « *Dreigliederung* de l'organisme social », ayant comme membres autonomes : — chacun d'eux s'appuyant sur les idéaux de la Révolution française de Liberté - Égalité - Fraternité — 1. une vie juridique où règne un fondement d'égalité, 2. une libre vie de l'esprit et 3. une vie économique organisée sur la fraternité. C'est dans la vie économique qu'il met l'accent dans ces nombreuses conférences et prises de paroles de l'année 1919, qui menèrent à la fondation de nombreux comités d'entreprise dans plusieurs usines de Stuttgart et à une association d'entreprises dans le « *Der Kommende Tag AG* », une « Société par Actions pour la revendication de valeurs économiques et spirituelles ». — Dans la vie de l'esprit, il exigea la fondation de conseils culturels et mit en place, entre autres, des bases pédagogiques pour le développement d'un mouvement d'écoles indépendantes, qui atteindra par la suite une envergure mondiale. Dans une série de conférences, il esquissa la nature d'une vie juridique autonome future et se prononça de manière détaillée sur un droit du travail et un droit pénal à venir. Les graves conditions extérieures et l'insuffisante préparation des êtres, pour s'engager sans égoïsme dans ces voies réellement nouvelles dans le domaine social, ne permirent pas une réalisation des idées de Steiner d'une manière plus vaste à ce moment-là. Néanmoins, dans les soixante dernières années, ses idées ont été reprises sans cesse par des hommes isolés et des groupes d'initiative et elles constituèrent la base de formes porteuses d'avenir pour le travail en commun dans des entreprises singulières, comme au sein des Écoles Waldorf, des hôpitaux, ou des institutions bancaires.

Le point capital de ces conférences de Rudolf Steiner de l'année 1919, constitue l'exposition et la discussion du contexte des fondements cognitifs, ou selon le cas, des conditions cognitives préalables d'une part, et de la pratique sociale, de l'autre. De nouvelles formes sociales requièrent de surmonter de vieilles habitudes du penser, autrement elles restent des chimères, et se figent en illusions. La critique de Rudolf Steiner est valable pour tout ce qui est à la base d'une idolâtrie de la pratique de vie habituelle. D'un autre côté, il signale le danger d'un idéalisme mal compris. Ses conférences sont en même temps un appel à opposer un refus aux anciennes habitudes du penser, aux idéologies et aux utopies, car, selon Steiner: « si l'humanité n'a pas ce courage intérieur, alors il peut très rapidement être trop tard ».

Étant donné que Rudolf Steiner, par manque de temps, n'a pu corriger lui-même les notes de conférences que dans quelques rares cas, on doit tenir compte à l'égard de toute publication de ses propres réserves quant au contenu : « On doit seulement accepter justement que dans ce qui est présenté comme étant de moi et que je n'ai pas revu, subsistent des choses incorrectes ».

D'après des notes de conférences non revues par l'auteur, édité d'après la *Rudolf Steiner - Nachlaßverwaltung.*

Aux soins de Wolfram Groddeck.

Édition intégrale du volume portant le même titre de l'édition complète de l'œuvre de Rudolf Steiner

(Bibliographie **GA 333,** ISBN 3-7274-3330-2) – Seconde édition Dornach 1985.

La structure triple de la question sociale

Ulm, 26 mai 1919

Comme en d'autres lieux du Würtemberg et de la Suisse, je me permettrai ici aussi de parler sur la question la plus décisive et la plus importante, sur la question sociale, et certes en me rattachant à ce qui a paru dans l'appel qui a été diffusé en Allemagne il y a quelque temps, « *Au peuple allemand et au monde civilisé* » **(1)**. L'appel, qui se présenta pour la *Dreigliederung* de l'organisme social, a dû parvenir sous les yeux de la plupart d'entre vous. Des exposés plus détaillés de ce qui ne pourra naturellement qu'être brièvement indiqué ici, sont donnés dans mon ouvrage « *Le point essentiel de la question sociale dans les nécessités de la vie présente et future* ». Permettez-moi aujourd'hui de vous esquisser quelques points de ce qui doit être dit au sujet de cet appel.

La question sociale — cela ressort bien pour chaque âme humaine qui fait face aux événements actuels — est ce qui a résulté sous une forme toute nouvelle des événements puissants et bouleversants de la catastrophe de la guerre mondiale. Bien sûr, ce qu'on appelle la question sociale, ou mouvement social, comme nous l'évoquons aujourd'hui, est ancien d'un peu plus d'un demi-siècle pour le moins. Mais celui qui envisage ce qui s'annonce aujourd'hui comme une puissante vague historique, et compare les choses entre elles, doit pourtant dire : cette question sociale a pris dans notre présent une forme complètement différente, une structure vis-à-vis de laquelle personne ne devrait rester indifférent.

Combien, à d'innombrables reprises, on a entendu cette parole durant les quatre ou cinq dernières années : à la base de cette catastrophe effrayante de la guerre mondiale, il y a quelque chose dont les hommes n'ont jamais fait l'expérience, depuis qu'existe principalement ce qu'on appelle l'histoire. Mais combien peu, vraiment très peu, évoquent aujourd'hui, là où cette catastrophe de la guerre mondiale fait apparaître une crise, la nécessité d'un nouvel ordre de la vie et d'une impulsion toute nouvelle ; celle d'un retournement complet du penser et d'un ré-apprentissage complet — quoiqu'à vrai dire extérieurement déjà, l'on reconnaisse la nécessité de ce retournement du penser et de ce ré-apprentissage. Car les vieilles idées nous ont directement menés dans cette épouvantable catastrophe humaine. De nouvelles idées, de nouvelles impulsions doivent donc nous en faire sortir. Et là où ces impulsions sont à rechercher, ce que révèle une observation vraiment pénétrante, c'est ce qui retentit comme revendications sociales émanant de toujours plus de poitrines humaines et devant lesquelles seul celui qui dort vis-à-vis de son époque peut à vrai dire passer en restant indifférent, en restant dans l'expectative face aux événements jusqu'à ce que, pour ainsi dire, le vieil édifice s'effondre dans le néant.

Des questions sociales, on se les représente aujourd'hui de façon réitérée comme des choses extrêmement faciles à concevoir, par moments même d'une simplicité extrême. Celui qui ne part pas de théories surannées, ni non plus d'exigences personnelles isolées, mais d'une expérience réellement élargie au sujet des nécessités de la vie du présent et de l'avenir, celui-là doit voir dans cette question sociale quelque chose où confluent de nombreuses forces, qui se sont soulevées dans l'évolution de l'humanité et, on peut déjà dire, d'une certaine façon, que ces forces sont allées elles-mêmes au devant de leur anéantissement. Pour celui qui domine du regard les conditions de la vie, la question sociale lui apparaît sous une structure triple. Elle lui apparaît premièrement comme un

problème de la vie de l’esprit, deuxièmement comme un problème de la vie juridique, et troisièmement comme un problème de la vie économique. Cela étant, les derniers siècles, et en particulier le dix-neuvième siècle, ont amené avec eux le fait que l’on pense devoir rechercher presque tout ce qui appartient à la question sociale dans le seul domaine économique. Les raisons pour lesquelles on voit si peu clairement ce qu’il en est, reposent précisément sur l’opinion qu’en trouvant la voie dans le domaine économique, tout le reste devrait alors suivre tout naturellement. Il s’avère déjà nécessaire que la première partie de ma considération soit aujourd’hui consacrée à un domaine de la vie, dont les gens, pas plus ceux de gauche que ceux de droite, ne veulent entendre raison pour reconnaître qu’il s’agit d’un domaine social important, à savoir le domaine de la vie spirituelle.
Les exigences que l’on nomme sociales, partent effectivement de la grande masse du prolétariat, qui a passé par un triple chemin de souffrances jusqu’aux situations présentes, dont nous voulons parler ensuite. Et ce prolétariat a été presque totalement tourneboulé, rien que dans la vie économique, par l’arrivée des techniques nouvelles et du capitalisme dévastant les âmes, ainsi que par les conditions culturelles régnantes. C’est de la vie économique que sont nées aussi les revendications du prolétariat. C’est pourquoi la question sociale du présent, parce qu’elle surgit d’abord du prolétariat, a adopté cette forme économique. Mais elle n’est pas une simple question économique. La simple constatation déjà, que les idées traditionnelles sont insuffisantes vis-à-vis des faits qui parlent aujourd’hui d’eux-mêmes, peut nous enseigner qu’au sein du mouvement social nous n’avons pas seulement affaire à une question économique et à une question juridique, mais que nous avons bien affaire avant toute chose à une question spirituelle.
Nous nous trouvons, pour ce qui est d’une grande partie du monde civilisé, loin du fait social qui parle sans mélange. Les opinions sociales des partis, des programmes sociaux des partis, nous les avons eues, elles ont été proférées, proclamées. Toutes ces idées, toutes ces opinions des partis, se révèlent maintenant, que l’on se trouve bien en face des faits, comme tout à fait insuffisantes. Aujourd’hui, il ne s’agit plus de poursuivre d’anciennes opinions de partis, mais aujourd’hui il s’agit de se positionner directement, avec un total sérieux et un parfait sens de la réalité, bien en face des faits.
Voyons d’abord encore une fois la manière dont a évolué la vie des hommes à l’époque moderne, cette vie qui s’est précipitée ensuite dans cette catastrophe. Nous avons alors avant toute chose à jeter une regard sur l’abîme qui apparaît profond, presque infranchissable, entre le prolétariat et le non-prolétariat. Quand nous regardons la vie culturelle de ce non-prolétariat, qu’est-ce qui s’oppose à nous ? Bien certainement, cette vie culturelle a été copieusement glorifiée comme un énorme progrès au cours des temps modernes. On a toujours pu entendre sans cesse combien dans cette époque moderne les moyens de circulation ont emporté les hommes dans de vastes régions de la Terre, lesquelles si on les avait décrites d’une manière prophétique dans des époques antérieures, eussent été décriées comme des utopies. L’idée — ainsi a-t-on toujours et sans cesse prôné et loué avec exagération — vole à la vitesse de l’éclair vers de lointaines régions et océans et ainsi de suite. On ne s’est jamais lassé de priser sans cesse le progrès. Mais aujourd’hui, c’est le moment d’ajouter à tout cela une autre considération. Aujourd’hui, c’est le moment de se demander : sous quelles conditions ce progrès est-il né ? Il ne pouvait que naître en s’édifiant sur une infrastructure reposant sur les plus grandes masses de l’humanité, qui elles ne pouvaient pas participer à tout ce que l’on a tant loué ainsi de cette culture, et qui était édifié sur de grandes masses humaines qui

devaient effectuer leur travail pour qu'existe cette culture réservée à quelques-uns, laquelle sous la forme où elle avait été créée, ne pouvait exister que parce que ces masses n'y avaient d'abord aucune part. Eh bien !, ces vastes masses ont grandi, elles ont repris leur esprit, et elles exigent maintenant à juste titre leur part. Leurs exigences sont en même temps les grandes exigences historiques du présent pour quiconque comprend réellement son époque. Et quand retentit aujourd'hui l'appel vers une socialisation de la vie économique, alors celui qui comprend son temps n'y reconnaît pas simplement les revendications d'une classe d'hommes, mais en même temps une exigence historique de la vie humaine du temps présent.

Un trait distinctif des classes humaines dirigeantes, qui participèrent à cette culture tant de fois louée et prisée, c'est qu'elles ont négligé presque toutes les occasions, au cours de l'époque moderne, qu'elles ne se sont pas montrées à la hauteur de toutes les occasions de franchir d'une manière quelconque l'abîme qui les séparait des masses du prolétariat qui surgissaient avec des revendications toujours plus justifiées. C'est justement dans les idées qu'on a échoué, dans ces idées qui auraient dû affluer dans la vie humaine, dans la vie sociale, pour permettre de franchir cet abîme. C'est déjà une particularité de cette vie spirituelle moderne, que l'on a tant prisée, qu'elle soit devenue de plus en plus étrangère à la vraie vie réelle. L'individu poursuit toujours cette vie qui l'entoure immédiatement. Pour de larges milieux, ils ne se retrouvaient plus dans notre vie spirituelle, dans nos établissement d'enseignement, et ainsi de suite. Des exemples du genre, qui pourraient être fournis à partir des points de vue les plus variés, ne se comptent pas par dizaines, mais par centaines et plus.

Au début du siècle, un conseiller du gouvernement, le conseiller *Kolb* **(2)**, a pris son destin en mains d'une manière singulière. Je mentionne volontiers ce *Kolb*, ce conseiller du gouvernement, car c'est tout à son honneur cette façon qu'il a eue de prendre son destin en main, et parce que je n'ai à ce propos aucun besoin de dire d'une quelconque manière quelque chose de dommageable à son sujet, ce que je ne fais pas volontiers. En un clin d'œil, Kolb a provoqué quelque chose dans sa vie que peu d'autres conseillers du gouvernement font. Les autres se laissent le plus souvent mettre à la retraite, quand ils ne veulent plus assurer leur service ; lui, par contre se congédia lui-même, quitta sa fonction, émigra en Amérique et s'y fit embaucher comme travailleur ordinaire, d'abord dans une brasserie, puis dans une fabrique de bicyclettes. À partir des expériences que traversa ce conseiller du gouvernement, il rédigea ensuite un livre : « *Travailleur en Amérique* ».

Dans cet ouvrage, on tombe sur une phrase remarquable qui dit à peu près ceci : « Lorsque autrefois je rencontrai un homme qui ne travaillait pas, moi, je disais: « Pourquoi ce gueux ne travaille-t-il pas ? ». À présent, je suis autrement informé. Et à présent, je sais aussi beaucoup d'autres choses ; à présent, je sais que même la plus horrible activité dans les bureaux d'étude fait encore un bon effet. » C'est là un aveu qui caractérise profondément les rapports sociaux de l'époque. Un homme qui est sorti de notre vie spirituelle, à qui on avait confié le sort des hommes pendant de nombreuses années, — pendant autant d'années qui furent nécessaires pour produire un conseiller du gouvernement —, cet homme ne connaissait en effet rien au travail humain, c'est-à-dire, qu'ils ne connaissait rien de la vie humaine. Il dut d'abord provoquer lui-même un tournant dans sa propre destinée, pour apprendre quelque chose de la vie, qu'il était censé gouverner et dans laquelle il devait être efficace en tant que membre des classes dirigeantes. Il dut d'abord, pour savoir à quoi s'en tenir de cette vie-là, se faire embaucher comme ouvrier et il en vint ensuite à de toutes autres conceptions de la vie.

Cet exemple, qui pourrait vraiment être multiplié, ne renvoie-t-il pas à ce caractère de notre vie spirituelle, dans laquelle baignent les hommes qui gouvernent et qui est devenue si étrangère à la vie des grandes masses? Les grandes masses ont ressenti dans les besoins de leurs corps et de leurs âmes la manière dont les classes dirigeantes mènent cette vie économique. Elles ont perçu que quelque chose ne s'accordait pas, que ces classes dirigeantes n'avaient pas l'esprit qu'il fallait pour guider la vie économique. La question surgit donc aujourd'hui: comment s'en arranger autrement?

Et dans bien d'autres rapports, on peut encore voir combien la classe dirigeante est devenue étrangère au cours du dernier siècle à ce qui aurait dû arriver, pour ne pas s'enfoncer dans la catastrophe. On parlait assurément avec un sentiment très sérieux et très digne, au sein de ces cercles dirigeants, de toutes sortes de beautés possibles, de l'amour du prochain de la fraternité qui doit régner entre les hommes, de la manière dont l'être humain devait être principalement bon, et d'autres choses du même genre. Mais on n'avait aucune relation avec la vie réelle. On recourut tout au plus une fois à des *enquêtes* (en français dans le texte, *ndt*). Une telle *enquête*, depuis le milieu du dix-neuvième siècle n'est plus une affaire aussi insensée. Celle-là fut réalisée à l'initiative du gouvernement anglais, auprès des directeurs d'exploitations minières. Les hommes qui, dans leurs habitations bien chauffées, discouraient sur l'existence humaine, durent alors apprendre, un jour, à quel genre de charbon ils devaient leur bien-être. Ils durent apprendre, que ce charbon **(a)**, au sujet duquel ils évoquaient leur morale progressiste et leur vie spirituelle qui avançait, est extrait et remonté dans des puits de mines, dans lesquels on envoyait des enfants de neuf, onze ou treize ans, travailler toute la journée dès le lever du Soleil, et qui ne remontaient qu'à la nuit tombée, de sorte que ces pauvres enfants ne voyaient presque jamais la lumière du Soleil. On peut bien se permettre de parler ainsi sur le bien-être humain et sur l'amour du prochain, au sujet du charbon qui est ainsi mis au jour. Et l'on pourrait encore raconter beaucoup de choses semblables. Et l'on doit s'interroger: à partir de telles occasions, des impulsions sont-elles nées dans les cercles dirigeants de l'humanité, pour intervenir réellement dans la vie sociale? Maintes personnes me rétorqueront: en effet, beaucoup de choses se sont améliorées. Mais je dirai alors: ce qui s'est amélioré, ne s'est pas amélioré par l'initiative de la classe dirigeante, non pas, mais par le combat difficile de ceux qui ont souffert dans ces circonstances.

Ce sont des choses sur lesquelles il faut bien aujourd'hui diriger son regard. On doit regarder aujourd'hui ce que l'ouvrier, qui trime du matin au soir, voit tout au plus de l'extérieur, lorsqu'il passe devant nos universités, devant nos cours complémentaires. Il ne connaît en effet que ce qui se passe dans les écoles primaires, et encore seulement ce qu'il peut y apprendre. Il ne sait pas comment les objectifs des écoles primaires sont décidés d'en haut; il voit seulement que ceux qui peuvent aujourd'hui diriger la vie économique ne proviennent pas de ces établissements. C'est ici qu'est située la première structure de la question sociale. En dépit de tous nos panégyriques au sujet de notre vie spirituelle, nous n'avons donc aucune vie de l'esprit qui soit à la hauteur des grandes tâches de l'époque.

Jetons à présent un regard dans la vie économique. Au moment où le mouvement social fit son apparition, on entendait très fréquemment du côté des cercles dirigeants, qui voulaient par ces mots s'en débarrasser: ils veulent partager ! Mais qu'en résulte-t-il de ce partage? C'est que chacun n'en reçoit que très peu. — Ensuite cette objection cesse; car d'un côté cela est très vrai, mais de l'autre, c'est très sot. Ces derniers temps elle a

pourtant reparu sans cesse. Mais ce n’est pas cela qui importe. Celui qui regarde bien dans la structure particulière de notre vie économique, sait que la misère du corps et de l’âme des grandes masses des prolétaires a été provoquée par des raisons de fond toutes différentes. Il sait qu’une formation insuffisante de la vie de l’esprit a fait que l’on n’a pas compris comment amener un mouvement, qui a fait sans cesse des progrès techniques, à une forme telle que chaque homme pût en retirer une existence digne.
Certes, et à bon droit, on a de multiples fois renvoyé au fait que le mouvement social moderne est apparu au travers de la technique moderne, par les machines, par le capitalisme, qui a ravagé les âmes. On a simplement oublié que tout ce qui a ainsi surgi, ne pouvait pas être maîtrisé par la vie de l’esprit, telle qu’elle s’était développée de son côté.
Pourquoi est-ce arrivé ainsi? En même temps que la machine, l’industrialisation, le capitalisme, une aspiration déterminée a fondu sur l’humanité, pour s’y exprimer d’une manière telle que l’on vit soudainement un progrès dans le fait de laisser l’État absorber, si possible, toute la vie spirituelle. L’étatisation de la vie spirituelle, voilà ce qui fut considéré comme un grand progrès. Et aujourd’hui, on rencontre encore les plus acrimonieux préjugés, à ce sujet, quand on oppose quoi que ce soit contre cette étatisation de la vie spirituelle. Ceux qui, par leurs sympathies naturelles, baignent au beau milieu de cette vie spirituelle, donnent à entendre, avec un certain orgueil, que l’on a beaucoup plus progressé ainsi pour ce qui est de l’esprit, que dans l’ancienne et sombre époque du Moyen-Âge. Eh bien!, bien sûr!, nous ne voulons pas ici ravoir le Moyen-Âge! Nous ne voulons pas reculer, mais avancer. Mais une autre question doit alors surgir. On affirme: au Moyen-Âge, la théologie ou l’Église a placé la vie spirituelle, en particulier les sciences, à la traîne. Aujourd’hui, on doit s’interroger: à la traîne de quoi met-on aujourd’hui la vie spirituelle — ou bien même encore autres choses? Pour illustrer cela de nouveau, un exemple, que l’on pourrait multiplier non pas par cent, mais par mille. De nouveau, je dois parler d’un homme que j’estime hautement, parce que selon ma conviction, c’était un important investigateur de la nature **(3)**. Il était en même temps, secrétaire général d’une société savante **(4)**, qui avançait au sommet de la vie spirituelle allemande. Dans un de ses discours bien réussis, il voulut exprimer que ces érudits allemands, qui avaient le grand honneur d’être membres de l’Académie des Sciences de Berlin, y rattachaient là leur plus grande fierté. Quand on décrit quelque chose comme cela, on devrait à vrai dire renvoyer à un certain fait historique, qui n’est pas sans importance. Cette académie berlinoise avait toujours été ce qui, pour ainsi dire, pouvait exprimer spirituellement l’impulsion du caractère des Hohenzollern. Un Hohenzollern du dix-huitième siècle **(5)** se trouva en effet un jour devant la nécessité de placer, à la tête de son académie des sciences, un président — je ne suis pas en train de vous raconter des histoires, mais bel et bien un fait historique —, et il crut honorer au mieux cette académie des sciences, en lui donnant comme président..., son bouffon! Mais le grand savant de la fin du dix-neuvième affirmait lui que ces grands érudits de l’Académie berlinoise s’en font leur plus haute gloire, d’être précisément les troupes coloniales des Hohenzollern **(6)**.
On doit considérer de telles choses comme un symptôme d’époque. On doit voir là-dedans ce que la vie spirituelle est devenue dans sa dépendance du pouvoir de l’État et du pouvoir capitaliste, lequel est rallié à ce dernier. Car si l’on ne veut pas partir de n’importe quel préjugé, mais si l’on veut concevoir une impulsion intérieure à partir des nécessités mêmes de la vie, et donc à partir de la réalité, alors on devra s’opposer à tous

les préjugés qui circulent et s'avouer: la vie spirituelle ne peut recouvrer sa propre énergie, que si elle se libère de nouveau de l'État, et qu'elle s'établit totalement sur elle-même. Ce qui vit dans la vie de l'esprit, en particulier dans l'enseignement (appelée autrefois significativement en France *instruction publique*, *ndt*), doit recevoir son autonomie, depuis le sommet de la gestion de la vie spirituelle, jusqu'à l'enseignant situé au niveau scolaire le plus bas. Dans la gestion de la vie de l'esprit rien d'autre ne doit servir de règle que les énergies mêmes de cette vie de l'esprit. Ceux qui sont actifs dans cette vie de l'esprit, et qui la vivent de l'intérieur, doivent d'eux-mêmes constituer la structure qui assure la gestion autonome de cette vie de l'esprit et cela sur ses propres fondements.
C'est le premier point de ce qui est appelé ici la *Dreigliederung* de l'organisme social. Une telle vie de l'esprit pourrait être en relation avec la vie d'une toute autre manière que le vie spirituelle anti-sociale, dans laquelle nous nous sommes progressivement retrouvés, et hors de laquelle, à ce qu'il semble selon certains, nous n'aurions aucun besoin de sortir.
Quelqu'un qui a une réelle expérience dans ce domaine, peut bien s'exprimer justement à son sujet à partir de sa propre expérience. Je fus pendant des années (1899-1904, *ndt*) enseignant à l'Université populaire de Berlin **(7)**, une université destinée aux travailleurs et créée par Karl Liebknecht. Je sais donc comment on dévoile les sources d'une vie spirituelle sur un territoire qui n'est plus réservé à une classe privilégiée et qui représente une vie de l'esprit luxueuse, mais en se fondant sur ce qu'on peut dire à tous les hommes, qui ont le désir de conquérir une existence dignement humaine, pour leur corps et leur âme. Et je sais encore quelque chose d'autre, à partir de cette pratique de vie qui fut la mienne. Je sais comment les travailleurs m'ont compris, comment ils m'ont de mieux en mieux compris, quand je me suis adressé à eux à partir d'une libre vie de l'esprit, celle qui est bien présente là pour tous les hommes, et pas pour une classe privilégiée. Parce que les travailleurs pensaient que l'on dût participer à ceci ou cela, il y eut alors aussi des occasions, lors desquelles j'eus l'opportunité d'accompagner les travailleurs dans des musées ou autres institutions, des lieux où l'on pouvait voir les témoignages d'une culture, une culture qui ne se trouvait pas là pour quelques-uns seulement et qui n'était pas une culture populaire, ou une vie spirituelle populaire. Alors je vis combien était profond l'abîme qui existait entre l'esprit et l'âme et comment ces gens, au fond, ne pouvaient pas réellement accepter intérieurement ce qui était né sur le terrain d'une culture pour quelques-uns seulement. Il y a là une erreur, à laquelle beaucoup s'abandonnent encore aujourd'hui. On croit qu'on encourage la formation du peuple, lorsqu'on jette aux grandes masses des bribes de ce qui a surgi dans nos universités, nos lycées ou autres institutions d'enseignement de notre culture, de ce qui est né seulement à partir de sentiments sociaux de quelques-uns. Qu'est-ce qu'on n'a pas fait pour activer une telle formation populaire! Bibliothèques populaires, universités populaires, théâtres populaires et ainsi de suite. Personne n'est jamais sorti de l'erreur qui consiste à croire que l'on pourrait transposer ce qui est spirituellement né du milieu sentimental d'une minorité, se tenant à l'écart, aux grandes masses populaires. Non, l'époque exige une vie spirituelle qui englobe tout d'une manière sociale. Mais elle ne peut naître que si ceux qui sont censés y prendre part, avec toute la vie de leurs sentiments et avec tous leurs fondements sociaux à eux, forment une unité avec ceux qui engendrent cette vie de l'esprit. Pour cela, il faut une libération de la vie de l'esprit de la contrainte d'État ou du capital. Naturellement, dans une brève conférence, je ne peux pas tout indiquer — en tout

cas pas tout ce qui est précisé dans mon ouvrage sur le point crucial de la question sociale —, ce qu'il y aurait seulement à dire sur la nécessité de replacer la vie de l'esprit, en dehors de l'État et en dehors de la vie économique, sur ses propres fondements à elle. Mais c'est là la première exigence pour la *Dreigliederung* de l'organisme social: une vie de l'esprit qui se développe à partir d'elle-même.

On n'a pas besoin de redouter une telle vie de l'esprit. On n'a pas besoin non plus d'avoir peur, lorsqu'on a une si mauvaise opinion des êtres humains et en étant éventuellement de l'avis qu'ils retomberaint dans l'ancien état d'analphabétisme ou autre choses semblables, au cas où les parents seraient de nouveau libres d'envoyer leurs enfants à l'école ou de les laisser traîner dans les rues, sans contrainte de la part de l'État. Non, le prolétariat précisément saura toujours de plus en plus ce qu'il doit à la formation scolaire. Et il ne laissera pas ses enfants en dehors de l'école, même s'il n'est plus forcé d'envoyer ses enfants à l'école, mais il les y enverra librement et de son plein gré. Et en particulier les tenants de l'école unique n'ont pas besoin d'avoir peur non plus que l'école soit détruite par une libre vie de l'esprit. Il ne pourra rien naître d'autre que l'école unitaire, si la libre vie de l'esprit est favorisée.

Voici donc d'abord ce que nous avions à dire sur la structuration de la vie spirituelle autonome vis-à-vis de l'État et de la vie économique.

Le second domaine de la vie que l'on doit considérer si l'on veut étudier aujourd'hui la question sociale, c'est celui la vie juridique. Les hommes ont développé à son sujet les opinions les plus diverses. Mais celui qui se décide à la considérer et à la ressentir directement à partir de la réalité, celui-là se dira: avancer n'importe quelle définition, n'importe quelle choses érudite au sujet du droit, c'est carrément comme si l'on voulait donner toutes sortes d'indications érudites sur la nature de la couleur bleue et de la couleur rouge. Sur le bleu et le rouge, on peut discuter avec tout un chacun qui dispose d'un oeil sain. Sur la conscience du droit, sur ce droit qui revient à tout homme, parce qu'il est un homme, on peut bien en discuter avec toute âme humaine éveillée. Et ce sont bien à des âmes humaines éveillées, à des âmes humaines de plus en plus éveillées, que nous avons à faire avec le prolétariat moderne.

En rapport avec ce fondement juridique de la vie, l'humanité plus récente, pour autant qu'elle appartienne aux classes dirigeantes, a en tout cas traversé une expérience remarquable. Ces classes dirigeantes ne purent, en effet, que répandre rien d'autre qu'une certaine démocratie sur la vie. Elles ont besoin, pour mettre en scène leurs intérêts capitalistes, d'un prolétariat adroit, d'un prolétariat qui entretienne le perfectionnement de certaines forces de l'âme. Dans la vie économique capitaliste moderne, on n'a plus besoin de l'ancienne vie patriarcale. Mais il apparaît à présent quelque chose de très désagréable pour une telle démocratie capitaliste unilatérale. À savoir, que l'âme humaine a la particularité, quand on développe en elle des facultés ou des forces particulières, qu'ensuite d'autres facultés en surgissent d'elles-mêmes. Ainsi l'humanité dirigeante voulut ne laisser se développer de préférence que ces forces de l'âme qui rendent l'ouvrier adroit, pour travailler dans les usines. Pourtant il se trouva naturellement que les âmes sortirent effectivement des anciens rapports patriarcaux, mais qu'en elles s'éveilla aussi, en particulier, cette conscience des droits de l'homme. Et elles virent même au sein de l'État moderne ce qui devait incarner le droit. Elles s'interrogèrent alors: est-ce là le sol sur lequel le droit fleurit réellement? Et que découvrirent-elles? Au lieu des droits de l'homme, elles découvrirent des privilèges de

classes et des préjudices de classes. Et de cela s'ensuivit ce qu'on appelle la lutte moderne des classes du prolétariat, derrière laquelle ne se dissimule rien de plus ni rien de moins que la grande exigence, justifiée, d'une existence dignement humaine pour tous les hommes.

Telle est donc la seconde forme structurelle de la question sociale, la question du droit. Ce qu'elle signifie, on ne le reconnaît pourtant pas tant qu'on ne jette pas un regard sur la troisième forme structurelle, celle de la question économique. Au sein de la vie économique, deux choses se sont déversées qui n'appartiennent absolument pas à la vie économique. Ce sont le capital d'une part, et de l'autre, l'énergie du travail humain, alors que ce qui relève simplement de la vie économique, c'est ce qui se joue sur la valeur marchande. Je pense que ces dernières années, et en particulier en ce moment, les hommes ont pu s'informer très nettement sur le fait que le plus important dans le mouvement social prolétarien, c'est le prolétaire lui-même. Au point où en sont les choses aujourd'hui, ne peut vraiment plus juger du prolétariat celui qui, parce que l'époque déjà l'y incite, discute sur le prolétariat à partir de toutes sortes de représentations acquises d'avance. Non, ne peut juger de ces choses que celui dont le destin l'a amené à penser avec le prolétariat, à ressentir avec le prolétariat. On doit soi-même avoir vu comment pendant des dizaines d'années, le monde prolétarien se réunissait dans ces heures de la soirée, qui pouvaient être arrachées en luttant après un dur labeur, pour venir s'instruire sur le mouvement économique des temps modernes, sur la signification du travail, sur celle du capital, sur le sens de la consommation des marchandises, et de la production; on doit avoir vu quel énorme besoin de formation se développait chez les prolétaires derrière cette question essentielle, tandis que sur l'autre bord de l'abîme, au milieu des classes supérieures, les gens fréquentaient les théâtres, et s'adonnaient à maintes autres activités qui les amenaient parfois, à la rigueur, à poser le regard, depuis la scène en bas, sur cette misère prolétarienne. Là se développait le prolétaire; il se développait carrément à partir de ***sa propre*** vie de l'esprit. Et celui qui affirme aujourd'hui que la question prolétarienne, c'est une simple question de pain et de ventre, à celui-là on doit lui donner déjà la réponse: c'est déjà bien dommage d'en être arrivé à ce que la question prolétarienne fût devenue une question de pain, et donc de ne pas avoir pris garde plus tôt à autre chose, à savoir à l'exigence qui a surgi chez le prolétaire, à partir de toutes ses propres énergies, d'une existence dignement humaine; l'exigence d'une existence où le corps et l'âme n'ont plus besoin de se laisser dépérir. Car toutes les exigences du prolétariat sont finalement sorties de ceci et pas simplement d'une question de pain ou de ventre. Mais pendant que le prolétaire tentait ainsi de parvenir à connaître par lui-même, tandis qu'il entrait dans la connaissance des formes économiques des temps modernes, la conscience s'éveilla en lui de la façon dont, à proprement parler il s'insérait, lui, en tant qu'homme, dans cette vie humaine. De son point de vue, il put regarder vers la conduite de la vie du côté des classes dirigeantes. Alors qu'on lui disait que l'histoire était un ordonnancement divin du monde, ou un ordonnancement moral du monde, ou bien l'ordonnancement universel des idées, lui, il ne put que constater que les classes dirigeantes s'épanouissaient au sein de leur ordonnancement du monde de façon à s'accorder, elles, la plus-value que, lui, avait produite. Voilà pourquoi les paroles du manifeste communiste **(8)** pénétrèrent si profondément dans les âmes prolétariennes et les amenèrent à la conscience de leur situation. Malgré tous les progrès des temps modernes, malgré toute cette soi-disant

liberté nouvelle, le prolétariat reste condamné à vendre son énergie de travail sur le marché du travail comme une marchandise et à se la laisser acheter. De cela ressort l'exigence: les temps sont révolus, lors desquels l'homme devait encore vendre une partie de lui-même, ou devait se laisser vendre lui même. Son sentiment, qu'il ne pouvait peut-être pas toujours exprimer en paroles claires, ramena le prolétaire en arrière vers des époques anciennes, vers les époques du servage. Et il vit comment de ces époques anciennes, l'achat de son énergie de travail avait subsisté. Car ce n'est rien d'autre que ceci qui se trouve à la base de la relation salariale. Alors il se dit: au marché appartiennent les marchandises. Les marchandises, on les apporte au marché, on les vend et on rentre chez soit avec le produit de la recette. Moi, je dois vendre mon énergie de travail à l'employeur, mais je ne peux pas aller vers lui et lui dire: comme tu as acheté ma force de travail pour autant et autant d'argent, alors je m'en vais; je dois me livrer moi-même! — Voyez-vous cela, en tant qu'homme, on doit aller avec son énergie de travail. Voilà ce que ressent le prolétariat comme une existence non-dignement humaine.

C'est alors que surgit la grande question: que doit-il se produire pour que l'énergie du travail ne puisse plus être une marchandise? Les hommes d'aujourd'hui, dans la mesure où ils appartiennent aux milieux dirigeants, au fond, se font vraiment très peu d'idées sur la force du travail. Ces gens-là sortent leur porte-monnaie et paient telle ou telle somme apparente d'argent. Quant à savoir s'ils réfléchissent sur le fait que, dans cette somme apparente qu'ils viennent de donner — qu'ils ont même peut être remise en coupons ou chèques —, se trouve « marchander » telle ou telle énergie du travail que revendique le prolétariat, c'est la grande question. En tout cas, ils ne se consacrent pas à des idées assez puissantes pour intervenir dans la vie sociale.

De quoi s'agit-il, c'est justement du fait que l'énergie du travail humain ne peut pas être comparée au prix de n'importe quelle marchandise ! il s'agit que la force du travail humain est quelque chose de tout autre qu'une marchandise. Cette force humaine doit sortir du processus économique. Et elle n'en arrivera pas autrement à sortir, que si l'on considère la vie économique comme un membre de l'organisme social, détaché de l'organisme juridique ou d'État proprement dit, de l'organisme politique. Cela pourra alors avoir lieu et je voudrais aussitôt vous illustrer cela par une comparaison. La vie économique confine d'un côté aux fondements naturels. Dans un domaine économique fermé, on ne peut pas arbitrairement faire de l'économie détachée, isolée. Avec des moyens techniques, on met le sol en valeur ou autre. Mais dans certaines limites, on doit se conformer aux ressources naturelles. Pensez à un certain nombre de grands propriétaires fonciers — et donc à leur façon aussi des capitalistes — qui diraient: si nous voulons en rester à ce bilan, ou même en obtenir un meilleur, alors nous devons avoir cent jours de pluie en été, entrecoupés de jours ensoleillés et ainsi de suite; naturellement, une parfaite bêtise, mais elle attire notre attention sur le fait que, d'un côté, on ne peut pas changer les ressources naturelles; comme nous ne pouvons pas exiger de la vie économique, que les forces de la nature soit préparées de telle ou telle manière dans le sol pour le blé. Nous devons nous adapter aux forces de la nature, elle se trouvent là, à côté de la vie économique. D'un autre côté, la vie économique doit être limitée par la vie juridique, c'est-à-dire: tout aussi peu que les forces de la nature dépendent de la conjoncture sur le marché, tout aussi peu l'énergie du travail humain doit dépendre de la conjoncture du marché. Comme une force naturelle, la force du travail humain doit être enlevée de la vie économique et placée sur le terrain du droit. Si elle est placée ainsi sur le terrain juridique, alors sur ce terrain pourra se développer tout ce en quoi un homme

est l’égal d’un autre, en ne développant que de réels droits humains, en développant aussi un droit du travail. Quantité, forme et temps du travail y seront donc fixés, avant que le travailleur intervienne dans le processus économique. Alors, en tant qu’homme libre, il se tiendra en face de celui qui, alors, comme on le verra tout de suite après, n’est plus le capitaliste, mais sera celui qui guide et gère le travail et donc son collaborateur spirituel.
On peut bien dire d’aussi belles paroles qu’on veuille sur ce qu’on appelle le contrat de travail — aussi longtemps qu’il restera un contrat de salaire, il ne pourra toujours en surgir que l’insatisfaction du travailleur. Ce n’est qu’à partir du moment où l’on ne pourra plus conclure de contrat sur l’énergie du travail, mais purement et simplement sur la production commune du conducteur des travaux et du travailleur manuel, quand on pourra purement et simplement conclure un contrat sur le résultat à obtenir en commun, qu’il en ressortira une existence dignement humaine pour toutes les parties prenantes. Alors le travailleur fera face au conducteur de travaux comme à un libre associé. C’est à cela qu’aspire au fond le travailleur, même s’il ne peut pas s’en faire des représentations tout à fait aussi claires aujourd’hui. C’est ce qui repose à la base du problème économique véritable du prolétariat, dans l’exigence économique proprement dite: libération de l’énergie du travail du cercle économique, établissement du droit et de l’énergie de travail au sein de la seconde composante de la *Dreigliederung* de l’organisme social, à savoir le terrain juridique.
Et sur ce terrain juridique, il doit encore y avoir une toute autre structure nouvelle. C’est la nouvelle structuration qui plonge les hommes d’aujourd’hui dans la stupéfaction la plus totale, je veux dire la restructuration du capital. Pour ce qui est de la propriété privée, les hommes pensent socialement, pour le moins jusqu’à un certain degré, et certes sur un domaine qui leur semble moindrement difficile, sur le domaine spirituel. Car dans le domaine spirituel, n’est-ce pas, ce qui compte en rapport avec la propriété, au moins en principe, c’est quelque chose de social. Ce que quelqu’un produit, et si ce quelqu’un est encore un homme avisé, un homme encore doué de talent — certes, il apporte ses aptitudes par sa naissance, mais c’est là une autre question —, mais ce que nous produisons de socialement précieux, spirituellement aussi, nous le produisons du fait même que nous nous trouvons au sein de la société. Il est reconnu dans le domaine spirituel, au moins en principe — car ce temps pourrait encore en être réduit — un usufruit de ce qui est ainsi produit spirituellement, qui ne peut plus continuer à être transmis en héritage, à partir de la trentième année qui suit la mort de son auteur **(9)**. Ce délai pourrait être réduit, mais il est au moins reconnu que ce qui relève de la propriété spirituelle (« intellectuelle » en France... *ndt*) doit tomber dans le domaine public, et revenir donc à la propriété de tous, lorsque l’individu avec ses aptitudes individuelles n’est plus là pour le gérer. La propriété spirituelle ne doit pas, d’une manière quelconque, revenir à ceux qui n’ont plus rien à faire ensuite avec cette création.
Eh bien dites-vous que c’est aujourd’hui une exigence historique, que la même chose survienne à l’avenir pour le capital physique! Dites-vous bien qu’aujourd’hui, lorsqu’on dit cela aux hommes, à ceux qui se trouvent aujourd’hui au sein de l’éducation capitaliste, imaginez-vous quel genre de grises mines ils se mettent à faire! Et pourtant, c’est l’exigence la plus importante du présent, que le capital ne soit plus désormais introduit et mis en place de la même façon dans la société, que celle dans laquelle il se trouve introduit aujourd’hui. Il s’agit qu’à l’avenir, chacun, à partir de ces capacités individuelles, parvienne à la situation de gérer les moyens de productions qui existent dans un domaine déterminé. Et un moyen de production, en vérité, c’est le capital. Le

travailleur lui-même y a le plus grand intérêt, à savoir, disposer d'un bon dirigeant spirituel en tant que gestionnaire ou gérant de ce capital; car de cette façon, on peut au mieux mettre à profit son travail. Le capitaliste devient alors lui, justement, la cinquième roue du carrosse, il n'est même plus nécessaire. C'est cela que l'on doit discerner. Il est donc nécessaire qu'à l'avenir les moyens de production soient rassemblés dans une branche économique donnée, ou bien pour une finalité culturelle donnée; mais aussi, ensuite que les capacités individuelles de l'homme ou du groupe d'hommes, qui ont réuni ces moyens de production, ne justifient plus leur propriété personnelle sur ces moyens de production, ces derniers doivent être transférés ou remis à d'autres, comme je l'ai exposé dans mon ouvrage « *Le point essentiel de la question sociale* », non pas transférés aux héritiers, mais à d'autres personnes, différentes, qui disposent de nouveau de capacités et d'aptitudes plus grandes pour gérer ces moyens de production au profit de la communauté.

Comme le sang circule dans l'organisme humain, ainsi les moyens de productions circuleront à l'avenir, et donc le capital, dans la communauté de l'organisme social. Comme le sang ne doit pas stagner dans un organisme sain, mais irriguer partout le corps, pour tout faire fructifier, ainsi le capital à l'avenir ne doit plus s'amasser en propriété privée en n'importe quel point de l'organisme social. Quand il a rendu service en un endroit, il vaut mieux le transférer à ceux qui le gèreront au mieux en un autre. Ainsi le capital est-il dépouillé de cette fonction-là qui, aujourd'hui, a provoqué les plus grandes nuisances sociales.

Mais les gens parfaitement sensés, qui s'expriment à partir du point de vue capitaliste, disent avec raison: toute économie consiste dans le fait que des biens existants soient remis, afin que l'on puisse obtenir des biens futurs. — C'est parfaitement exact; mais si l'on doit aussi observer de cette manière les règles d'une saine économie — à savoir que le passé dépose de bons germes pour l'économie de l'avenir, afin que l'économie ne dépérisse pas — alors le capital doit aussi avoir le caractère propre des biens. De nouveau ici les mines s'allongent tristement, quand on évoque cette exigence d'avenir. Des biens réels ont toutefois la particularité d'être consommés. Par cette consommation, ils cheminent comme tout ce qui est vivant. Notre ordre économique a utilisé jusqu'à présent le capital de manière à ce qu'il ne prenne pas ce chemin-là, ce chemin de la vie. On a recours au capital pour l'avoir simplement, et alors ce capital est arraché hors de la destinée que suivent tous les autres biens, qui se trouvent dans le processus économique. *Aristote*, avait déjà dit **(10)** que le capital ne devait pas « mettre bas », mais ce capital, non seulement il a fait des petits, mais les jeunes qu'il a produits continuent de proliférer à leur tour, jusqu'à devenir grands ; on peut indiquer le nombre d'années nécessaires au doublement du capital, s'il n'est que laissé à lui-même. D'autres biens, pour lesquels le capital ne devrait exister pourtant que comme représentant, ont la particularité soit de se détruire, soit de ne plus pouvoir être consommés, s'ils ne sont pas utilisés à temps. On doit donc apposer sur le capital, pour autant que c'est un capital financier, l'attribut qu'il participe à la destinée de tous les autres biens. Tandis que notre vie économique actuelle révère le capital et compte que ce capital doublera en un certain temps, une saine vie économique amènerait, quant à elle, le simple capital financier à disparaître dans le même temps, et à ne plus exister. C'est aujourd'hui encore quelque chose d'horrible, quand on dit cela aux gens qu'après 15 ans, ils ne doivent plus disposer du double du capital, mais qu'après un délai équitable, ce qu'est le capital financier ne doit plus exister du tout, parce que ce qui est introduit dans ce capital doit participer à sa détérioration par l'usage.

Certes, on doit prendre aussi en considération mainte chose comme ce qui concerne l’épargne, etc.
Nous ne nous trouvons donc pas aujourd’hui devant de petits décomptes à imputer, mais devant de grandes déductions. Et nous devons avoir le courage d’en venir à reconnaître ces grandes déductions. Autrement l’ordre social, ou pour mieux dire, le désordre social, le chaos social fera irruption sur nous. Les hommes ne se doutent pas à ce sujet qu’il sont en train de danser sur un volcan.
C’est plus dans leur intérêt de continuer facilement l’ancien, alors que l’époque exige d’eux, non seulement de reprendre entièrement maintes institutions, mais de repenser complètement leurs vieux schémas de penser et de modifier leurs façons de voir.
Quand l’énergie du travail et le capital seront donc retirés hors du processus économique, où afflue alors le capital de la communauté, et que la force de travail sera remise au droit de l’homme libre, alors il n’y aura plus, au sein même du processus économique, que la consommation de marchandises, la circulation des marchandises, et la production des marchandises. Alors on aura simplement à faire avec des valeurs de marchandises. Et, au sein de ce processus économique, qui peut à présent être remis à lui-même, en tant que membre d’un organisme socialement sain, pourra naître alors la conception dont on peut dire: on ne produit pas simplement pour produire, mais on produit pour consommer. Alors naîtront ces associations coopérantes, qui seront formées à partir des centres d’activités, mais, pour préciser, qui seront formées à partir des consommateurs et des producteurs ensemble **(b)**. De ces associations coopérantes surgira alors ce qui est remis au hasard du marché. Ce qui décide aujourd’hui sur le marché est totalement soustrait à la pensée humaine au jugement humain: l’offre et la demande. À l’avenir, les associations coopérantes devront décider de ce qui conditionne à partir du marché, la formation du prix, la formation de la valeur marchande des biens. Rien que de cette manière, un homme produira autant qu’a de valeur le produit de toutes les marchandises dont il a besoin pour sa consommation, jusqu’à ce qu’il parvienne à produire une même quantité de marchandises. Ce sera là une vie économique juste. Ce sera une vie économique dans laquelle le prix d’une sorte de marchandises ne surpassera pas d’une manière disproportionnée les prix des autres types de marchandises. Aujourd’hui, où la rétribution est encore contenue dans le processus économique, et où le travailleur n’est pas le compagnon libre de l’administrateur spirituel du processus, la chose en est encore au point où au sein du processus économique, le travailleur doit lutter d’un côté pour obtenir une hausse de sa rétribution, et, de l’autre, il faut à cause de cela boucher un trou qu’un autre a apprêté: la rétribution est plus élevée, les denrées deviennent plus chères et ainsi de suite. Cela n’arrive que dans un processus économique, qui est corrompu par des rapports de capital et de rétribution. Dans un processus économique, dans lequel les associations coopérantes, les communautés d’intérêts, détermineront les valeurs des marchandises, et certainement pas selon l’offre et la demande, qui sont remises au hasard, mais à partir d’un discernement, du bon sens, que seulement dans un processus économique de ce genre, tout homme peut trouver une existence dignement humaine. Au fond, c’est à un tel processus économique qu’aspirent aujourd’hui ardemment les masses prolétaires; c’est la vraie exigence dans la vie économique.

Sur des domaines particuliers, aujourd’hui déjà, on voit les choses plus clairement. Prenez, par exemple, la question des conseils d’entreprise **(c)**, qui sont si défigurés aujourd’hui par la loi. Si les conseils d’entreprise devaient devenir ce que réclame

réellement le prolétaire, alors ils ne devraient pas pouvoir s’orienter tout simplement à la traîne de l’État, exactement comme autrefois cela s’ensuivait pour la vie spirituelle, mais ils devraient développer une activité sociale réellement profitable. Mais pour cela, il faudrait placer la vie économique sur son propre terrain, et pour cela, il faudrait que vinssent d’autres types que ces conseils d’entreprise, il y faudrait des conseils de transport et de circulation, et d’autres conseils encore; et ceux-ci devraient naître de la vie économique et former leurs conceptions à partir de leurs expériences économiques.
Je sais qu’aujourd’hui vraiment beaucoup de gens disent: il ne règne absolument pas de formation au sein de la vie économique, pour en arriver à ce à quoi on veut en arriver. Ainsi les gens parlent-ils, quand ils discutent des idéaux, pour la raison qu’il n’ont plus besoin ainsi de mener à bonne fin ce qui est possible dans la réalité. Ainsi parlent les gens pour qui l’idéal, c’est quelque chose vers quoi on ne doit pas s’efforcer et de fait ils n’ont plus besoin alors d’aspirer à faire ce qui est le plus immédiat. Celui qui sait que le savoir d’expérience, qui résulte de la pratique, a infiniment plus de valeur que tout ce qui est peut être apporté d’en haut, celui-là sait aussi que de tels conseils d’entreprise ne doivent pas seulement être mis en place pour des entreprises particulières, mais ils doivent aussi être édifiés de manière interactive entre les entreprises économiques. Les conseils d’entreprise doivent relier l’entreprise particulière avec de tout autres types d’entreprises, servir d’intermédiaire à cette interaction, ils doivent donc se constituer en conseils d’entreprise, conseils de transports, conseils de gestion économiques. Si cela naît du terrain même de la vie économique, alors on en arrivera à ce que ces conseils ne seront plus là pour la décoration, mais qu’ils deviendront un facteur humain, qu’ils deviendront des structures de la vie économique elle-même. Mais c’est ce qui est nécessaire.
Ce n’est vraiment pas à partir de n’importe quelle argutie, ni non plus à partir de théories nébuleuses, qu’est sortie ce que j’appelle la *Dreigliederung* de l’organisme social, mais à partir d’une observation réelle des nécessités de la vie du présent et de l’avenir. Et c’est réellement dommage qu’il se trouve si peu d’hommes aujourd’hui, qui sont en état de tourner leur regard sur cette nécessité de la vie à partir de la vie spirituelle à laquelle nous sommes parvenus jusqu’alors. Les gens dénigrent aujourd’hui ce qu’est justement la pratique, en disant: c’est de l’idéologie, c’est de l’utopie. Qu’est-ce qui repose là-dessous? Les uns disent: la socialisation des moyens de production est indispensable. C’est aussi ce que je dis. Mais je dis aussi: savoir quelle voie emprunter pour en arriver là, c’est également indispensable. Je n’ai fait aujourd’hui qu’esquisser ce que je veux dire. Nous n’avons pas aujourd’hui besoin de simples objectifs, mais aussi des voies et du courage pour emprunter ces voies. Beaucoup de gens me disent que ce que je dis est difficile à comprendre. — Eh bien! c’est nécessaire en tout cas de comprendre ce que je dis, et plus encore, qu’on veuille mettre plus en oeuvre que ce qu’on met habituellement en œuvre aujourd’hui pour comprendre. Ce qui est nécessaire, c’est de regarder dans la vie réelle, et non pas de juger à partir de n’importe quelle revendication subjective. Il est nécessaire aussi que l’on parvienne à rassembler son courage pour penser radicalement dans certaines choses comme l’exige notre époque de la part de tout homme éveillé.
À vrai dire, ces dernières quatre ou cinq années j’ai éprouvé que les hommes comprennent des choses que moi je n’ai pas comprises. Ils ont même disposé ce genre choses, dont ils alléguaient la compréhension quand elles leur venaient de certains lieux, dans un joli cadre, afin de pouvoir mieux les contempler sans cesse. Des choses qui viennent des grands quartiers généraux ou autres lieux semblables, mais il fallait en tout cas d’abord en ordonner la compréhension. On ne peut jamais commander la

compréhension de choses qui doivent être comprises à partir d'un courage intérieur dans la vie. Le temps est venu, à présent, où les hommes ne doivent plus se laisser commander, mais où il faut qu'ils soient en état d'acquérir un réel jugement à partir des expériences de la vie, à partir d'une observation sans préjugé de la vie, sur ce qu'il est indispensable de faire avant qu'il ne soit trop tard.
Mais on fait aujourd'hui des expériences étranges. Je ne raconte pas volontiers des choses personnelles, mais aujourd'hui ce sont ces choses personnelles qui règnent sur la vie. En avril 1914, lors d'une petite réunion à Vienne **(11)** — et c'est intentionnellement de Vienne, vous le savez, la catastrophe de la guerre est partie d'Autriche — je fus pressé d'exprimer mon jugement sur le situation sociale, à l'époque, pas seulement la situation sociale du prolétariat, mais aussi celle de l'Europe entière. Je donnai alors à entendre que la question sociale en Europe tendait à la formation d'une tumeur et de fait la guerre en a surgi peu après. — Je fut contraint de récapituler mon jugement quelque peu dans les paroles suivantes — en avril 1914, je vous prie de retenir ce point —: celui qui considère profondément nos rapports sociaux, tels qu'ils se sont progressivement édifiés, ne peut en venir qu'à une grande inquiétude sur la civilisation, car celui-là voit comment dans la vie sociale s'est développé un carcinome, une sorte de maladie cancéreuse, laquelle doit éclater d'une manière des plus épouvantables dans le futur proche.
Ainsi dus-je alors signaler dans quoi le capitalisme mondial poussait les hommes, dans le plus proche futur. Celui qui disait cela, à ce moment-là, passa naturellement pour un idéaliste dépourvu de sens pratique, pour un utopiste, un idéologue, car les praticiens, eux, parlaient alors tout autrement. Comment s'exprimaient-ils à l'époque ces hommes de la pratique sur l'ensemble de la situation mondiale? Ils ne parlaient pas de maladie cancéreuse. Non, non. Ils parlaient quelque peu comme le ministre allemand des affaires étrangères **(12)**, en ce printemps de 1914, s'adressant à ses messieurs éclairés du Parlement allemand — éclairés, ils l'avaient été, très certainement, car ils étaient pourtant compétents —: nous allons au devant d'un temps de paix, car la détente générale fait des progrès réjouissants. Nous nous trouvons dans les meilleurs rapports avec la Russie; le cabinet de Saint Pétersbourg n'écoute rien de ce que dit la meute journalistique. Avec l'Angleterre, nous avons entamé des négociations qui donnent beaucoup d'espoir et qui doivent aboutir effectivement dans un futur immédiat au profit de la paix mondiale. La manière dont les deux gouvernements se situent généralement fait que les rapports deviennent de plus en plus intimes. — Ainsi parlaient ces praticiens qui ne furent point invectivés comme idéalistes. Et la détente générale fit de telle progrès que ce qui s'ensuivit, nous l'avons tous très douloureusement éprouvé. Des sentiments étranges peuvent se faire valoir, quand on entend quelque chose comme ça, comme il nous a été donné d'entendre récemment à la conférence de la Société des Nations **(13)**, où les gens parlèrent sur tout ce dont il est possible de parler à partir d'anciennes marottes du penser. C'est seulement qu'ils ne parlèrent pas du tout d'une manière conforme aux faits de ce qu'est le plus grand mouvement du moment, sur le mouvement social, qui est pourtant le seul capable de fonder une véritable Société des Nations.
C'est alors que l'on obtient, à partir de ces anciennes marottes du penser de la part de personnes très judicieuses, des réponses tout à fait singulières. Il y a quelque temps à Bern, un monsieur très avisé m'a répondu — je ne veux jamais méconnaître des personnes pleines de bon sens —: je ne peux pas me représenter que quelque chose de particulier ressorte de cette *Dreigliederung*, puisque tout doit néanmoins former une unité. Le droit ne peut pas simplement s'ensuivre du terrain politique, et ainsi de suite. —

Ce qui est nécessaire, c'est justement que sur le terrain du droit, le droit se développe, alors la vie économique disposera aussi du droit, ensuite la vie spirituelle aura le droit. Et quand on dit, que l'unité de l'organisme social est découpée, moi je dis: ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour moi! Il ne s'agit pas de découper la haridelle **(d)**, mais de la mettre sur ses quatre pattes. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, à savoir de couper en tranches l'organisme social, mais bien de le poser sur ces trois jambes saines, sur une vie juridique saine, sur une vie économique saine et sur une vie de l'esprit saine. Alors se développe déjà l'unité qu'aujourd'hui l'on vénère comme une idole en tant qu'État unitaire, mais que l'on doit aussitôt abandonner si l'on veut le socialisme.
Voici plus d'un siècle, les hommes ont sans cesse parlé du grand idéal social de l'humanité, des plus grandes impulsions sociales: égalité, liberté, fraternité. Certes, des gens très avisés du dix-neuvième siècle ont sans cesse démontré que ces idéaux ne sont pas réalisables, parce qu'on ne les a vus que sous l'hypnose de l'État unitaire; de là provient la contradiction. Aujourd'hui, cependant, c'est le moment de devoir réaliser ces idéaux, étant donné que ces trois impulsions de la vie sociale doivent être appréhendées. Et elles ne peuvent le devenir réellement qu'au sein de la *Dreigliederung* de l'organisme social. Dans la vie spirituelle, qui doit reposer sur son propre sol, les facultés individuelles doivent se développer sur le terrain de la liberté. Sur le domaine du droit, ce qui doit régner c'est ce par quoi un homme est l'égal d'un autre, ce sur quoi en tant qu'égal de tout homme devenu majeur, celui-ci peut régler lui-même, ou par son représentant, la relation qu'il entretient avec les autres hommes, y compris les rapports du travail. Et sur le terrain de la vie économique, qui ne peut fleurir que par la communauté fraternelle, que ce soit une communauté de consommateurs ou bien de producteurs **(b)**.
Dans la *Dreigliederung* de l'organisme social, régneront la liberté, l'égalité et la fraternité, parce qu'elle a trois composantes: liberté sur le terrain de la vie spirituelle, égalité sur le terrain démocratique **(e)** de la vie juridique, fraternité sur le terrain de la vie économique.

Je n'ai pu ici vous indiquer que quelques points de vue tirés de ce sur quoi il est aujourd'hui indispensable de réfléchir en ce très grave moment; la chose la plus indispensable, sur laquelle il faut réfléchir si l'on veut contribuer à sortir de la confusion et du chaos en mettant sérieusement la main à la pâte, et non plus s'enfoncer encore plus profondément dans le trouble et le chaos. Il ne s'agit pas aujourd'hui de penser à des petits changements, mais de mobiliser son courage et de s'avouer franchement qu'aujourd'hui de grands règlements de compte sont venus à échéance. Celui qui, disposant d'une âme éveillée, peut avoir réellement une vision immédiate de qui commence à survenir aujourd'hui, celui-là doit se dire: nous ne disposerons bientôt plus de beaucoup de temps pour réfléchir. C'est pourquoi il nous faut prendre de préférence une voie qui peut être empruntée chaque jour. Et ce qui peut être commencé chaque jour c'est ce qui est donné au travers de la *Dreigliederung* de l'organisme social. Seul celui qui voudra bien faire route dans cette pratique, que la catastrophe mondiale nous a apportée, voudra appeler ce qui est réellement pratique, un idéalisme qui n'a pas de chances d'aboutir.
Si une guérison doit survenir dans l'organisme social, alors il sera nécessaire que l'on se libère fondamentalement de cette idolâtrie superstitieuse de la pratique, qui n'est rien d'autre que du brutal égoïsme humain. On devra faire profession de cet idéalisme-là, qui n'est pas un idéalisme unilatéral, mais une pratique de vie authentique. Celui qui se pense

de bonne foi avec notre époque, se posera aujourd’hui la question: comment puis-je me mettre sur le chemin du remède pour arriver à contrer les nuisances sociales? Et il serait à espérer que de plus en plus d’hommes s’y missent, avant qu’il ne fût trop tard. Et il pourrait très bientôt être trop tard.

Notes :

(1) « *An der deutsche Volk und die Kulturwelt*“ 1ère édition Dornach 1919, paru également en tracts et dans de nombreux journaux. Voir aussi à ce sujet „Articles sur la *Dreigliederung* de l’organisme social et sur la situation du moment 1915-1921 », **GA 24**, Dornach 1982, p.428 et suiv..
(2) *Alfred Kolb* : « Als Arbeiter in Amerika » (Comme travailleur en Amérique), 2ème édition, Berlin 1904.
(3) « *un important investigateur de la nature* » : Émile Du Bois-Reymond (1818-1896), représentant principal de l’orientation physico-chmique dans la physiologie. « Discours » 2 vol., Leipzig 1885-1887, 2ème édition, Leipzig 1912.
(4) « *une société savante* » : Académie Prussienne des Sciences, fondée en 1700 à l’instigation de Leibnitz par Frédéric Ier.
(5) « *Un Hohenzollern du dix-huitième siècle* » : Frédéric Guillaume Ier, nomma l’ivrogne Gundling président de l’Académie des Sciences pour en honorer la société.
(6) « *troupes coloniales des Hohenzollern* » : La citation est librement rapportée. Littéralement : « l’Université de Berlin, installée en vis-à-vis du Palais royal, est par sa fondation le corps de régiment spirituel de la Maison des Hohenzollern. » CItation du recteur du 3 août 1870. « Discours » vol.I 2ème édition, Leipzig 1912, p.418.
(7) « *enseignant à l’École de formation populaire de Berlin fondée par Liebknecht*», voir Rudolf Steiner « *Mon chemin de vie* (Autobiographie) », **GA 28**, Chap. XXVIII.
(8) « *manifeste communiste* » : Document fondateur du Socialisme, brochure rédigée par Marx et Engels, parue en 1848 à Londres.
(9) « *à partir de la trentième année qui suit la mort* » : la protection des droits d’auteur de la littérature et des arts plastiques dure aujourd’hui en général 50 ans. Dans l’Allemagne de l’Ouest, elle fut portée à 70 ans en 1965 par une loi sur le droit d’auteur.
(10) « *Aristote*, *avait déjà dit* » : De là aussi le nom de ♦◻❖♍◻⌘ qui signifie aussi bien « jeune », car le jeune aspire à être semblable à son éducateur, ainsi l’intérêt se comporte vis-à-vis de l’argent. Et cette sorte d’art du gain est des plus contre-natures qu’il puisse exister » « Politique », Premier Livre, 10ème Chap. , 128b, d’après la traduction de Franz Susemihl.
(11) « *lors d’une petite réunion à Vienne* » : Conférence du 14 avril 1914 devant les Membres de la Société Anthroposophique, dans « *Nature intérieure de l’homme et vie entre la mort et une nouvelle naissance* », **GA153**, Dornach 1978, p.174 et suiv.. Littéralement : « On produit aujourd’hui pour la marché sans aucun égard en retour sur la consommation, non pas au sens de ce qui a été rapporté dans mon essai «Science de l’esprit et question sociale », mais on emmagasine tout ce qui est produit dans les entrepôts et par les marchés monétaires et ensuite on attend de savoir combien en est vendu. Cette tendance deviendra de plus en plus forte jusqu’à ce qu’elle s’anéantisse d’elle même — et vous en connaîtrez la raison par ce que j’aurai à vous dire ensuite. Il en résulte que cette façon de produire s’introduit dans la vie sociale, dans la contexte social des hommes sur la Terre, exactement de la même façon q’un cancer s’introduit dans l’organisme. C’est exactement le même, une formation cancéreuse, un cancer culturel, un carcinome de la culture ! Celui qui considère la vie sociale, celui qui la perce spirituellement à jour, y voit une formation cancéreuse et partout il voit surgir de terribles prédispositions à ces carcinomes sociaux. C’est la grande inquiétude au sujet de la culture, qui s’éveille pour celui qui perce à jour l’existence. C’est l’élément redoutable qui agit en opprimant et qui peut même ensuite, si l’on pouvait réprimer tout enthousiasme pour la science spirituelle, si l’on pouvait réprimer ce que la parole libre ouverte peut faire pour la science spirituelle, amener à hurler pour ainsi dire, le remède qu’elle représente, à le crier pour contrecarrer ce qui est déjà en train et qui va s’imposer de plus en plus fortement. »
(12) « *le ministre allemand des affaires étrangères* » : Gottlieb von Jagow (1863-1935), secrétaire d’État des Affaires extérieures 1913-1916.
(13) « *la conférence de la Société des Nations* », du 7 au 13 mars 1919 à Berne. Le 11 mars 1919, Rudolf Steiner tint une conférence publique dans la grande salle du Conseil de Berne : « *Les fondements réels d’une Société des nations dans les forces économiques, juridiques et spirituelles des peuples* », **GA 329**.

Épilogue

Après une discussion, dans laquelle intervinrent principalement des permanents des partis et des syndicats, Rudolf Steiner reprit encore une fois la parole :

« À vrai dire, j'aurais préféré que du côté des intervenants, on eût abordé les choses que j'ai présentées ici devant eux. On aurait pu ensuite donner une forme quelque peu plus féconde à la discussion. Par conséquent je ne pourrai que renvoyer et rendre attentif encore qu'à certaines choses.

Certains intervenants ont dit que dans mes considérations, rien de neuf n'a été présenté devant eux. Eh bien !, je connais très exactement l'évolution du mouvement social. Et celui qui affirme, que l'essentiel de ce qui a été aujourd'hui amené, au travers des expériences précisément du nouvel ordre de la situation sociale, par la catastrophe mondiale, ne soit pas quelque chose de nouveau, celui-là doit devenir conscient qu'il est en train de dire quelque chose d'absolument inexact. En réalité, c'est un tout autre état des choses qui se présente : les intervenants n'ont pas entendu ce qui est nouveau. Ils se sont limités à entendre une paire de choses, lesquelles, naturellement parce qu'elles sont justes, furent avancées en critique de l'ordre social usuel. Ils sont habitués, depuis de nombreuses années, à entendre tel ou tel mot d'ordre : ça ils l'ont entendu. Mais tout ce qui a été dit, entre ces mots d'ordre, au sujet du *Dreigliederung* de l'organisme social, de ce qui peut être atteint en socialisation réelle de tout côté, de cela, les orateurs qui viennent d'intervenir n'ont rien entendu. Et c'est pourquoi ils se sont bien gardés probablement aussi dans leurs discussions de parler de ce qu'ils n'ont pas entendu. Je comprends cela. Mais je comprends aussi que naturellement ensuite une discussion féconde à proprement parler ne puisse résulter de cette affaire.
Nous avons par exemple entendu un intervenant qui, carrément comme s'il n'avait pas vécu ces cinq ou six dernières années, s'est étendu sur les vieilles théories, du genre de celles qui ont été maintes fois traitées avant cette catastrophe. Il a bravement remis en avant toutes les théories de la plus-value et autres **(1)**, qui sont très certainement tout à fait justes, mais qui nous ont été présentées et représentées d'innombrables fois. Il a seulement oublié que nous vivons aujourd'hui dans une autre époque, une époque toute différente. Il a oublié, par exemple, que des meneurs socialistes, des gens qui ont du crédit, quelques mois encore avant la capitulation allemande ont affirmé : Quand cette catastrophe mondiale sera passée, alors le gouvernement allemand devra se positionner tout autrement vis-à-vis du prolétariat qu'auparavant. Les détenteurs allemands du pouvoir devront tenir compte du prolétariat d'une manière toute différente qu'avant, dans toutes les négociations gouvernementales et dans toutes les dispositions législatives. — Mais on a dit aussi du côté socialiste : on devra prendre en considération les partis socialistes.
Eh bien ! les choses se sont passées autrement. Les détenteurs du pouvoir ont été engloutis dans l'abîme, les partis étaient là. Ils se trouvent aujourd'hui devant une tout autre situation du monde. Devant ce nouvel état du monde, on ne devrait pas simplement ne pas faire attention à de nouvelles idées, et écouter uniquement les partis, naturellement parce qu'ils ont toujours eu du crédit, aussi longtemps qu'il existe un mouvement social, mais l'on devrait acquérir la capacité d'aborder ce qui, pour le temps actuel, est de la plus immédiate nécessité. Sinon nous serons toujours devant le grand danger, qui était

toujours là au fond dans l'ancien ordre du monde consacré : quand quelque chose arrivait, de ce qui regardait les faits, de ce qui était donc tiré de la réalité, on l'interprétait comme de l'idéologie ; on expliquait : c'est de la philosophie, cela n'a rien à faire avec la réalité et l'on frayait ainsi la voie à la réaction. Ce serait la pire des choses, si le parti socialiste tombait dans une sorte de torpeur réactionnaire, s'il n'était pas capable de progresser avec des faits qui parlent un langage aussi éloquent.

Voilà, c'est cela qui importe aujourd'hui. *Marx* a forgé une belle parole, après avoir appris à connaître les marxistes — cela arrive effectivement à beaucoup de gens qui s'efforcent d'apporter quelque chose de nouveau dans le monde — : pour ce qui me concerne, je ne suis pas marxiste **(2)**. — Et Marx a montré en toute circonstance — je fais seulement souvenir des événements de 1870-71 —, la manière dont il a appris de ces événements. Il a montré en toute occasion, qu'il était toujours en état de progresser avec l'époque. Il trouverait aujourd'hui très certainement que l'époque est mûre pour découvrir dans la *Dreigliederung* de l'organisme social la possibilité d'une solution réelle à la question sociale. Continuellement, on parle de voies nouvelles, et quand on montre une voie nouvelle, pour laquelle sans doute un réel courage est nécessaire, alors on dit : ce n'est pas une nouvelle voie qui nous est montrée ; ce n'est qu'un objectif qui nous est indiqué. C'est alors qu'on voudrait demander : est-ce quelqu'un a déjà pensé à cette voie-là qui rend nécessaire qu'intervienne une sorte de gouvernement de liquidation ? C'est ce qui de fait est très inhabituel pour les gens dans leurs habitudes de pensée. Les anciens gouvernements, le gouvernement socialiste aussi, ne pensent à rien d'autre, qu'à ce que sera la belle et brave continuation de ce qu'était le gouvernement d'avant. Ce dont nous avons besoin, c'est que ce gouvernement conserve seulement l'initiative au centre, à savoir le contrôle sur les services de sécurité, d'hygiène et autres chose du même genre, et qu'il devienne à gauche et à droite, un gouvernement de liquidation : pour préciser, en abandonnant la vie spirituelle, de manière que celle-ci passe à une gestion autonome et en posant la vie économique sur ses propres fondements à elle.

Ce n'est pas une théorie, ce n'est pas une philosophie, c'est le renvoi à ce qui doit être fait. Et pour que cela soit fait, il y faut une compréhension de sa nécessité. Il faut que l'on se démette de l'ancienne habitude, de vouloir écouter seulement ce qui plaît justement à soi, et de ne pas vouloir écouter ce qui est inconnu pour soi.

Quand un orateur se présente, qui, d'une manière curieuse, s'empêtre dans des contradictions pratiques et ne le remarque même pas, alors on voit déjà combien il est véritablement impossible que l'on puisse trouver une voie pratique. Un orateur en est aujourd'hui arrivé à dire : le pouvoir politique réel repose sur des fondements économiques. Et ensuite, après avoir ajouté quelque chose — bien sûr de ce fait on ne le remarque plus autant — il a dit : la première chose c'est de conquérir le pouvoir politique pour s'emparer ensuite du pouvoir économique. — Donc d'un côté, on déclame : celui qui a le pouvoir économique dispose aussi du pouvoir politique. Et tout de suite après, une paire de phrases plus loin, on dit : nous devons d'abord avoir le pouvoir politique, alors nous obtiendrons aussi le pouvoir économique. Avec de tels orateurs, on ne pourra pas en effet emprunter des voies pratiques. On ne peut s'engager sur une voie pratique que si l'on est en situation de penser juste, et de ne pas s'égarer sur les voies du penser.

On ne pourra pas aller plus loin en restant figés à des objections du genre : le penchant naturel à la commodité rend nécessaire que les hommes soient *contraints* à l'école unitaire. Tout ceux qui autrefois étaient les détenteurs du pouvoir ont avancé des choses analogues. On a vu des gens au gouvernement qui vraiment n'étaient pas plus sensés que

ceux qui étaient gouvernés. Mais la manière de parler, ils en sont toujours venus à bout : si nous ne forçons pas les gens, à faire telle ou telle chose, alors il ne font rien spontanément d'eux-mêmes.
C'est un phénomène singulier que de voir maintenant ce genre de choses apparaître sur le terrain socialiste. Puisque ce qui serait justement requis de voir, c'est ce dont il s'agit en réalité : la possibilité d'ouvrir l'esprit pour ce qui est indispensable, de ne pas rester attachés à des théories seringuées depuis longtemps dans les crânes. C'est pourtant ce qu'on réclame sans cesse. Quand on dit : on doit conquérir le pouvoir !, on a donc en tête une théorie nébuleuse. Car quand on a conquis le pouvoir, on doit aussi savoir quoi faire avec ce pouvoir. Autrement, on n'avance pas. Conquérez donc le pouvoir — si, étant en pouvoir, vous ne savez pas ce que vous devez faire, alors tout votre pouvoir, c'est en pure perte. Il s'agit justement ***avant*** d'en venir au pouvoir, de savoir clairement et nettement ce qu'on va faire avec ce pouvoir.
Quand on dit d'un côté : après que la Révolution du 9 novembre a réussi —, dont on pourrait tout aussi bien dire, qu'elle a échoué. Et quand on dit d'un autre côté : l'étranger considère la Révolution comme un bluff —, et c'est même le cas au fond, parce que le pouvoir a été conquis et les possesseurs du pouvoir ne savent pas ce qu'ils doivent en faire. Quand chacun en reste bloqué aux vieilles opinions des partis, alors on peut bien en appeler à l'unité. Il existe une méthode, pour exhorter à faire l'unité, c'est celle de percevoir vraiment où sont les maux. C'est de cette manière que l'impulsion de la *Dreigliederung* recherche à produire l'unité. C'est simplement et objectivement une calomnie que de dire que l'on doit fonder un nouveau parti ou une nouvelle secte. C'est là un non-sens. Et quand la résolution, suite à d'innombrables réunions aura été prise, je suis parfaitement tranquille, que cette résolution jamais ne satisfera. Satisferait-elle, alors cela aurait pour conséquence, que l'on mît aussitôt à la porte les tenants actuels du pouvoir. On n'a pas besoin d'avoir peur que d'une manière quelconque l'unité puisse être perturbée. Mais il existe une autre méthode, pour détruire l'unité, c'est celle d'en rester figés à ses principes et de dire ensuite : si vous ne me suivez pas, alors vous n'êtes justement pas unitaire. C'est aussi une méthode, pour prêcher l'unité, ce par quoi on veut dire en vérité : nous ne pourrons être unis que si vous me suivez. C'est cela que mijotent dans leurs têtes aujourd'hui à vrai dire vraiment beaucoup de gens.
Comme déjà dit, je regrette de ne pouvoir pour cette raison entrer dans les détails, car, à la vérité, pas un seul des orateurs dans la discussion n'a effleuré les choses qui ont été présentées dans ma conférence. On a même dit en guise de conclusion que j'avais philosophé. Le genre de philosophie que les orateurs ont pratiquée dans la discussion, on peut sans doute appeler tout cela une philosophie peu lucrative. Mais quant à savoir si justement avec ce genre de philosophie telle que celle qu'a développée le dernier intervenant, on en vienne à ce qui peut vraiment apporter de l'aide, on en reste pourtant bien dans une énorme expectative.

Ce qui est donné dans cet organisme social triplement organisé, cela avait d'abord été donné comme une impulsion **(3)** pendant cette terrible catastrophe de la guerre, au moment où je croyais que le temps était mûr. À cette époque, alors que nous n'avions pas encore cette monstrueuse paix de Brest-Litovsk **(4)**, cela m'apparut comme ce qui était fort juste, si, à l'opposé de tout ce qui est vraiment arrivé, en partant de cette impulsion de la *Dreigliederung*, on avait recherché un équilibre vers l'Est. Cela personne ne l'a compris. C'est pourquoi il est arrivé ensuite ce qui fut déclenché par la paix de Brest-

Litovsk. Il importe vraiment aujourd'hui que se trouvent des hommes qui ne fassent pas comme tous ceux, à qui pendant la guerre on parla de cette *Dreigliederung* de l'organisme social, à l'époque naturellement en rapport avec la politique extérieure.
Dans les prochains jours, paraîtra une brochure sur la responsabilité de la guerre **(5)**. Le monde apprendra alors ce qui s'est passé en réalité dans les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août 1914 à l'intérieur de l'Allemagne **(f)**. On verra alors comment ce grand malheur à fait irruption du fait que l'on n'a pas pensé par soi-même, qu'on a laissé penser l'autorité, qu'on était contents, quand l'autorité pensait. C'est ce qui, jadis, au lieu de mener à une politique de raison, a mené à ce que la politique du 26 juillet en arrive au point zéro de son évolution. Le monde doit prendre connaissance de ces choses. On les fera connaître par les mémoires des hommes les plus importants qui, en ces jours de juillet-août 1914, étaient en fonction. Alors on verra tout ce qu'on a négligé de ce fait, que seuls les uns ont pensé à leur façon qui était celle du pouvoir, et que les autres, au fond, se sont laissés dicter leurs convictions.
Et nous avons bien souvent entendu la chose. Après les profiteurs de guerre ont suivi les profiteurs de révolution. Mais une autre conséquence à encore surgi. Après les grands parleurs de Guerre ont suivi les grands parleurs de révolution. Et les grands parleurs de révolution à l'égard des grands parleurs de guerre se comportent à peu près comme les profiteurs de révolution à l'égard des profiteurs de guerre.
Nous devons justement nous sortir de ces bavardages. Et nous devons nous en sortir de façon telle que nous ne nous laissions absolument plus politiquement mener par une quelconque autorité, qu'elle soit socialiste, à présent ou émanant d'autres personnalités. Nous devons arriver à devenir des hommes capables de juger. Ces hommes capables de juger nous ne pouvons pas le devenir si nous passons rapidement sur ce qui peut réellement s'appuyer sur les exigences du temps.
Je ne rentre pas dans le détail de ces choses qui viennent d'être avancées et qui ne sont rien d'autre qu'une dénaturation absolue de ce que mes considérations ont fait prévaloir. Que je veuille surmonter les oppositions avec bienveillance, ce sont des calomnies objectives. Je n'ai absolument pas parlé de surmonter avec bienveillance les oppositions. J'ai parlé d'organisations qui doivent être mises en place. Qu'a donc à faire l'autonomie de la vie de l'esprit, de la vie économique, de la vie juridique avec la bienveillance ? Cela a à faire avec la description objective de ce qui doit advenir.
Je suis d'accord avec tous ceux qui disent que l'on doit d'abord avoir le pouvoir, mais je suis quant à moi absolument au clair sur le fait que celui qui a le pouvoir, doit savoir en faire quelque chose. Et si nous voulions foncer seulement et laisser en arrière les masses non-éclairées, alors non seulement nous ferions route dans des situations semblables, mais en plus dans des situations bien pires encore que celles qui existent déjà.
On peut trouver philosophiquement n'importe quoi d'autre et avoir l'air terriblement pratique, quand on dit : les Français sont appauvris, ils ne peuvent pas nous donner de pain, l'Angleterre est aussi exténuée par la guerre et ne peut pas nous donner de pain, l'Amérique est trop chère pour nous. Mais de Russie, nous pouvons avoir du pain ! — Eh bien !, en attendant les Anglais — vous pouvez le conjecturer en dépit de tous les faux rapports — ont beaucoup plus de pain que les Russes eux-mêmes. Que nous eussions à attendre du pain des Russes, c'est une affirmation, qui ne s'appuie sur aucun fondement objectif.
Ce qui importe, c'est que nous comprenions à présent réellement la situation telle qu'elle est. Que nous nous disions : nous n'étions pas en situation, de socialiser avec l'ancienne

vie spirituelle, nous avons besoin d'une nouvelle vie spirituelle. Mais celle-ci ne peut être qu'une vie spirituelle détachée de l'état de droit. Nous avons besoin d'un terrain, sur lequel l'énergie du travail soit soustraite aux luttes. Cela ne peut être que l'état de droit autonome. Et nous avons besoin d'un équilibre des valeurs marchandes, cela ne peut survenir que sur le terrain d'une vie économique autonome. Ce sont là des choses, que l'on veut vraiment. Ce sont des choses qui ne sont pas de pures phrases révolutionnaires. Ce sont des choses qui pourtant veulent apporter vraiment un tout autre état du monde que celui dans lequel il se trouve, si on a le courage de les amener.
Je crois que lorsque vous aurez suffisamment réfléchi sur ce qui se trouve dans la *Dreigliederung* de l'organisme social, vous en conviendrez. Et son introduction est possible dans un délai relativement bref. En bien !, quand existera cet organisme sain, triplement organisé, alors nos circonstances deviendront vraiment révolutionnaires. Quand le monde se convertira à cette introduction de l'organisme social triplement organisé, alors nous n'aurons plus besoin de « tonner » la révolution mondiale, car celle-ci s'accomplira alors d'une manière objective. Le tonnerre qui annonce cela, l'invitation à la tempête, cela ne fait rien. Au contraire, ce qui fait quelque chose c'est que nous trouvions des germes d'idées qui puissent se développer en fruits sociaux réels.
Aujourd'hui nous n'avons vraiment aucun besoin que l'on bavarde beaucoup, mais nous avons besoin de nous comprendre sur ce qui doit se produire. Ce n'est pas avec des idéologies, des utopies ou des philosophies, que nous avons à faire dans l'organisme social triplement organisé, mais à quelque chose qui peut être ***fait***, qui est un plan pour faire réellement, non pas la description d'un état futur, mais un plan de travail. Pour faire une maison, il faut un plan, de même on a besoin d'un plan de réorganisation sociale. Ne nous mènerons pas à cela ceux qui réduisent les choses, qu'ils soient socialistes ou tout autres gens, mais seulement ceux qui sont enclins à aller réellement vers l'avant. Je crains que ceux qui ont entendu aujourd'hui « rien de neuf, mais que du vieux », ne nous sortent pas du chaos, mais qu'au contraire ils nous enfoncent encore plus dedans.
Nous voulons aujourd'hui prendre avec sérieux la réception de ce qui est si inhabituel, si nouveau, au point qu'on ne l'entende même pas quand on le dit, mais qu'on retrouve ses propres phrases. De nouvelles habitudes de penser sont aujourd'hui nécessaires, un renversement du penser est nécessaire. L'humanité doit en appeler à de nouvelles habitudes du penser à de nouvelles orientations du penser, avant qu'il ne soit trop tard. Et je le dis encore une fois : si l'humanité n'a pas ce courage intérieur, alors il pourrait être rapidement trop tard.

Notes :

(1) « *les théories de la plus-value* » : voir Karl Marx, « Le Capital — critique de l'économie politique » Vol.1, Hambourg 1867, Vols 2 & 3 édités par Friedrich Engels, Hambourg 1865 et 1895 ; « Théories sur la plus-value » édité par la succession de Karl Kautsky, 4 vol. 1904.

(2) « *pour ce qui me concerne, je ne suis pas marxiste* » : voir aussi la lettre de Friedrich Engels à Conrad Schmidt, Londres, 5 août 1890 : « La conception matérialiste de l'histoire a au jour d'aujourd'hui une foule [amis fatals] qui lui sert d'échappatoire pour *ne pas* étudier l'histoire. Parfaitement comme disait Marx des « marxistes » français de ces soixante-dix dernières années : tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste. » Marx-Engels, lettres choisies, Zurich 1934, p.371 et suiv..

(3) « *avait d'abord été donné comme une impulsion* » : Voir le « Memorandum » que Rudolf Steiner, en juillet 1917, à la demande des comtes Otto Lerchenfeld et Ludwig Polzer-Hoditz avait écrit à l'intention des hommes d'état allemands et autrichiens. Paru dans « Essais sur le *Dreigliederung*, à l'endroit cité précédemment, p.339 et suiv..

(4) « *cette monstrueuse paix de Brest-Litovsk* » : le 3 mars 1918, la délégation soviétique signa sous protestation le traité de paix au quartier général de l'*Oberkommandos* Est par lequel la Russie renonçait à la Courlande, la Livonie, l'Esthonie, la Lituanie et la Pologne, et qui autorisait les troupes allemandes à

occuper la Russie Blanche jusqu'à la conclusion d'un traité de paix, la Russie ayant à évacuer la Finlande et l'Ukraine, à rendre les territoires arméniens conquis sur les Turcs en 1878 et à accepter une dette pour dommage de guerre de 6 milliards de mark-or. Par le Traité de Versailles, la paix de Brest-Litovsk fut déclarée invalide.

(5) « *brochure sur la responsabilité de la guerre* » : Considérations et souvenirs du major général H.v. Moltke sur les événements de juillet 1914 à novembre 1914, édités par « l'Alliance pour le *Dreigliederung* de l'organisme social » avec une préface, ayant reçu l'accord de Madame Eliza von Moltke, de Rudolf Steiner ; » — Le document ne fut pas publié. Trois ans après, seulement, les mémoires de Moltke parurent avec d'autres documents, mais sans l'introduction de Rudolf Steiner, dans le Major Général Helmuth von Moltke « Souvenirs, lettres, documents 1877-1916 », Stuttgart 1922. Voir à ce sujet « Essais sur le *Dreigliederung*, à l'endroit cité précédemment, p.386 et suiv..

Notes du traducteur (D.K.):

(a) Il se peut qu'il se glisse ici un jeu de mot de la part de Rudolf Steiner pour marquer, justement, la stupidité de la situation. En effet, le terme utilisé ici est, *die Kohle* = charbon, d'où dérive le verbe *kohlen* = charbonner et carboniser..., mais à l'époque, il pouvait aussi signifier « bavarder, dire des niaiseries, faire du galimatias »; dans ce cas, ce verbe vient du substantif *der Kohl*, « le chou », qui a donné aussi *kohlkopf* « tête de chou » au sujet d'une personne idiote. Une telle interprétation n'engage que moi, bien sûr!

(b) Il faudrait naturellement leur adjoindre les « détaillants », qui assurent des services mieux définis dans leurs activités de nos jours qu'à l'époque, à cause, du conditionnement et de la distribution, en général des marchandises.
Par ailleurs, le lecteur français sait bien sûr maintenant que le mot employé par Rudolf Steiner pour désigner ces « associations coopérantes » n'est pas du tout équivalent à notre bon vieil archétype de l'association culturelle loi 1901 en France, ou ASBL en Belgique! Pour Steiner, il s'agissait d'associations économiquement engagées et socialement actives.

(c) « (...) La République de Weimar — dans les années du moins où elle a semblé ce consolider — a été favorable aux ouvriers. Leur condition s'améliore, avec une tendance au nivellement par le haut. Les salaires augmentent d'une façon constante jusqu'en 1931. La journée de huit heures est accordée en 1919 et, sous l'effet de la crise économique, on s'orientait vers la semaine de quarante heures lorsque la démission du chancelier Brüning (mai 1932), amena l'abandon du projet. Aux assurances sociales des années quatre-vingt s'ajoute, en 1927, l'assurance-chômage. Cette amélioration est due à deux facteurs. D'une part, la Constitution de Weimar, en reconnaissant les syndicats, en leur accordant le droit de traiter avec les employeurs sur un pied d'égalité, avait prévu toute une hiérarchie de conseils ouvriers. **Seuls ceux d'entreprise (*Betriebsräte*) ont été organisés par une loi de 1920.** S'ils ne participent guère à l'organisation et à la gestion de la production (ce que Steiner suggère précisément qu'ils fassent ici, *ndt*), ils ont cependant un rôle non négligeable dans la surveillance des conventions collectives, et des arrêtés de conciliation. D'autre part, sous l'action de dirigeants comme Fritz Tarnow et Theodor Leipart, les syndicats libres, c'est-à-dire socialistes, s'efforcent de « socialiser le capitalisme », sans pour autant recourir aux mesures de socialisation. Fort de 4 millions et demi de membres, environ (parmi lesquels il faut compter les travailleurs agricoles, les fonctionnaires et les employés), ils inspirent la plupart des mesures sociales prises pendant ces années. **Les conseils d'entreprise sont, en fait, le prolongement des syndicats**. Ceux-ci créent des banques ouvrières et, sans qu'il y ait de subordination, travaillent en liaison avec les coopératives de consommation. Après deux périodes difficiles où augmente le chômage (1920, 1924-25); l'essor de l'économie allemande ne peut manquer d'avoir sur la condition ouvrière des répercussions favorables. Mais la crise économique mondiale de 1929, ne tarde pas à se faire sentir dans le domaine de l'emploi. (...) (*Encyclopaedia Universalis*, **1**, p.924, soulignements uniquement du traducteur).

(d) *Der Gaul (ër)* = rosse, canasson, carcan, haridelle, vieux cheval, terme assez familier.

(e) *(...) Gleichheit auf dem* ***demokratischen*** *Boden des Rechtsleben (...)*, donc Rudolf Steiner a bel et bien prononcé le mot « démocratique » qui ne reçoit guère d'échos dans la troupe de ceux qui se proclament pourtant actuellement ses adeptes... Il est utile, à ce propos, de se renseigner sur le fonctionnement actuel de la Société Anthroposophique Universelle, qui est bien une communauté sur le plan spirituel, — où est donc censée régner également la liberté d'initiative, — elle est, bien entendu, gérée légalement par le code civil suisse, qui doit donc respecter la démocratie au niveau associatif suisse, puisque localisée en Suisse, pays socialement exemplaire et à la pointe en matière de démocratie. Qu'on se le dise!

(f) Ce recueil de témoignage n'a finalement pas paru, ou plus exactement **sa parution n'a pu avoir lieu.**
Voici un témoignage de Thomas Meyer, sûrement le meilleur connaisseur de ce moment historique crucial où fut vraiment entreprise une recherche sur la vérité au sujet des causes du déclenchement de la guerre 1914-18:
« *Un autre événement, qui est solidement relié à Stuttgart et qui est en relation avec les choses insensées mentionnées ici ou là, m'est revenu à la conscience : l'empêchement de la publication qui était prête des notes de Moltke, qui nous étaient bien connues et qui décrivaient le déclenchement de la guerre de l'été 1914. Ces notes montraient avec quel égarement pensèrent et agirent l'empereur et le premier ministre à la veille de la première Guerre mondiale. Ils auraient dû absolument empêcher, et cela au bon moment, au début de l'année 1919 lorsqu'il fut porté à la connaissance du monde, que l'on y inscrivît à Versailles les paragraphes sur la seule culpabilité qui furent si fatals à l'Allemagne et à l'Autriche. La totalité du Reich allemand a énormément profité, à la manière d'un parasite, de ces paragraphes. Par l'impatience de Moltke (!) un premier exemplaire du petit document (sur les notes de Moltke,* ndt*) parvint en de mauvaises mains. La direction centrale de l'armée de terre protesta — dépêcha un homme à Stuttgart, auprès du maître lui-même, pour juguler la diffusion de cet écrit tout juste sorti des presses. Cinq heures durant, Fiona, le maître s'entretint avec l'officier dans une salle de l'ancienne école. « L'honneur » allemand ne permettait pas, de couvrir publiquement de ridicule l'empereur de cette manière, comme le font de fait ces notes de Moltke. « L'honneur » allemand triompha ainsi sur la raison humaine ! Le maître se tut et se résigna. Qu'aurait-il dû entreprendre d'autre ? S'il avait diffusé l'écrit, la direction centrale de l'armée de terre aurait « battu publiquement en brèche » la brochure ! À Versailles, il y aurait eu un ricanement de mépris — au sujet de d'une telle « union » sur la cause de la question de la responsabilité de la guerre ! Devant l'histoire du monde : un naufrage de l'esprit allemand, qui n'a pas besoin « d'honneur » mais de vérité…* »
(Harold Freeman dans une lettre adressée depuis Stuttgart à sa fiancée Fiona restée aux USA, le dimanche 22 février 1999. Passage tiré du « roman » de Thomas Meyer *L'inviolable pacte*, traduit en français, à paraître, le « maître » dont il s'agit ici est précisément Rudolf Steiner.)

La connaissance de l’être suprasensible de l’homme et la tâche de notre époque

Ulm, 22 juillet 1919

Lorsque l’homme considère la nécessité actuelle, la misère actuelle, il s’interroge sur les causes et le plus souvent il recherchera ces causes dans des circonstances extérieures. Il regardera d’abord en arrière, vers ces quatre ou cinq années qui viennent de s’écouler et qui furent riches en souffrances. Mais il deviendra peut-être peu à peu attentif au fait que ces quatre ou cinq années, qui furent si douloureusement traversées, s’étaient préparées depuis longtemps, depuis des décennies et même en effet depuis des siècles dans l’évolution de l’humanité au temps modernes, de la même manière qu’un orage, par exemple, se prépare dans la chaleur étouffante d’une journée entière, sans que son approche soit remarquée, avant soudain d’éclater. Mais même ces hommes-là, qui prennent en compte, en remontant loin en arrière, les causes originelles de notre détresse actuelle et de notre misère dans cette époque, tourneront plus ou moins les yeux sur les contextes extérieurs des choses. Ils penseront de même à des situations extérieures, quand il s’agira de sortir de la confusion et du chaos de notre époque, ils penseront à des mesures extérieures et à des institutions extérieures.

Certes, pour l’essentiel, on a raison d’avoir cette manière de voir. Dans quelle mesure on a ainsi raison, c’est ce que j’ai tenté moi-même d’exprimer dans la conférence sur les problèmes sociaux qu’il me fut permis de tenir ici, à Ulm, voici quelques semaines. Mais il y a encore un autre aspect à la manière de considérer ces choses. Il suffit seulement de devenir attentif à un phénomène d’époque très significatif, en rapport à notre vie humaine intérieure, à notre vie d’âme humaine actuelle. Nous ambitionnons, dans le sens que j’ai justement indiqué et à bon droit, une organisation sociale des conditions extérieurs de vie, comme celle qui était échue à l’humanité des derniers trois ou quatre siècles. Mais n’est-il donc pas perceptible que nous aspirions à cette organisation sociale à partir d’une disposition de l’âme humaine toute singulière? Ne remarquons nous donc pas, qu’au fond, les âmes humaines du présent sont partout traversées de pulsions antisociales, d’instincts antisociaux, avec une possibilité plus restreinte de se comprendre mutuellement? Et à partir de ces états d’âmes anti-sociaux, et d’autant plus qu’ils existent, nous devons nous efforcer à, une organisation plus sociale des conditions extérieures de la vie que celles qui ont apporté, durant les trois ou quatre derniers siècles, les pulsions antisociales de notre vie humaine actuelle. Quand on considère la question dans cette direction, on découvre alors comment ces instincts antisociaux du présent dépendent à vrai dire du fait que nous avons perdu la voie qui mène à la nature essentielle et la plus intime de l’être humain, celle qu’à la vérité tout homme pressent en lui, quand bien même plus ou moins clairement, ou simplement par instinct, obscurément: la nature suprasensible de l’être humain. Aussi étrange que cela paraisse, les hommes aujourd’hui ne savent pas exactement et ne prennent pas conscience de ce dont a soif la nature profonde et obscure de leur âmes. Celle-ci est altérée d’une connaissance du noyau suprasensible de l’essence humaine. Et dans les difficultés que rencontre aujourd’hui justement notre époque, pour progresser dans une connaissance satisfaisante de ce qui est le plus profond dans l’essence de l’homme — dans ces difficultés, reposent bien davantage de choses très fondées de ce qui s’expriment extérieurement dans la confusion et le chaos, que les hommes ne veulent encore l’admettre aujourd’hui. Beaucoup

d’hommes trouvent à vrai dire que la question, dont je suis en train de parler ici, doit trouver sa réponse d’une tout autre manière que celle qu’elle trouvera au moyen de ce dont j’aurai à vous parler ce soir.
Étant donné que j’ai à expliciter cette question du point de vue de la science spirituelle d’orientation anthroposophique, je ne serai pas en situation de vous la résoudre d’une manière commode, de cette manière-là, à laquelle aspirent ardemment beaucoup d’hommes d’aujourd’hui et qui est très affectionnée dans les plus vastes milieux de l’humanité. Quand on parle aujourd’hui aux hommes des montagnes lunaires et de l’art et de la manière dont on se renseigne, au moyen d’instruments physiques, au moyen de mesures physiques, sur les montagnes lunaires, alors on croit que l’appropriation du savoir au sujet des montagnes lunaires doit être effectivement bien compliquée. Alors, l’homme fait un effort sur lui-même et admet bien que l’on ne puisse pas progresser si commodément dans la connaissance, disons, des montagnes lunaires ou des satellites de Jupiter ou autres choses analogues. Mais quand il s’agit du monde suprasensible, lorsqu’il s’agit de l’existence suprasensible de l’être humain lui-même, alors les plus vastes milieux se comportent aujourd’hui encore tout autrement. Alors on trouve trop difficile d’en parler de la manière dont j’aurai à vous en parler aujourd’hui. Alors ces plus larges milieux disent même encore: plutôt que ce semblant de connaissance scientifique, mieux vaut la confession enfantine ou bien la croyance enfantine dans la Bible, pour en arriver à ces mondes suprasensibles. — On se prévaut seulement de ce que l’on trouve en effet plus commode, de cette simplicité enfantine, de cette confession de foi ou bien de la croyance dans la Bible, lorsqu’il s’agit de ce qui est le plus élevé, de ce vers quoi l’homme peut aspirer ardemment sur le cheminement de son âme, et l’on repousse ce qui conduit l’homme sur ce chemin d’une façon qui n’est pas si facile. Mais les hommes d’aujourd’hui ne voient pas encore certaines relations intérieures qui existent justement entre cette aspiration ardente à un cheminement spirituel commode et entre nos instincts antisociaux et les difficultés que nous avons à en sortir de ces pulsions antisociales. Saisirait-on quels rapports existent entre ce qui est dit ainsi aux hommes de la part de certain côté sans cesse et ce à quoi ils ont cru: vous pouvez au moyen d’une foi ingénue et enfantine rechercher les voies vers les mondes suprasensibles —, comprendrait-on quelle connexion existe entre cette affirmation et cette foi et entre ce qui se manifeste aujourd’hui en pulsions antisociales, alors on apprendrait à penser autrement, à la vérité, sur ce que trouvent les plus larges milieux d’aujourd’hui comme « cheminement commode dans les mondes suprasensibles ».
Mais ce n’est pas à partir d’une lubie spirituelle quelconque que la science de l’esprit indique aujourd’hui un autre cheminement à l’homme moderne, mais elle lui montre ce chemin parce qu’elle ressent cela comme un engagement vis-à-vis de ce que sont les besoins de l’époque, et les tâches de l’époque pour l’humanité actuelle. Se reconnaîtrait-elle, cette humanité actuelle, rigoureusement au plus profond de son soi, alors elle se dirait: pour ce qui est de l’aspiration au suprasensible, on ne peut plus être satisfait des anciennes voies. Cela vit aujourd’hui sous forme de nostalgie dans de nombreuses âmes et la science spirituelle d’orientation anthroposophique veut aller à la rencontre de cette nostalgie.
L’être humain s’interroge bien aujourd’hui, comme on l’a dit, plus ou moins nettement, ou bien plus ou moins inconsciemment, sur les relations entre l’âme et le corps; quand il n’en est pas déjà carrément arrivé à nier ce qui relève de l’âme, parce que sans cesse des doutes se sont élevés en lui au point d’en être las. Mais, au fond, que sait-il, l’homme

d’aujourd’hui, de l’âme et du corps ? Le corps, il l’observe en y appliquant les sens, l’intelligence extérieure physique ou bien, pour ce qu’il ne peut pas directement apprendre à connaître au moyen des sens et de l’intelligence, il se réfugie dans les sciences naturelles qui sont censées lui dire, par le truchement de leurs investigations, quelles sont les lois, quelle est la nature intérieure de ce corps physique humain. D’un autre côté, l’homme remarque intérieurement ce qu’il appelle son penser, son sentir et son vouloir. Cela fait l’objet pour lui d’une expérience intérieure. À ces penser, sentir et vouloir, il rattache bien des nostalgies, désirs et espoirs déterminés, il y rattache la croyance que cette intériorité, vivant dans le penser, le sentir et le vouloir, n’a pas seulement cette signification éphémère pour le monde, qu’a la vie du corps physique. Mais la question surgit alors pour l’homme, qui engendre de grandes incertitudes, cette question c’est: quel est le rapport entre ce que je perçois en mon âme, en tant que penser, sentir et vouloir, et ce que je vois extérieurement, chez moi et chez les autres, en tant que corps physique extérieur, dont les sciences naturelles veulent m’en expliquer les lois et l’essence ? Et quand l’homme ne peut pas lui-même s’informer sur ce rapport entre la vie de l’âme et celle du corps, alors il s’enquiert auprès de ceux qui, sur la base de certains fondements scientifiques, en retirent la possibilité de faire des investigations plus profondes sur ce rapport. Et voyez un peu, l’homme d’aujourd’hui, qui est déjà si prêt à se laisser expliquer tout par l’autorité scientifique, doit alors constater que dans cette question, peu de choses peuvent être avancées par les scientifiques qu’il a pourtant en si haute estime. Prend-il quelque chose en main, au sujet de ce que les chercheurs ont raconté sur ce domaine, alors en règle général il trouvera qu’ils disent autant de choses incertaines sur cette question que lui-même en porte en lui. On rencontre toutes les hypothèses possibles, toutes les présomptions possibles. Mais ce qui saisit l’homme, au point que s’il prend réellement une attitude, exempte de préjugés, il pourrait obtenir une impression de la vérité, cela on le rencontre peu aujourd’hui. Trouver cela, c’est ce que se propose comme tâche la science spirituelle d’orientation anthroposophique.

Mais on ne peut pas avancer non plus sur le même chemin, sur lequel on parvient à la science extérieure, sur ce chemin dont j’ai à vous parler à présent en tant que science de l’esprit, en tant que réelle science de l’esprit. Représentez-vous donc quelqu’un qui voudrait vous parler des voies d’investigation qu’il a empruntées dans ses recherches sur la nature extérieure, dans son laboratoire de chimie ou de physique, ou bien dans son hôpital. D’un tel chercheur, qui peut croire à juste titre qu’il est devenu un spécialiste dans son domaine, vous entendriez dire en règle générale que c’est avec une certaine égalité d’âme, une disposition d’âme relativement neutre, qu’il a progressé dans sa recherche. Il n’y a pas beaucoup de choses trépidantes à découvrir sur les voies de la recherche actuelle.

À partir d’un tel sang froid, à partir d’une telle équanimité d’âme, celui-la, qui est parvenu à la connaissance de l’entité suprasensible de l’homme, ne peut pas vous raconter quelque chose de son propre cheminement. S’il doit vous parler de ce qu’il a dû traverser pour en arriver à ses connaissances, alors il devra vous parler d’efforts remportés sur soi, de combats intérieurs de l’âme, d’épuisements difficilement vécus, de stations réitérée au bord des abîmes du doute. Il aura à vous raconter ce qu’il aura dû surmonter à profusion pour en arriver à ce qui donne des éclaircissements sur le noyau véritable de l’entité humaine suprasensible. Car on ne parvient d’abord sur le chemin de connaissance de l’entité suprasensible de l’homme, que si l’on s’acclimate à tout ce que j’ai déjà indiqué: quand le doute s’élève au sujet de la question d’une relation entre le

corps et l’âme, de sorte que l’on ressente, ce qui peut véritablement ne provenir que d’une certaine modestie intellectuelle — alors que la plupart des hommes d’aujourd’hui n’ont pas du tout cette modestie intellectuelle, mais font preuve au contraire la plus épouvantable morgue intellectuelle.
Mais si l’on s’efforce réellement, avec l’activité ordinaire du penser, avec toutes les forces habituelles de l’âme dont on dispose sinon dans la vie, d’approcher cette question de la nature de l’âme et du corps, alors on remarque peu à peu que l’on doit justement être modeste, que l’on ne peut pas appréhender cette question au moyen du penser humain ordinaire. Et l’on parvient peu à peu au moyen du vécu intérieure, de l’expérience cognitive intérieure, jusqu’au point où l’on se dit: Il en va pour toi avec ce penser humain et ce sentiment humain ordinaires, vis-à-vis du suprasensible, comme il en va pour l’enfant de cinq ans avec ses facultés lorsque, disons par exemple, il tient dans sa main un volume de poésies lyriques. Cet enfant ne sait que faire avec ce volume de poésies lyriques, quant à ce qui correspond à l’essence de ce volume de poésies lyriques. Nous devons d’abord développer progressivement ses facultés, alors il pourra commencer à en faire quelque chose, qui correspond à la nature de cet ouvrage. Ainsi doit-on se dire vis-à-vis des facultés du penser dont on dispose ordinairement dans la vie, vis-à-vis des forces cognitives que l’on a pour cette vie ordinaire: avec elles, tu ne peux pas connaître l’être véritable du monde et ta propre existence; tu te tiens d’abord face à cet être du monde et face à cette essence de ta propre existence, de sorte que tu peux aussi peu en faire quelque chose qu’un enfant de cinq ans face à un ouvrage de poésie lyrique.
Ce n’est que si l’on a développé cette atmosphère dans son âme, quand on a fait la conquête en soi de la modestie naturelle, au point de se dire: tu ne dois plus en rester à la façon dont tu peux penser maintenant, à la façon dont tu ressens et tu veux maintenant —, ce n’est qu’alors que l’on se trouve au point de départ du cheminement qui mène dans les mondes suprasensibles. Car celui qui a à dire quelque chose sur les mondes suprasensibles, ne doit pas seulement s’exprimer sur autre chose que sur les monde sensible extérieur, mais il doit le dire d’une autre manière. Mais cela veut dire: on peut seulement devenir investigateur de l’esprit que si l’on prend d’abord soi-même en main ce dont on dispose pour la vie quotidienne ordinaire et pour la science habituelle en tant que facultés du penser et de la connaissance. Comme l’enfant est éduqué par d’autres, comme les facultés de l’enfant sont développées par d’autres en lui, l’on doit prendre soi-même en main ses facultés intérieures de l’âme, et d’abord ses facultés du penser, et les développer plus loin en partant du point où le penser se met à vivre de lui-même.
Dans mon ouvrage: « Comment acquiert-on les connaissances des mondes supérieurs? » j’ai décrit tous les détails — ces détails à organiser et coordonner systématiquement, par lesquels l’homme peut prendre lui-même en main sa faculté du penser, par laquelle il peut développer cette faculté à partir du point où il se trouve dans la vie ordinaire et dans la science ordinaire.
Ce soir, à cause de la brièveté du temps qui m’est imparti, je ne pourrais que vous en présenter les principes. Je ne pourrai que vous indiquer comment on peut développer ce penser, que l’on prend soi-même en main, et le faire toujours progresser. Pour cela, la condition suivante est nécessaire: lorsqu’on veut se renseigner sur la nature extérieure physique de l’être humain, comme je l’ai dit précédemment, on s’informe auprès des sciences naturelles. Eh bien!, ces sciences naturelles ne doivent pas être discréditées. L’investigateur du spirituel reconnaît pleinement les grands triomphes des sciences naturelles aux temps modernes, comme n’importe quel chercheur scientifique peut les

reconnaître lui-même. Il reconnaît ces sciences naturelles comme justifiées et il est même davantage investigateur de l'esprit qu'il entend estimer d'autant plus la valeur et la signification des sciences naturelles. Toutefois, et justement pour cette raison, on doit aussi dire l'autre aspect des choses: si l'on s'informe auprès des sciences naturelles, celles-ci posent d'abord une limite aux connaissances. Vous savez parfaitement tous que précisément ce sont ces chercheurs prudents et circonspects qui évoquent de telles limites aux connaissances. Certains concepts, certaines représentations sont placés devant l'être humain qui interroge sur l'essence des choses, sur l'énergie, sur la matière etc.. Ces concepts se modifient de temps en temps, mais il y a toujours certaines limites qui se présentent, dont le chercheur en sciences naturelles dit: tu ne peux pas franchir ces limites. Ce chercheur fait bien, dans son domaine, de s'en tenir à ses limites. L'investigateur de l'esprit lui, ne peut pas en rester là. Mais il ne doit pas non plus vouloir franchir ces limites seulement au moyen de spéculations quelconques, ou bien de simples imaginations.
En s'approchant de ce que le chercheur en sciences naturelles ne peut pas reconnaître, de l'endroit où sont plantés les poteaux frontières, là commencent pour l'investigateur de l'esprit les grands combats intérieurs de l'âme. L'investigateur de l'esprit doit lutter intérieurement avec ce que le chercheur scientifique pose comme concept limite. Et c'est alors que ces luttent produisent une première grande expérience. Il surmonte ses limites en luttant dans son expérience intérieure, et en les surmontant, une connaissance se lève pour lui par les expériences qu'il traverse, qui est importante, fondamentalement importante, pour tous ce qui doit conduire à la connaissance de la nature suprasensible de l'être humain. En s'adonnant ainsi à ce combat avec les limites de la connaissance de la nature, ses yeux se dessillent sur la manière particulière dont véritablement l'entité humaine est adaptée à la vie. Car l'investigateur du spirituel doit se poser la question, à partir de son expérience: qu'est-ce qui t'empêche donc de contempler l'intériorité de la nature purement à la manière d'un chercheur scientifique? — Il découvre alors la chose la plus hautement remarquable, je dirais, quelque chose à la fois de bouleversant et de remarquable: si la nature était transparente, si bien qu'aucunes limites se présenteraient à nous, alors nous ne posséderions pas, nous les êtres humains entre la naissance et la mort, une qualité dont nous avons nécessairement besoin dans notre existence sociale dans cette vie. Si l'homme pouvait regarder à l'intérieur de la nature, alors il devrait se priver de la force d'âme de l'amour! Tout ce que nous appelons l'amour d'être humain à être humain, tout ce que nous désignons comme disposition fraternelle entre les êtres humains, ce qui s'enflamme lorsque socialement nous allons au devant de l'autre, cela nous ne pourrions en disposer, si la nature ne nous plaçait pas des limites pour notre connaissance scientifique.
C'est une vérité que l'on ne peut pas prouver logiquement. Exactement comme on peut tout aussi peu prouver logiquement qu'une baleine existe ou n'existe pas — on ne peut s'en convaincre qu'à vue d'œil —, aussi ne peut-on pas prouver que l'on dût se priver de l'amour, si la connaissance de la nature n'avait pas de limites. Mais cela résulte comme une expérience pour celui qui, intérieurement, lutte réellement pour acquérir la connaissance du spirituel. C'est alors que l'on voit quel Mystère recèle notre existence humaine. C'est du fait d'un tel Mystère que l'homme doit par conséquent payer la connaissance limitée de la nature en développant l'amour. Et inversement: il doit payer sa faculté d'amour par le fait qu'il n'a d'abord pas une connaissance illimitée de la nature.

Mais cela nous montre aussi ce qu’a à surmonter celui qui, à présent, veut pénétrer réellement dans le monde spirituel, auquel appartient l’homme lui-même avec son essence la plus intime. C’est l’un des principes fondamentaux, pour s’élever sur le chemin de connaissance qui mène à l’être humain suprasensible et principalement aussi au monde suprasensible, que l’on rende sa faculté d’amour, son dévouement à l’égard de tous les êtres de l’univers, encore plus grande qu’on ne le fait habituellement entre la naissance et la mort, afin de ne pas perdre l’amour, tandis qu’à présent on tente de structurer sa pensée de plus en plus afin qu’elle devienne autrement qu’elle n’est dans la vie ordinaire. Se rendre beaucoup plus capable d’aimer qu’on doit l’être dans la voie sociale ordinaire, telle est donc la préparation indispensable pour s’engager sur le chemin de connaissance du spirituel. Pour préciser, on remarque peu à peu que, dans la totalité et la plénitude de sa nature humaine, on ne peut véritablement apprendre à connaître le monde, tant qu’on demeure dans le corps physique, que par l’amour, et par aucune autre méthode de recherche.

Mais quand on veut pénétrer dans le monde spirituel, on doit en même temps former soi-même son penser d’une manière plus élevée qu’il ne se forme habituellement de lui-même dans la nature humaine. On y arrive en s’adonnant à certaines orientations de l’âme, à certaines activités intérieures de l’âme, que l’on emploie autrement dans la vie qu’accessoirement, alors qu’à présent on les utilise tout à fait systématiquement en s’y contraignant. Je ne peux vous donner aujourd’hui qu’un court extrait de ce que vous trouverez décrit en détail dans mon ouvrage « *Comment acquiert-on les connaissances des mondes supérieurs?* », mais je peux pour le moins vous indiquer sur quoi repose ce développement supérieur du penser humain.

Vous savez que, quand quelque chose nous excite, d’une manière quelconque de l’extérieur, notre attention en est attirée. Nous entendons un son, nous ressentons de l’intérêt pour ce qui se passe en direction de la provenance de ce son. Avoir un intérêt pour quelque chose, tourner son attention vers quelque chose, ce sont donc des activités intérieures de l’âme qui sont en règle générale stimulées par le monde extérieur à l’homme. Ce qui importe, lors de l’engagement sur le chemin de connaissance spirituelle, c’est que nous employons arbitrairement de telles forces, comme celles qui nous conduisent à diriger notre attention sur quelque chose, à avoir de l’intérêt pour quelque chose, par exemple, en nous adonnant vraiment longuement à la méditation d’une représentation, et en y engageant toute la vie de notre âme. Dans le processus habituel et naturel de la vie, l’attention s’égare, ou l’intérêt se perd, pour une telle représentation. Mais quand on se met à vivre arbitrairement de toute son âme au sein d’une telle représentation, en s’y tenant fermement, de manière à maintenir son attention depuis l’intérieur, laquelle menace sans cesse de s’éteindre; de manière à maintenir son intérêt pour une telle représentation, alors qu’il menace de disparaître à tout moment, en s’adonnant très longuement à cette représentation, — et si l’on fait cela sans cesse, alors on renforce le penser: le penser devient quelque chose de tout différent de ce qu’il était auparavant. On en vient alors, de fait, à un penser qui est pleinement activité de l’intérieur, mais on doit aussi s’y efforcer tout comme on doit faire des efforts pour effectuer un travail manuel extérieur. On arrive à un penser, qui se comporte, par rapport au penser ordinaire, comme le penser habituel par rapport au penser d’un enfant de cinq ans vis-à-vis, par exemple, d’un recueil de poésies lyriques. Mais on en vient à un penser tel que l’on peut en dire: si l’on y est parvenu, alors c’est qu’on a dû employer une contention d’énergie intérieure qui a réellement épuisé le corporel, lequel est aussi partie

prenante de cet effort, au point que l’on ressente une lassitude équivalente à celle d’un dur labeur physique, auquel on se serait livré pendant des années. Apprend-on à reconnaître que l’on peut travailler quelque chose à fond au sein de l’âme au point qu’une telle contention coûte, selon moi, ce que coûte de couper du bois, alors on en arrive à appréhender dans son âme le penser vivant, alors que le penser ordinaire ne peut qu’accompagner les événements extérieurs, les phénomènes extérieurs. Pensez-donc un peu à la manière dont en vérité vous pensez dans votre vie ordinaire: vous accomplissez votre travail dans la vie habituelle, et votre penser chemine en rêvant, à côté de cette vie extérieure. Contraignez donc un peu ce penser, en lisant un livre difficile, alors vous remarquerez: justement si le penser veut être intérieurement actif, alors il doit se fatiguer comme dans tout autre activité. Mais ce qui est développé ainsi sous forme d’activité provenant de l’intérieur, cela doit être sans cesse activé et mené plus loin avec le penser. Quand ça l’est, on remarque qu’avec le penser, il se produit un grand changement. On apprend alors à reconnaître quelque chose dont on avait aucun soupçon auparavant : on apprend à reconnaître qu’on vit intérieurement dans un penser, dont le penser ordinaire n’est qu’un reflet miroir, une copie: on apprend à connaître, dans le penser qui vit intérieurement, un penser qui est parfaitement indépendant de l’outil cérébral, de l’outil corporel. Aussi grotesque et paradoxal, peut-être même extravagant, que cela paraisse à l’humanité actuelle, l’homme peut, sur cette voie que vous trouverez décrite dans l’ouvrage « *Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs* », en arriver très exactement à savoir: en pensant, tu développes l’activité de l’âme, tu vis à l’extérieur de ton corps avec ton penser, tandis que le penser ordinaire reste lui, relié à l’instrument du corps, au système nerveux. Mais on apprend aussi exactement à reconnaître, combien peu l’essence intérieure de l’âme, que l’on saisit dans son penser, est reliée à l’instrument du cerveau. Car, en effet, on ne développe pas d’abord cette essence intérieure de l’âme, mais on apprend seulement à la connaître. Je ne vous parle pas de quelque chose qui est nouvellement développé aujourd’hui, mais de la connaissance de l’homme suprasensible. On apprend à reconnaître à quelle grande erreur s’adonnent les sciences naturelles modernes et le point de vue populaire extérieur au sujet du penser, justement dans notre époque matérialiste.

Puisque ce penser scientifique dit: le cerveau est l’instrument du penser. Mais c’est le même genre d’erreur que celle qui consisterait à voir dans les empreintes laissées par le passage d’un véhicule, ou des pas humains sur la terre ameublie à travers champ, le produit du jeu des forces émanant du sol. Cela serait naturellement une bêtise. Vous ne pouvez pas voir à partir de la disposition de la terre elle-même comment ces sillons se sont produits. Vous devez clairement vous représenter qu’une voiture est passée par là, que des hommes aussi sont passés par là et y ont imprimé leurs pieds. C’est ainsi que vous en arrivez à l’erreur des sciences naturelles vis-à-vis de la vie de l’âme, quand vous en arriver à connaître réellement le penser indépendant du corps. Alors vous apprenez à connaître que ce qui se présente comme des « sillons nerveux » dans le cerveau n’a pas de forces à l’intérieur du cerveau même, que la vie de l’âme y ferait naître; mais vous apprenez à reconnaître que tous ces sillons nerveux y ont été enfoncés — comme les sillons et empreintes ont été enfoncés dans la terre meuble par les roues des véhicules et les pas des hommes —, que ces sillons y ont été ciselés par l’activité de l’âme indépendante du corps. Et vous comprenez à présent aussi l’erreur qui peut naître dans les sciences naturelles. Pour tout ce qui est gravé là, surgissent de telles empreintes dans le

cerveau; vous pouvez tout suivre; mais cela n’a jamais pris naissance à partir du corps, cela a été enfoui dans le corps.
Mais ce n’est pas toujours facile de concevoir cette essence active. Pour maintenir, ne serait-ce qu’un bref coup d’œil dans ce penser humain indépendant du corporel, on a précisément besoin de ce que l’on pourrait appeler de la présence d’esprit, car un telle étincelle du spirituel ne persiste guère longtemps dans notre vue intuitive habituelle. On peut bien se préparer d’avance — vous trouverez les détails de ce dont il s’agit dans mon ouvrage « *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs?* » —, en développant dans la vie ordinaire déjà ce que l’on peut désigner comme de la présence d’esprit, une rapide orientation sur des situations et la possibilité d’agir rapidement dans une situation donnée. Si à présent on élabore et si l’on structure sans cesse cette qualité, alors on se prépare à voir ce qui peut apparaître à partir du spirituel, du monde suprasensible, et ce que l’être humain sinon ne voit pas, parce qu’au moment même où cela surgit, il ne parvient pas à engendrer suffisamment vite la présence d’esprit nécessaire pour le voir; parce qu’il n’arrive pas à en avoir une vision immédiate avant que cela soit passé. Mais si l’on apprend réellement de cette manière à voir à l’intérieur du monde spirituel, on apprend à reconnaître ce qui vit là dans l’être humain, et qui peut être appréhendé de cette façon par un penser développé, alors on voit justement non pas simplement dans la vie humaine quotidienne et ordinaire, mais il en résulte ensuite une tout autre perspective.
On ne dispose pas de cette connaissance spirituelle: au sens ordinaire du terme, on ne peut pas s’en souvenir. Celui qui veut vous raconter quelque chose du monde spirituel, doit sans cesse se replacer dans les conditions pour le contempler. Il ne peut pas faire simplement de manière telle que cela se déploie sous la forme d’un souvenir d’une vision spirituelle antérieure. Mais si cette connaissance spirituelle est aussi, je voudrais dire, comme un rêve fugace qui sera bientôt oublié, elle contient cependant en elle-même un souvenir rempli de signification. Et à ce point, on doit dire quelque chose qui doit véritablement et au plus haut point toucher tout naturellement les hommes actuels. Mais cela va très certainement pourtant les toucher particulièrement de devoir leur dire que là-haut, il n’y pas simplement des petits points lumineux, mais d’innombrables mondes qui sont répartis dans le même espace! Tout aussi peu que les hommes voulaient sur-le-champ y croire aussitôt il y a des siècles, mais qu’ils s’y sont pourtant habitués au point qu’aujourd’hui cela leur semble quelque chose qui va de soi, ce que l’investigateur du spirituel propose au moyen de son penser développé comme étant son expérience apparaîtra très certainement tout aussi inhabituel aujourd’hui, mais cela devra pourtant devenir une connaissance qui ira de soi pour la prochain siècle. Et une tâche de notre époque sera que les hommes développent une compréhension pour un tel élargissement de la connaissance humaine et de sa vue intuitive immédiate. Dans l’instant où l’être humain dispose d’un penser intérieurement vivant, et qu’il sait qu’avec ce penser il est indépendant de son corps, il contemple en arrière — alors qu’il ne peut pas avoir de souvenir habituel en cet instant — la vie d’âme et d’esprit qu’il a vécue dans un monde purement spirituel, avant de s’être uni par la naissance ou par la conception au corps humain physique et d’être, de ce fait, descendu du monde spirituel dans le monde sensible. Le regard s’élargit au-delà de la vie qu’on a menée depuis sa naissance; la vie s’élargit au sein de la contemplation du monde spirituel, à partir duquel nous sommes descendus ici-bas dans notre existence physique.

L’ensemble de notre vie sociale humaine acquiert de ce fait une nouvelle signification. Dans cette vie sociale, nous entrons en relation avec tel ou tel être. Pour l’un nous ressentons rapidement de la sympathie, pour l’autre, au contraire, nous ne nous sentons pas unis si rapidement dans cette même sympathie. Les rapports les plus variés naissent à l’égard des autres hommes, ici, dans cette vie entre la naissance et la mort. Si l’on apprend à connaître ainsi la vie en tant qu’investigateur de l’esprit, comme je viens juste de l’indiquer, alors on découvre: ce qui attire chez l’un, ce que l’on ressent plus ou moins comme étranger chez l’autre, bref, ce qui naît dans les relations avec les autres hommes, c’est le résultat de que nous avons vécu avec les autres âmes dans un autre monde, avant que nous et eux, soyons descendus dans l’actuelle existence physique. Tout ce que nous éprouvons dans le monde physique, cela devient pour nous un reflet des choses vécues dans le monde spirituel. Ainsi à partir d’un effort de l’âme humaine pourra ressusciter dans notre époque la vision au sein du monde spirituel à partir de ce monde physique.
Il se peut qu’il y ait encore beaucoup d’hommes de nos jours, qui ne peuvent pas se familiariser avec une telle vision intuitive. Toutefois sur de tels hommes, on peut avoir ses opinions. Lorsque furent construits les premiers chemins de fer en Allemagne, on convoqua un collège de médecins et d’autres savants: ils devaient décider si l’on devait construire ou non ces chemins de fer. Ces messieurs, savants et érudits, avaient jugé **(1)** que l’on ne devait pas les construire car ce moyen de transport allait nuire à la santé, et seuls les fous voudraient voyager en chemin de fer. On devrait en tout cas élever une haute palissade en bois, afin que ceux à proximité desquels la voie de chemin de fer passait, ne fussent point victimes de commotion cérébrale. — Aujourd’hui, il y a des hommes qui, pour s’exprimer par une métaphore, croient que l’on est victime d’une commotion cérébrale lorsque l’investigateur du spirituel parle des connaissances du monde suprasensible. Mais l’évolution de l’époque passera au-dessus de tels préjugés, comme elle a toujours progressé en dépit de bien d’autres préjugés.
Ce que je vous ai décrit, c’est une façon de passer de l’autre côté, dans les mondes supra-physiques qui sont situés au-dessus du monde physique. On doit lutter avec les limites de la connaissance de la nature. Mais on doit aussi se heurter à une autre limite, quand on veut parvenir dans le monde spirituel et obtenir des connaissances sur l’essence suprasensible de l’être humain. Comme aux frontières de la connaissance extérieure de la nature, on doit en arriver aux frontières de la connaissance de sa propre nature.
De très nombreux hommes, qui doutent de pouvoir trouver un apaisement à la vie intérieure de leur âme par le truchement des anciennes traditions religieuses, se saisissent de la soi-disant mystique, en croyant que s’ils s’enfoncent de plus en plus profondément dans la vie intérieure de leur âme, celle-ci leur révélera la nature humaine. Beaucoup croient que de la mystique peut sourdre ce qu’est leur vraie essence humaine. L’investigateur de l’esprit doit aussi apprendre à reconnaître cette frontière. Il doit pouvoir être mystique, comme il doit développer des connaissances sur la nature. Mais il doit tout aussi peu en rester à la connaissance de la nature qu’il en restera à la mystique. Il doit apprendre comment, par la simple mystique, on en arrive à rien d’autre qu’aux illusions sur l’entité humaine suprasensible et non à une connaissance réelle de cette entité humaine suprasensible. Celui qui est un authentique investigateur de l’esprit, n’est vraiment pas quelqu’un qui s’adonne aux illusions. Il ne s’abandonne à aucune illusion au sujet de ce qu’il a reconnu comme une réalité. C’est pourquoi il ne vise pas non plus, comme le mystique ordinaire le fait, à faire monter de sa propre intériorité comme par enchantement toutes sortes d’imaginations. Non, puisqu’il sait de nouveau une chose: en

affrontant sa propre intériorité, et en la surmontant consciemment, il sait que ce que les mystiques rencontrent alors, au fond, n’est rien d’autre que ce qui, depuis leur naissance, a fait un jour une impression sur leurs âmes. Ils ne l’ont peut-être accueilli qu’obscurément, car ce n’est pas arrivé très clairement à leur perception, mais cela leur est néanmoins resté pour compte dans la mémoire.
La recherche scientifique a déjà fait elle-même ici vraiment de très belles observations. Je vais brièvement vous en faire part d’une, qui a été publiée dans la littérature scientifique **(2)**, mais que l’on pourrait multiplier par cent et par mille. Un homme de science passe un jour devant la vitrine d’une librairie. Son regard tombe sur un ouvrage. Et tandis qu’il considère le titre de l’ouvrage, il ne peut s’empêcher de rire. Pensez-donc un peu, voilà un scientifique qui éclate de rire alors qu’il lit le titre austère d’un ouvrage! Il ne peut pas s’expliquer pourquoi il faut qu’il rie. Il ferme alors les yeux parce qu’il croit qu’il serait préférable de ne pas être distrait par des impressions extérieures. En fermant les yeux, il entend dans le lointain ce qu’auparavant, aussi longtemps que son attention avait été détournée, ce qu’il n’avait pas entendu d’abord, à savoir la musique d’un orgue de Barbarie. Et tandis qu’il continue sa recherche, il se révèle à lui que l’orgue de Barbarie est en train de jouer une mélodie sur laquelle il avait dansé autrefois. Cela n’avait pas fait alors une forte impression sur lui, la danseuse l’avait plus intéressé ou bien encore les pas de danse. L’impression provoquée par la mélodie fut alors assez faible, mais suffisamment forte pourtant, pour réapparaître dans la suite de sa vie, au moment où il entendait la même mélodie de l’orgue de Barbarie dans le lointain!
De telles choses et leur nature, l’investigateur du spirituel les connaît très exactement, car il ne s’abandonne à aucune illusion à leur sujet. Il sait: quand maint mystique évoque l’être humain divin qui vit dans son intériorité, qu’il éprouve là quelque chose qui le met en rapport à son Éternel, ce sont alors les « notes de l’orgue de Barbarie »: il a un jour absorbé quelque chose qui s’est transformé — car des choses de ce genre se transforment —, et qui remonte à présent en tant que réminiscence. Vous ne trouvez sur le chemin de la mystique ordinaire rien d’autre que ce que vous avez un jour reçu en vous, et vous pouvez vous adonner aux plus épouvantables illusions à ce propos, en voulant être un pur mystique.
C’est précisément au-delà de cette limite que l’investigateur du spirituel doit progresser. On apprend de nouveau par l’expérience à connaître ce qui ne se laisse pas prouver sinon « par la logique », mais qui est néanmoins une connaissance dont le chercheur en esprit fait l’expérience: on apprend à reconnaître que par la contemplation intérieure en soi, on ne peut pas apprendre à se connaître. Car une force de l’âme humaine ferait ici de nouveau défaut, une force que l’on doit avoir dans la vie ordinaire, si l’on pouvait ainsi se « percer à jour » intérieurement. Pût-on intérieurement apprendre à se connaître, l’on ne pourrait plus disposer alors de la vigueur du souvenir, de la force de la mémoire, dans la vie ordinaire. Et que cette force du souvenir, cette énergie de la mémoire, soit saine, cela dépend principalement du fait que la vie de notre âme est saine. Que notre mémoire soit perturbée, que notre capacité du souvenir soit détruite, que le Je soit détruit, alors apparaît une terrible maladie de l’âme. Si bien que nous devons dire: de même que pour que l’homme ait l’amour, il doit avoir une restriction pour lui dans la connaissance de la nature, ainsi pour disposer de la mémoire, il doit être mis dans l’impossibilité d’en arriver à connaître par simple contemplation intérieure son essence humaine supérieure.
Mais l’on doit de nouveau ici veiller à ce que cette capacité du souvenir s’installe plus fermement dans la nature humaine que dans la vie ordinaire, ce qui peut également se

produire au moyen d'exercices tels que ceux que j'ai décrits dans l'ouvrage mentionné. Si chaque soir, on effectue l'exercice de récapitulation à rebours des événements de la journée, en se les représentant clairement en images, de la manière conforme à cet exercice, de façon à avoir un coup d'œil sur l'ensemble du vécu de la journée, alors tout ce qui relève de la mémoire s'ancre plus fermement dans l'âme autrement que ce n'est habituellement le cas. Ensuite on peut tenter de faire, pour l'exprimer trivialement, cet exercice-là qui consiste à prendre consciemment en main la discipline de ses habitudes, la pureté de mœurs de son propre Je. Pensez donc un peu seulement combien nous pouvons nous transformer de semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année, de décennie en décennie! Regardez donc dans quelle disposition d'âme vous vous trouvez aujourd'hui, et comparez-vous à ce que vous étiez voici dix ou vingt ans. Vous verrez que l'être humain que vous êtes a traversé une évolution. Mais l'être évolue inconsciemment, c'est la vie qui le développe.

De même que l'on peut procéder consciemment à rehausser l'activité du penser, comme je l'ai décrit, ainsi peut-on procéder à une éducation autonome consciente en remarquant sans cesse: tu as mal fait ceci ou cela, tu dois apprendre de la vie. Ainsi peut-on prendre en main le développement de sa volonté, comme on avait pris en main celui de son activité du penser. Le fait-on, alors se développe de nouveau quelque chose, qui illumine pour ainsi dire une volonté autrement obscure, dans laquelle on baigne dans la vie ordinaire: on ressent tout ce qui émane de sa volonté comme imprégné d'idées. On est pour ainsi dire le spectateur de son propre vouloir et de son agir. Y parvient-on, d'une manière si saisissable, saisissable à la fois par l'esprit et l'âme, à être ainsi le spectateur de son propre vouloir et de son propre agir, ce que l'on reçoit là comme faculté supérieure du vouloir, coïncide avec ce qui s'est développé antérieurement sous le forme d'une activité du penser. Et à présent surgit une autre faculté : à présent, on découvre dans sa propre essence humaine, quelque chose qui apparaît ainsi à soi indépendant de toute activité corporelle, au point que l'on sache: ce que tu portes ainsi en toi, tu l'emportes au-delà par la mort dans le monde spirituel. Par la culture du vouloir, on apprend à connaître la vie spirituelle que l'homme traverse après la mort, tout comme par la culture du penser on apprend à connaître la vie spirituelle que l'homme a connu avant la naissance ou avant la conception. Vous voyez que l'investigation de l'esprit ne peut pas parler de la nature suprasensible de l'être humain d'une manière ordinaire, mais elle doit raconter la manière dont on réalise l'expérience de ce que l'on peut contempler de la vie qui se trouve avant la naissance et après la mort.

En pénétrant ainsi dans le monde, dans la propre entité humaine, la vie sociale vient de nouveau à notre rencontre en prenant une autre configuration. On observe comment on fait l'expérience de ceci ou de cela ensemble avec les autres hommes, comment on entre en rapport avec d'autres hommes, comment on établit des liens d'amitié avec eux, ou bien encore qu'on se lie avec eux par d'autres circonstances et puis on se sépare de nouveau. On apprend à reconnaître que tout ce qui se joue ainsi dans le monde physique sensible, n'est que le commencement de quelque chose qui va continuer de se développer en franchissant le porche de la mort. Les relations entre les âmes, qui se nouent ainsi d'être humain à être humain, trouvent leur continuation, lorsque l'homme franchit le porche de la mort. La vie qui s'intègre à la mort, devient une réalité parfaitement concrète dans le fait de savoir que ces êtres humains avec lesquelles nous nous savons liés, au moyen de relations établies ici dans la vie sensible, continuerons à se sentir reliés à nous au-delà de la mort.

Ce sont là des choses qui ne peuvent qu'apparaître étranges aux hommes d'aujourd'hui, mais qui doivent être dominées à partir des tâches qui incombent à notre époque de culture. Qu'elles le deviennent et alors il surgira encore quelque chose de tout autre devant les hommes. Alors l'homme reconnaîtra sous un éclairage tout différent ce qu'il appelle aujourd'hui l'évolution de l'humanité dans son ensemble, ce qu'il désigne aujourd'hui sous le terme d'histoire. Que l'on développe de telles facultés, comme celles dont j'ai parlé, alors on considèrera autrement aussi l'élément historique au sein de l'humanité, autrement que ce qui se présente comme cette *fable convenue* [Célèbre parole de Napoléon, qui fut très « compétent » en la matière, ici en français dans le texte. *ndt*] qu'on appelle histoire, aujourd'hui, et qui devra devenir à l'avenir quelque chose de tout différent. Je vais vous en donner un exemple, qui illustrera la fin de mon exposé, pour vous montrer comment l'être humain du futur doit pénétrer lui-même l'évolution historique de l'humanité.
On ne le remarque pas habituellement, mais il s'est produit un grand tournant qui s'est amorcé pour l'évolution de l'humanité à un certain moment historique des temps modernes. Ce fut au milieu du quinzième siècle. On dit si habituellement que la nature ne fait pas de sauts évolutifs. C'est là une parole sentencieuse que tout le monde croit en général, quoiqu'elle soit fausse. La nature fait sans arrêt des sauts. Considérez donc un peu l'évolution d'une plante, la manière dont elle évolue en progressant de la feuille à la fleur, aux étamines et au pistil, et développe finalement son fruit. Et un tel saut, que personne ne remarque, parce qu'on observe l'histoire si superficiellement, s'est bien produit au milieu du quinzième siècle. La vision élargie de l'être humain surmonte cela, de la même façon qu'elle surmonte les événements entre la naissance et la mort, et elle surmonte aussi ce qui ne se présente que dans l'histoire extérieure, dans les faits extérieurs seulement, et elle perçoit alors l'esprit à l'œuvre dans l'histoire. Et c'est ainsi qu'il se révèle à cette vue intuitive élargie que depuis le milieu du quinzième siècle, une autre époque a remplacé la précédente, qui avait commencé au huitième siècle avant le Christ et s'était achevée au milieu du quinzième siècle. Dans cette époque, qui dura du huitième siècle avant le Christ jusqu'au quinzième siècle de notre chronologie, s'inscrit la merveilleuse culture grecque dans toute sa beauté, ce qui se présenta ensuite comme culture romaine et les répercussions de la grécité et de la romanité. Et depuis le milieu du quinzième siècle, nous avons, comme je vais le caractériser tout de suite après, notre époque de culture actuelle avec l'humanité des temps modernes.
En quoi se distinguent ces deux cultures? Elles se distinguent par quelque chose que l'homme du temps présent ne veut pas encore voir ni reconnaître. Avant le quinzième siècle, jusqu'au huitième siècle avant la naissance du Christ, l'être humain était susceptible de développement d'une manière toute différente. Je peux vous expliquer cela de la manière suivante. Pensez donc un peu à l'état où l'homme se trouve dans les années qui précèdent le changement de dentition qu'il traverse vers les sept ans, et à comment l'époque forme dans sa vie! Vous pouvez relire à ce sujet pour de plus amples détails le petit ouvrage « *L'éducation de l'enfant du point de vue de la science de l'esprit* » **(3)**. Vous verrez ce que signifie, pour un observateur de la nature humaine qui y regarde de plus près, ce que l'enfant traverse à vrai dire en réalité avec ce changement de dentition. Il existe là un parallèle entre le développement extérieur de la vie et le développement intérieur de l'âme. Ensuite, on observe de nouveau un second point de développement, au moment de la quatorzième ou quinzième année. Le parallèle entre corps et esprit est alors moins net, mais il persiste pour l'humanité actuelle environ jusqu'à la vingt-septième

année. À la vingt-septième année, on cesse de ressentir fortement cette connexion entre l'évolution psycho-spirituelle et celle corporelle. Cette curiosité selon laquelle l'homme achève ainsi dans sa vingt-septième année le développement de sa corporéité, n'est apparue dans l'histoire qu'à partir du milieu du quinzième siècle. Dans les temps antérieurs, il en allait autrement. Ce qui peut être reconnu ici au moyen de l'investigation de l'esprit est une vérité évolutive d'une importance infinie. À l'époque grecque, à l'époque romaine, l'être humain se trouvait dans son évolution d'une manière telle que jusqu'à sa trente-troisième année, jusqu'à sa trente-cinquième année, il disposait encore du parallèle existant entre ses évolutions corporelle et pscho-spirituelle. Le Grec développait ce genre de propriétés, même si ce n'était pas avec une telle force, telles que celles du changement de dentition et de la maturité sexuelle, jusqu'au sein de sa trente-troisième année. Cela constituait cette merveilleuse harmonie entre la vie de l'âme et celle du corps chez les Grecs. C'est là le progrès que révèle l'histoire de l'humanité, à savoir que nous disposons toujours moins d'années de jeunesse, que nous disposons de moins en moins de ce qui nous émancipait de la corporéité dans nos jeunes années. Mais cela conditionne aussi une toute autre situation du psycho-spirituel par rapport à l'essence universelle chez l'être humain. Dans ce long espace de temps qui va du huitième siècle avant le Christ jusqu'au quinzième siècle, l'être humain développa plutôt une intelligence instinctive, une vie affective instinctive. Tout ce qui vivait dans ce laps de temps fut imprégné de cette vie instinctive d'intelligence et du cœur. Mais depuis le milieu du quinzième siècle, l'être humain développe une vie d'intelligence plus consciente et une vie affective plus consciente et avec cela, la prétention de se positionner sur la libre personnalité. Cette exigence de la nature humaine, à se placer sur la libre personnalité, ne se développe dans l'histoire que depuis le milieu du quinzième siècle.
Par là est explicable aussi la manière dont les grands événements dans l'évolution de l'humanité échoient différemment suivant qu'ils se produisent dans l'une ou l'autre époque. Dans l'époque qui précéda la nôtre, dans laquelle l'homme demeurait susceptible d'évoluer corporellement jusqu'au sein de sa trente-troisième année, dans le premier tiers de cette époque, eut lieu le plus grand événement de l'évolution terrestre, cet événement qui donne véritablement seulement tout son sens à l'évolution de la Terre, l'événement du Mystère du Golgotha, l'avènement fondateur du Christianisme. Dans ce premier tiers de l'époque gréco-latine, se joue ce qui est comme le point événementiel central de toute l'évolution terrestre de l'humanité. La façon dont en ce temps-là il s'inséra dans cette évolution, ne pouvait être comprise que naïvement par l'humanité de cette époque où existaient les forces instinctives de l'intelligence et celles affectives. À partir de ces forces instinctives, dans ce laps de temps, les êtres humains purent se positionner d'une manière juste vis-à-vis de ce grand événement, parce qu'ils n'étaient pas encore conscients et se comportaient encore naïvement, avec candeur. Ils se sont dit: il ne se produit pas là simplement quelque chose qui est provoqué par les hommes, c'est quelque chose de supra-humain qui a fait là irruption dans l'évolution terrestre. Le Christ, l'essence supra-humaine, s'est lié au corps de Jésus de Nazareth. Ce qui est arrivé au Golgotha, selon son fait physique, n'est que l'expression extérieure de quelque chose de suprasensible, qui s'est joué dans l'évolution de la Terre.
Dans cette époque-là, on put donc appréhender cela instinctivement. Il en est devenu autrement depuis le milieu du quinzième siècle. Depuis ce milieu du quinzième siècle, l'intelligence instinctive, la vie affective instinctive, s'est métamorphosée en compréhension consciente, en forces du cœur conscientes. Cela donna la possibilité

d'édifier les sciences de la nature jusqu'au degré le plus élevé auquel elles sont arrivées, mais aussi l'évolution industrielle extérieure, et aussi le matérialisme de l'époque, qui devait être là un complément pour placer la libre personnalité au faîte de l'évolution. Mais on doit de nouveau venir à bout de ce matérialisme en recherchant d'une manière nouvelle, comme je vous l'ai décrite aujourd'hui, le cheminement dans le monde spirituel. Le siècle est devenu matérialiste dans l'époque où s'est développée l'âme consciente de l'homme à partir de sa précédente âme instinctive. En plus du matérialisme extérieur, le matérialisme théologique y a fait également son apparition. Réfléchissez donc une peu à la manière dont, au sein de vastes milieux, la théologie elle-même, la vue intuitive religieuse, a été saisie par le matérialisme, la manière dont l'être humain de l'époque de l'âme de conscience devint incapable de reconnaître dans l'événement du Golgotha un avènement suprasensible, en point d'en venir toujours plus à dégringoler dans la matérialité; comment il devint finalement si fier de ne plus voir dans le Christ l'entité suprasensible, qui est descendue pour élire domicile dans le corps d'un homme, mais de ne plus voir seulement que « l'homme simple de Nazareth » [qui donna le « brave type de Nazareth » pour le journalisme moderne, *ndt*], qui est certes quelque peu plus grand que les autres hommes, mais reste pourtant un homme simple. Qu'à présent dans le Mystère du Golgotha, dans la mort et la Résurrection du Christ, se tienne devant nous le plus grand fait de l'évolution du monde et de l'humanité, cela ne s'est toujours pas épanoui jusqu'à présent dans l'époque matérialiste. La religion elle-même devint matérialiste. La simple confession de foi n'est pas en état d'arrêter cette matérialisation de la religion. Celle-ci ne peut être arrêtée que par la connaissance consciente de l'esprit, au sujet de laquelle je vous ai entretenus aujourd'hui. Elle sera de nouveau rehaussée par la connaissance, que chez ce Jésus de Nazareth vécut un être supra-terrestre, un être supra-sensible, qui s'est uni depuis ce temps-là avec l'évolution de l'humanité. Le Mystère du Golgotha sera de nouveau replacé à l'horizon des vues intuitives humaines par la science spirituelle d'orientation anthroposophique; mais à présent, il reste placé d'une manière telle qu'il est suspendu, destitué dans sa fonction, par la sécheresse de cœur des confessions particulières.

Ce qui se développera en tant que vue spirituelle intuitive de l'être humain suprasensible, telle que je l'ai exposée ici aujourd'hui, cela vivra en tout homme sur toute la Terre sans distinction de race ou de peuple. De là, le chemin vers le Mystère du Golgotha sera également retrouvé et tous les hommes sur toute la Terre apprendront à se comprendre et à se concevoir dans cet événement du Christ. On s'exalte à notre époque — on fait cela si facilement — au sujet de cette soi-disant Société des Nations; on s'engoue de cette Société des Nations d'une manière utopique, comme elle a pris naissance dans la tête de *Woodrow Wilson*, qui pense de façon si abstraite. Rien ne pourra naître de cette manière. Il faut des fondements de réalité, et ceux-ci doivent s'épanouir au plus profond des âmes humaines. C'est la tâche de l'époque actuelle. Ce n'est que dans cette capacité d'âme, qui mène à la connaissance de l'homme suprasensible et qui unit les hommes de toute la Terre, ce n'est que par une telle connaissance, qui peut avoir une vue intuitive de l'événement du Christ comme un événement suprasensible, ce n'est que dans une telle impulsion qui agit sur tous les peuples, qui agit au travers des peuples au-delà de toutes les frontières, que se trouve la force réelle pour une vraie Société des Nations à venir sur toute la Terre. C'est ainsi que le christianisme doit enfoncer ces racines dans la culture humaine.

Cela vous montre l'autre aspect de ce que j'ai dû dire ici dans la conférence précédente. Cela vous montre cet aspect qui correspond à la vie intérieure de l'âme humaine, cet aspect enflammera de nouveau chez l'être humain des impulsions sociales, quand cette vie intérieure le comblera. Pour l'acceptation de cette science de l'esprit, on n'a besoin d'aucune croyance en l'autorité, comme pour l'acceptation des autres sciences, de ce qui est apporté, disons, des observatoires sur l'astronomie, de la médecine sur la disposition de la nature humaine physique. Cela doit être accepté d'autorité, si l'on ne veut pas devenir par soi-même astronome ou médecin. Ce que vous dit cependant l'investigateur du spirituel, vous n'avez pas besoin d'y croire d'autorité. Vous n'avez pas besoin non plus d'être un investigateur de l'esprit, comme vous n'avez pas besoin d'être peintre pour découvrir la beauté d'une tableau. Vous pouvez accueillir la science de l'esprit avec votre saine intelligence humaine, sans être vous-mêmes investigateurs du spirituel, si vous vous débarrassez seulement des préjugés qui se sont développés à partir de la conception matérialiste actuelle. Parce que tout ce qui relève de la science de l'esprit existe sous forme de prédispositions fondamentales à l'âme humaine, on peut donc le comprendre sans foi dans l'autorité. Et cette compréhension, cette confiance innée dans les révélations de la science de l'esprit, c'est quelque chose qui doit vivre dans la tâches de notre époque. Alors cette époque connaîtra un renouveau. Alors le ferment sera donné à ce qui sous forme d'institutions extérieure dans cette époque jouera le rôle correspondant à une ré-édification.
Car que voyons-nous en cherchant à comprendre aussi justement que possible la nature des temps actuels? Je voudrais dire que nous voyons deux voies, l'une va vers la gauche, l'autre vers la droite. L'une nous donne la possibilité d'en rester à ces représentations qu'ont produites les simples sciences naturelles, et à partir de cette manière de voir amenée par les sciences naturelles, de passer aux opinions sociales; et donc de partir de la croyance que l'on pourrait avec les mêmes capacités idéelles, par lesquelles on appréhende la nature, appréhender aussi la vie sociale. *Karl Marx* et *Friedrich Engels* ont fait cela, *Lénine* et *Trotzki* ont fait cela. C'est pourquoi ils s'engagent sur leur chemin. Mais les hommes d'aujourd'hui ne discernent pas encore que les sciences naturelles se trouvent d'un côté et que leurs conséquences ultimes s'expriment, de l'autre côté, dans le chaos social, dans le déclin social. La croyance terrible, qui veut à présent anéantir toute culture réelle à l'Est de l'Europe, cette épouvantable croyance de Lénine et de Trotzki, elle résulte de l'autre croyance que l'on doit emprunter les cheminements des sciences naturelles également dans la vie sociale. Qu'est-il donc arrivé sous l'influence de cette nouvelle croyance matérialiste et scientifique? Il est arrivé que toute notre vie spirituelle a été mécanisée. Mais du fait que notre vie de l'esprit ne s'est plus élevée aux idées sur l'être humain suprasensible, qu'elle s'est mécanisée sous l'effet des représentations extérieures mécanistes des sciences naturelles, de ce fait même, les âmes elles, se sont dans le même temps végétalisées, à la manière d'une plante, elles ont été rendues indolentes. Ainsi voyons-nous qu'outre l'esprit mécanisé, nous avons une âme végétalisée dans la vie culturelle moderne. Mais si l'âme n'est plus traversée par l'enthousiasme enflammant de l'esprit, si l'esprit n'est plus illuminé par la connaissance suprasensible, alors ce sont les qualités animales qui se développent dans le corps et qui aujourd'hui veulent vivre dans les instincts antisociaux et qui veulent devenir, à l'Est de l'Europe les fossoyeurs de la civilisation. Alors se développent sous le prétexte de vouloir être socialiste, le plus tout-antisocial qui soit; alors la vie corporelle s'animalise, à côté de l'esprit mécanisé et le l'âme végétalisée. Les instincts et les pulsions les plus

sauvages surgissent sous forme de revendications historiques [la soi-disant « dictature du prolétariat », par exemple, qui finit en goulag! *ndt*]. C'est le chemin qui part vers la gauche.
L'autre chemin qui part vers la droite, c'est celui qui se trouve dans la vue intuitive de l'être humain suprasensible, du monde suprasensible, qui contemple aussi l'évolution de l'homme dans une lumière suprasensible, qui accède et s'élève à l'esprit réel libre.
À partir des idées, avec lesquelles je voulus dépeindre la progression humaine vers la liberté dans mon ouvrage « *La Philosophie de la Liberté* », je voulus poser les bases à ce que peut éprouver l'être humain dans la conscience d'une liberté intérieure réelle en concevant la vie spirituelle. Seul l'esprit, qui imprègne l'homme, peut vraiment être libre. Cet autre esprit qui ne fait qu'imprégner la nature et qui voudrait modeler toute vie sociale selon les nouvelles formes des sciences naturelles, devient mécaniquement non-libre. Et l'âme, qui n'est imprégnée que par cet esprit-ci, cette âme dort comme dort la plante. Cette autre âme qui est traversée de l'enthousiasme du vouloir, qui pulse dans la connaissance de l'esprit de la nature humaine, cette âme s'avance dans la vie sociale, elle va au devant des autres hommes dans la vie sociale, elle apprend à apprécier l'homme suprasensible qui vit chez les autres hommes. Elle apprend à contempler le divin dans l'archétype de tout être humain. Elle apprend à ressentir l'élément social vis-à-vis de tout homme. Elle apprend comment, en rapport à cette âme la plus intime, tous les hommes sont égaux, ici, sur la Terre. Et dans cette âme enflammée et réchauffée par l'esprit, l'égalité peut se développer sur le chemin qui part vers la droite. Et que les corps soient inondés et spiritualisés de cette conscience suprasensible, qu'ils soient chaleureusement enthousiasmés, qu'ils soient ennoblis par ce que l'âme accueille ainsi en elle, en étant éveillée par l'esprit, en ne restant pas végétalisée, alors les corps ne seront pas non plus animalisés; alors les corps deviennent tels qu'ils développent ce que l'on peut appeler au sens le plus large du terme l'amour authentique. Alors, l'être humain sait qu'il s'est introduit dans un corps terrestre en tant qu'entité suprasensible, qu'il s'est glissé dans ce corps pour développer l'amour dans ce corps, pour développer l'amour jusqu'à l'esprit. Alors il sait que dans les corps terrestres doit régner la fraternité, sinon dans l'humanité non-fraternelle, l'individu ne peut pas être un être humain complet et parfait.
Ainsi la poursuite de l'ancienne voie nous mène-t-elle vers la mécanisation de l'esprit, vers la végétalisation de l'âme, vers l'animalisation des corps. Ainsi la voie qui doit être indiquée par la science de l'esprit nous conduit-elle aux vraies vertus sociales, mais aux vertus sociales qui sont éclairées par l'esprit, celles qui sont réchauffées par l'âme; celles qui sont réalisées par des corps humains ennoblis.
Ainsi la connaissance de l'essence suprasensible de l'être humain nous amène-t-elle à fonder sur la Terre, dans une belle et nouvelle édification de l'avenir: la liberté dans la vie de l'esprit. L'homme imprégné par l'esprit sera un homme libre. L'égalité dans la vie de l'âme enthousiasmée par l'esprit: l'âme qui accueille l'esprit en elle concevra l'autre âme qui vient à sa rencontre dans la vie sociale, comme son égale, elle la concevra et la traitera vraiment comme au sein d'un grand Mystère. Et le corps ennobli, le corps ennobli par l'esprit et l'âme, il sera le pratiquant du plus vrai, du plus authentique amour humain, de la vraie fraternité. Ainsi l'ordonnancement social pourra réussir dans la liberté, l'égalité et la fraternité par la juste conception du corps, de l'âme et de l'esprit.

Notes :

(1) « *Ces messieurs, savants et érudits, avaient jugé* », voir R. Hagen, « Le premier Chemin de fer allemand », 1885, p ;45.
(2) « *a été publiée dans la littérature scientifique* », voir Louise Waldstein, « Le Je inconscient et sa relation à la santé et à l'éducation », Wiesbaden 1908. Voir Rudolf Steiner « L'élément éternel dans l'âme humaine. Immortalité et Liberté », **GA 67**, Dornach 1962, p.291 et suiv..
(3) « *L'éducation de l'enfant du point de vue de la science de l'esprit* » Rudolf Steiner, dans *Luzifer-Gnosis*. Recueil d'essais 1903-1908, **GA 34**, unique édition Dornach 1985.
(4) « *Woodrow Wilson* » 1856-1924, Professeur de Droit et de Sciences politiques à Princeton, 1913-1921, Président des États Unis d'Amérique, qui mena la guerre à partir de 1917 contre le *Reich* allemand, peut après avoir été réélu comme « Président de la paix ». Dans le dernier des 14 points de son message du 8 janvier 1918, il proposa l'institution de la Société des Nations. Selon un projet anglo-américain, la constitution de la Société des Nations fut décidée à la Conférence de la Paix de 1919 à Paris, et sous la pression de Wilson, acceptée dans les traités de paix séparés. Le souhait de l'Allemagne d'en devenir membre en compagnie des puissances victorieuses, fut rejeté.

La réalisation de l’idéal de liberté, égalité et fraternité par la *Dreigliederung* sociale

Berlin, 15 septembre 1919

Il n’est effectivement pas douteux que par la catastrophe de la guerre mondiale et tout ce qui s’y rattache de façon épouvantable, la question sociale a pris un nouveau visage pour l’humanité présente. Il est vrai que de nombreux milieux sont bien loin de remarquer dans une mesure suffisante et souhaitable ce changement de physionomie de la question sociale. Mais il est là bien présent et il se fera prévaloir de plus en plus.

Ces hommes qui appartenaient aux milieux régnants et aux cercles dirigeants jusqu’au sein de notre présent, se verront forcés, par la puissance des faits, de ne plus en rester vis-à-vis de la question sociale à l’élaboration d’idées et de mesures isolées, qui sont exigées par ce qui se joue justement dans l’un ou l’autre des secteurs professionnels, au sein de l’une ou de l’autre des formes associatives du prolétariat. Ces milieux se verront forcés à orienter d’une façon plus large leurs réflexions et l’orientation de leur vouloir sur le social, sur la question la plus importante dans la vie des hommes d’aujourd’hui et dans celle d’un proche avenir. Si, d’un côté, l’homme de la classe dirigeante, ne fait que comprendre son époque, en étant en situation, dans l’esprit qu’on vient d’indiquer, d’accepter dans tout son penser, sentir et vouloir, une nouvelle configuration de la question sociale, en revanche, d’un autre côté, pour les grandes masses du prolétariat, il sera nécessaire de provoquer une modification essentielle de leur attitude à l’égard de la question sociale.

Au long d’un demi siècle, les plus larges masses du prolétariat ont appréhendé des idées sociales et socialistes. Nous avons vu — pour le moins en ce qui concerne ces hommes-là qui n’ont pas participé à la vie de ces dernières décennies en dormant — par quelles épreuves a passé la question sociale au sein des rangs du prolétariat. On a pu voir quelle forme elle avait prise à l’instant où éclata l’épouvantable catastrophe qu’on a appelée une « Guerre mondiale ». Ensuite, vint la fin provisoire de cette terrible catastrophe. Le prolétariat se vit dans une nouvelle situation. Il ne se vit plus, comme autrefois, simplement placé dans un ordre de la société, lequel, au moins pour l’Europe du Centre et de l’Est, était dominé par d’anciennes puissances gouvernantes. Ce prolétariat fut lui-même appelé dans une large mesure à travailler désormais à la reconfiguration de l’organisation sociale de l’humanité. Et c’est précisément vis-à-vis de ce fait, ce fait historique complètement nouveau, que nous éprouvons quelque chose de singulièrement tragique.

Les idées, auxquelles le prolétariat pendant des décennies s’est adonné, avec le plus pur de son sang, si l’on peut dire, se révèlent à présent incapables de produire, alors qu’elles devraient entrer dans leur réalisation ! Et maintenant nous venons d’éprouver une grande contradiction historique, à la vérité même un conflit historique. Nous avons fait l’expérience de la manière dont les faits eux-mêmes, les faits de l’histoire universelle, qui se déroulaient tout autour de nous, pouvaient devenir de grands maîtres d’école de l’humanité. Nous venons d’éprouver comment les faits, d’une part, indiquèrent que les milieux gouvernants et dirigeants, jusqu’alors, dans le cours de ces trois cents ou quatre cents dernières années, n’avaient développé aucune idée, qui pût être ou pouvait être déterminante pour ce qui, notamment dans les faits économiques — mais cela se jouait aussi dans d’autres faits de la vie humaine. Et l’on éprouva la chose remarquable que

ceux qui, dans le monde des faits réels, avaient le pouvoir d'agir, s'étaient mis, au contraire pour cela, à laisser les faits se dérouler d'eux-mêmes. Les réflexions, les idées s'étaient relâchées, les mailles organisationnelles et structurelles de ces idées étant trop étriquées pour pouvoir encore englober et structurer les faits dans toute leur ampleur. Les faits de la vie commencèrent donc à dépasser les capacités intellectuelles des hommes. Cela se révélait, déjà depuis pas mal de temps, tout particulièrement dans la vie économique, où la concurrence sur le soi-disant « marché économique libre » n'avait plus laissé comme seul et unique impulsion que le « profit » et autre chose semblable, dans la régulation de l'économie, là où n'agissaient plus réellement les idées qui organisaient la vie économique uniquement partir des questions de production, de circulation et de consommation de biens, mais ce qui, au hasard du marché libre, pouvait constamment entrer en crises. Et celui qui le veut seulement peut voir, dernièrement du fait aussi que le mouvement social les avait amplifiés, comment ces faits, qui dégringolaient ainsi les pentes du mouvement social sans rencontrer aucune réflexion adéquate, envahirent les grands États impériaux, en les submergeant dans leur dégringolade, sans que les hommes qui étaient en situation de pouvoir le faire par leurs idées, pussent maîtriser cette avalanche ou bien même tenter d'une façon ou d'une autre de faire quoi que ce soit pour la canaliser.
Ce sont précisément de telles choses sur lesquelles l'homme du présent devrait gravement réfléchir. Il devrait pouvoir amener devant son regard spirituel qu'il est nécessaire aujourd'hui de regarder plus profondément dans les mouvements humains, pour ainsi appréhender la question sociale autrement que cela arrive habituellement. La manière dont les idées sont devenues trop étriquées, eu égard à de tels faits tourneboulant, est devenue palpable. Mais les hommes *ne veulent pas* voir de tels faits. Dans le cours de ces trois ou quatre derniers siècles, ils se sont habitués de plus en plus à la routine des affaires, à la routine officielle pour « la pratique de la vie ». Ils se sont habitués à tenir pour un utopiste, ou bien même pour un idéaliste incompétent, celui qui voit plus loin et qui peut juger à partir d'un aperçu sur les choses. Pour illustrer ce que je viens de dire, je n'ai besoin que de partir d'une remarque apparemment personnelle. Mais cette remarque personnelle n'est pas pensée de manière personnelle. Car aujourd'hui, où la destinée de l'individu se trouve si étroitement empêtrée dans le destin général de l'humanité, seuls les faits loyalement pensés, qui sont observés pour eux-mêmes, peuvent agir d'une manière suffisamment illustrative pour caractériser ce que sont dans la vie publique les impulsions instigatrices.
Au printemps de l'année 1914, des mois avant l'éclatement de ce qu'on a appelé la Guerre mondiale, alors que j'avais donné une série de conférences à Vienne **(1)** sur des sujets de science spirituelle, je fus obligé, en réunion restreinte — aurais-je tenu les mêmes propos devant une réunion plus grande, on se serait naturellement moqué de moi — de présenter en la récapitulant la manière de voir qui devait résulter de l'évolution sociale dans son ensemble jusqu'aux circonstances d'alors. Je déclarai ainsi : pour celui qui considère avec des yeux lucides de l'âme ce qui se passe dans la vie publique au sein du monde civilisé, il se révèle qu'elle est traversée par une formation sociale cancéreuse, qu'elle est atteinte d'une grave maladie sociale, une sorte de carcinome social. Et cette maladie, qui est rampante au sein de notre vie économique, mais l'est aussi furtivement à l'intérieur de la totalité de notre vie sociale, devrait s'exprimer dans un proche avenir par une catastrophe épouvantable.

Eh bien !, qui était-on en ce printemps de 1914, quand on parlait ainsi d'une catastrophe imminente, décelable à partir des événements qui se jouaient, pour ainsi dire, sous la surface des choses ? On était une « idéaliste sans esprit pratique » — quand les gens ne voulaient pas dire par là que l'on était un idiot. Ce que je dus dire alors, détonnait, il est vrai à ce moment-là et même encore un peu plus tard, avec ce que disaient ces soi-disant « praticiens », ces praticiens responsables, qui étaient des *routiniers,* au lieu d'être praticiens, mais qui regardaient de haut et avec orgueil celui qui, à partir d'une quelconque connaissance des idées, tentait d'appréhender et de comprendre l'histoire en marche. Que disaient-ils alors ces praticiens sur l'époque ? L'un de ceux-là, qui était même ministre des affaires extérieures **(2)** d'un des États de l'Europe centrale, annonçait aux représentants éclairés de son peuple, peu après, que la décrispation générale de la situation politique accomplissait des progrès réjouissants, si bien que dans un avenir proche, on pouvait compter sur une situation de paix durable au sein des peuples européens. Il ajouta même que nos relations d'entente amicale avec Pétersbourg s'en trouvaient au mieux, car grâce aux efforts des gouvernements, le cabinet de Pétersbourg ne s'inquiétait plus des déclarations de la meute journalistiques et nos rapports amicaux avec Pétersbourg s'organiseraient à l'avenir telles qu'ils étaient alors. Et que nous espérions aussi faire déboucher nos négociations avec l'Angleterre sur ce même genre de conclusion, à savoir qu'avec l'Angleterre se présenteront sous les meilleurs hospices ces prochains jours déjà les meilleures relations possibles. — celui qui disait cela était un « praticien ». Mais ce que disait l'autre, ce n'était qu'une « théorie nébuleuse » !
C'est par d'innombrables exemples que l'on pourrait caractériser ces appréciations, ou pour mieux dire, ces « discernements » dans les faits du côté des praticiens, au commencement de cette période qui est devenue si épouvantable pour l'humanité. Il est effectivement très instructif, les faits parlent nettement en effet, quand on voit que de tels praticiens parlaient de la paix — et les mois suivants cette même paix provoqua ainsi, en l'espace de quelques années, le phénomène inouï que les peuples civilisés s'employèrent à faire entre dix et douze millions de morts, calculés au plus juste, et trois fois autant d'invalides. Je ne veux pas citer cette chose pour faire sensation. Je dois la mentionner, parce qu'elle montre comment les idées des hommes sont devenues étriquées et ne suffisent plus pour maîtriser les faits. On ne verra ces événements sous un éclairage correct que lorsqu'on reconnaîtra dans les faits eux-mêmes le grand maître d'école dont nous avons besoin, pour en venir à la guérison de nos conditions sociales, pas pour penser de petits changements dans telles ou telles institutions, mais pour une grande révolution dans nos modes d'apprentissage et dans nos modes de penser, non pas pour s'en sortir par un petit règlement de compte mais par un grand règlement de compte avec ce qui est ancien, ce qui est moisi et pourri, et qui ne doit plus resurgir dans ce qui doit arriver à l'avenir.
Ce que l'on peut dire ainsi pour les grandes causes de l'humanité, on pourrait le dire aussi en détail pour la vie juridique et celle économique. On discourt partout d'une manière telle que les idées ne suffisent plus pour maîtriser les faits. C'est pourquoi on peut dire que les milieux dirigeants jusqu'à maintenant ont une pratique, mais il leur manque pour cette pratique les idées et réflexions indispensables à une pratique de la vie. Et ces milieux dirigeants font face à la grande masse du prolétariat. Depuis plus d'un demi siècle, celui-ci s'est coltiné, en s'y formant à la rude école, on peut le dire ainsi, des idées marxistes. Mais aujourd'hui, ce n'est peut-être pas correct d'aller voir de tous les côtés auprès des masses prolétaires elles-mêmes, afin de s'informer de la manière dont elles

pensent. C’est relativement facile, voire même parfois vraiment, vraiment facile, de réfuter concrètement ce que pensent les masses prolétaires et leurs meneurs sur des questions économiques. Mais ce n’est pas cela qui importe. Ce qui importe, c’est le fait historique qu’au travers des âmes, au travers des cœurs des masses prolétaires, des dépôts se sont formés à partir de ces idées agissant intensément au point de former, pourrait-on déjà dire, une théorie prolétaire. Mais cette théorie, à présent, après que l’ancien s’était effondré, aurait vraiment pu mieux se vérifier elle-même qu’elle n’a elle-même répondu aux attentes de la pratique de vie, cette théorie révèle une caractéristique toute particulière, mais qui est intelligible. Car de la même façon que les choses se sont configurées, dans l’évolution sociale de l’humanité, sous l’influence de l’ordre économique capitaliste et de la nouvelle technique, le prolétariat fut de plus en plus attelé simplement à la vie économique ; mais attelé d’une manière telle que chaque individu de ce prolétariat avait à produire un travail très étroitement délimité. Ce travail, étroitement circonscrit, était au fond tout ce qu’il voyait de la vie économique qui devenait de plus en plus vaste. Fallait-il s’étonner que le prolétaire ressentît alors — en l’éprouvant dans la destinée de son corps et de son âme —, la manière dont la nouvelle vie économique évoluait sous l’influence de la technique et du capital, mais sans pouvoir, lui, dominer du regard les rouages et les mobiles qui agissaient dans cette vie économique ? Il était pour ainsi dire celui qui travaillait dans cette vie économique, mais par sa position sociale, il se trouvait empêché de regarder, d’une manière conforme à la réalité, dans l’ordonnancement même de cette vie économique et dans la façon dont cette vie économique était gérée. Et il ne fut donc que trop concevable qu’à l’épreuve de tels faits réels quelque chose se fût édifié, dont les fruits existent là bien présents maintenant. Une théorie prolétarienne largement socialiste s’est donc formée à partir des motivations et exigences subconscientes ou instinctives du prolétariat, mais une théorie très, très éloignée, au fond, aussi bien de la vie économique que des autres faits sociaux réels, parce que, effectivement le prolétaire, ne pouvant pas avoir un regard dans les véritables rouages et motifs de l’économie et d’autres faits sociaux réels, le prolétaire dut accepter pour cette raison d’une manière unilatérale ce que le marxisme lui apportait. Et ainsi nous découvrons qu’au cours du dix-neuvième siècle des choses ont été profondément absorbées par l’âme de l’homme prolétaire, des choses qui au fond, pour l’essentiel, sont justifiées aussi profondément qu’il est possible, mais dans les faits ces choses sont complètement dépassées.

Je voudrais prendre un exemple. Quelle force a eu dans l’agitation qui s’est répandue dans le prolétariat, à partir des visions théoriques de ses meneurs, par exemple, cette parole : on ne doit plus produire à l’avenir pour produire. On ne doit produire que pour consommer ! — Certes, une parole pertinente, une parole qui — ce qui ne peut pas être affirmé pour maints slogans du temps présent — est même « vraie », mais une parole qui devient une abstraction sans réalité, et qui s’échappe comme une anguille quand, avec un sens pratique, on se met à réfléchir à fond, en étant doté d’un discernement bien réaliste, sur les conditions économiques. Car ce qui importe en pratique, c’est comment fait-on les choses ? Vis-à-vis de la pratique, rien n’est fait, quand on soulève simplement l’exigence : on ne doit produire que pour consommer. C’est là quelque chose qui appelle dans l’âme la représentation de combien pourrait être belle la vie économique, si le profit n’y régnait plus, ah ! mais c’est une représentation qui n’a toujours en vue que la consommation. En effet, il n’y a rien dans cette phrase qui renvoie d’une quelconque manière au *comment* doit être organisée la structure de la vie économique pour que le

sentiment qui s'exprime dans ces paroles, pût réellement prendre pied. Et ainsi en est-il avec beaucoup des paroles — nous en effleurerons encore toutes sortes d'autres —, qui descendent de profondes vérités parfois, mais qui sont devenues des slogans d'agitation et de parti du prolétariat. Ces paroles sont devenues des abstractions et elles font l'effet de renvois utopiques à un avenir indéterminé. Et celui qui a des intentions tout à fait honnêtes vis-à-vis du prolétariat, doit se dire : ainsi ce pauvre prolétariat, qui soulève aujourd'hui des exigences justifiées, vit dans de telles appréciations, dont il faut dire que ce sont certes des théories, mais des théories qui se trouvent bien éloignées des faits réels de la vie — parce que le prolétaire a été arraché hors de ces faits réels et placé en un endroit isolé d'où il ne voyait plus qu'un tout petit coin de la vie.

C'est la contradiction que j'ai voulu indiquer qui s'exprime, d'un côté, dans la conception des milieux dirigeants, qui ont l'empire sur les faits réels mais pas d'idées pour maîtriser ces faits, — et de l'autre côté, dans le prolétariat, qui s'est procuré des idées, mais qui, avec ces idées tout à fait abstraites, se cantonne loin des faits réels, au point de leur faire face en leur étant même étranger.

Quand on caractérise ainsi, comme je viens de le faire au moyen de quelques paroles, on renvoie à des forces actives dans l'histoire et à des impulsions, qui au fond sont plus significatives que tout ce qui s'est accompli dans le cours historique de l'humanité. Des paroles comme celles qui émanent de la « pratique des milieux dirigeants dépourvus d'idées » et celles de la « théorie impraticable du prolétariat », on ne les ose correctement que lorsqu'on a un sentiment pour ce qui s'agite à grands flots, si épouvantablement vivants en s'entre-détruisant, dans les actuels courants d'évolution de l'humanité. Le fait concret qu'il existe une telle opposition entre la conception d'âme des milieux dirigeants et celle des milieux prolétaires, mène et a mené à ceci qu'aujourd'hui un gouffre profond se creuse entre tout ce qui relève du penser, du sentir, du vouloir et de la manière d'agir des milieux dirigeants et ce que sont les aspirations ardentes, désirs et impulsions volontaires du prolétariat. On ne comprend même pas correctement ce qui, à la vérité remue violemment dans les profondeurs du prolétariat, ce qui remonte du prolétariat en tant qu'exigences de l'époque et vient gronder à la surface ! Quand à partir des milieux prolétaires on fait retentir, à l'encontre de cela, la doctrine de la plus-value, ou celle qu'on vient d'indiquer, à savoir qu'il ne faut produire que pour consommer, celle encore du renversement de la propriété privée en propriété communautaire, on comprend très certainement la teneur de ces paroles en les prenant au pied de la lettre. Mais la teneur de ces aspirations et de ces points de vue prolétaires — qu'est-ce à la vérité ? Est-ce ce qui devrait donner l'occasion aux milieux dirigeants bourgeois de critiquer logiquement ces théories prolétaires quand elles ont été exprimées ? Il n'y rien de plus naïf actuellement que lorsque du côté prolétaire, la doctrine de la plus-value retentit et qu'ensuite un syndique quelconque, ou un directeur d'une société par actions, déclare de sa propre responsabilité que la plus-value, comptée à partir des billets de banque ou autre, est si faible, que, si l'on voulait la partager, il n'en resterait plus rien pour chacun. C'est ce qu'il y a de plus naïf que de se comporter ainsi, par exemple à l'encontre de la théorie de la plus-value. Car ce que ces messieurs produisent en « compte », et cela va tout à fait de soi, il n'y a rien à rétorquer à cela. Mais ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Car quand on veut de cette façon « contrecarrer » ce qui est dit directement dans les termes des théories prolétaires, alors il en va comme si, en considérant un thermomètre placé dans une pièce, qui indique tel ou tel degré, ce nombre de degré ne convenant pas, l'on se mette à chauffer le thermomètre avec une petite flamme afin de faire remonter la

température à sa convenance. Du fait que l'on se préoccupe ainsi à corriger seulement le thermomètre, on ne se préoccupe pas du tout vraiment de ce qui est la cause de ce qu'on observe grâce au thermomètre. Aujourd'hui prendre à la lettre et contrecarrer ce que disent les théories prolétaires, c'est parfaitement naïf. Car les théories prolétaires ne sont rien de plus — voudrais-je parler en pédant je dirais — qu'un « exposant » de quelque chose qui repose beaucoup plus profondément que là où on le recherche maintenant. De la même façon qu'un thermomètre indique la température d'une pièce, mais ne la contrôle pas, ainsi les théories prolétaires sont quelque chose comme un instrument, aux indications duquel on reconnaît ce qui vit de cette façon dans la question sociale, présentement et dans un proche avenir. Et alors on en prend à ses aises bien trop commodément. Alors, on considère cette question simplement comme une question économique, car elle nous a fait face d'abord dans sa dimension économique, cette question, à partir des exigences de ce même prolétariat, qui était justement enserré dans la vie économique à l'époque du capitalisme privé et de la technique. Et l'on ne vit pas tout ce qui se dissimule à la vérité derrière toutes les conceptions qui se rapportent dans les théories prolétaires au capital, au travail et aux marchandises. Le prolétaire vit l'ensemble du domaine de la vie humaine dans le domaine économique. C'est pourquoi la question sociale se place pour lui dans une perspective économique.

Celui qui a l'opportunité de faire sienne une perspective plus large, devrait voir combien les trois domaines de la vie, qui nous montrent trois des points essentiels de la question sociale, sont nettement à distinguer les uns des autres. Celui qui a appris à penser, pas seulement *sur* le prolétariat — peut-être n'a-t-il commencé à penser qu'après que la révolution est advenue d'ailleurs… —, celui qui a appris, au travers du destin de sa vie, non pas simplement à penser au-dessus du prolétariat et à le ressentir de la même façon, mais à penser et à ressentir *en compagnie de* ce même prolétariat, celui-là peut regarder profondément ce qui repose à la base des mots qui, en tant que mots de bon aloi circulent au travers des théories socialistes, ce qui vit dans les profondeurs de ce qu'il y a de mieux dans le prolétaire. Quels sont donc ces mots de bon aloi ?

Nous avons d'abord le mot-clef de plus-value, sur lequel j'ai déjà attiré l'attention. Il suffit simplement d'avoir fréquenté de nombreux prolétaires, d'homme à homme, pour avoir constaté combien ce terme de survaleur a rencontré un fort écho dans l'âme du prolétaire. Et c'est ce coup de foudre-là qui importe, pas d'ajouter foi aux théories. Celui qui, comme moi, dans ces années où des choses décisives se déroulaient au sein du mouvement social, a agi ici à Berlin, à l'école de formation des travailleurs (appelée ensuite Université libre, *ndt*) fondée par *Wilhelm Liebknecht* **(3)**, le vieux Liebknecht, celui-là en sait un peu plus sur cette question qui vient d'être indiquée, bien plus à partir de la pratique de la vie que peut-être les chefs d'entreprises et pour préciser — comment dois-je donc m'exprimer afin de ne pas blesser ? On a dit à bon droit : il y eut des « profiteurs de guerre » et après la guerre des « profiteurs de révolution » ; pour moi cela c'est toujours présenté ainsi : il y eut des « forts en gueule de guerre » et après la guerre — des « forts en gueule de révolution » ! Mais ce que l'on comprenait derrière le terme de plus-value, c'était que l'on disait : « le prolétaire travaille avec efficacité, il réalise tels ou tels produits. L'entrepreneur, au contraire apporte ces produits sur le marché, et il donne au travailleur autant qu'il est nécessaire au travailleur pour qu'il puisse subsister, sinon il ne pourrait plus non plus travailler pour l'entrepreneur, — le reste c'est la survaleur. Certes, avec cette plus-value, on se comporte absolument, comme aujourd'hui par exemple *Walter Rathenau* **(4)** en parle — je ne veux rien dire sur cet homme très

décrié —, mais pour ce qui est de la question sociale, il se situe parmi ceux qui se livrent aux plus grandes méprises. Il en est absolument ainsi que la plus-value, si l'on voulait la partager, n'apporterait aucune amélioration aux membres des grandes masses prolétaires. Mais au moyen d'opérations comptables, qui par exemple voltigent dans l'air autour de nous, on n'a point prise non plus sur les choses. On doit beaucoup plus saisir cette survaleur de la manière correcte, en rapport avec sa signification sociale. Car la plus-value, devrait-elle réellement exister aussi peu « correctement » que le pense, par exemple, Rathenau ? Non ! Car ensuite il n'y aurait plus aucun théâtre, plus d'université, plus de lycée, rien de tout ce qu'on appelle la vie culturelle, ce qu'on appelle la vie spirituelle. Car tout cela est effectivement soutenu en grande partie par ce qu'on appelle la soi-disant plus-value. C'est pourquoi il ne s'agit absolument pas de la manière dont cette survaleur est mise en œuvre dans les marchandises et dans la circulation monétaire en superficie, mais il s'agit que dans ce que l'on exprime par le terme de plus-value, s'exprime la totalité du rapport avec la vie de l'esprit des temps modernes avec les larges masses du peuple ne pouvant pas directement prendre part à cette vie de l'esprit.
Celui qui a enseigné des années parmi les travailleurs et s'est efforcé de leur présenter ce qui se frayait un passage, directement, à partir du sentiment humain partagé, ce qui était dit d'homme à homme, celui-là sait quel genre de caractère de formation de l'esprit l'on doit avoir, qui doit être généralement humainement partagée, et la manière dont cette formation de l'esprit se distingue de ce qui s'est édifié et formé progressivement au cours de ces trois ou quatre derniers siècles sous l'influence du capitalisme privé et de l'ordre économique technologique. Si je peux de nouveau parler personnellement — le personnel illustrant ce qui est général —, peut-être suis-je en droit d'affirmer : Je savais, lorsque je parlais devant les prolétaires, lors des cours hebdomadaires, que je m'exprimais alors de manière telle que résonnaient des cordes affines dans les âmes ; car ces hommes recevaient un savoir, une connaissance, avec lesquels ils pouvaient avancer, qu'ils pouvaient absorber. Mais vinrent aussi ces temps à partir desquels le prolétaire dut se mettre aussi à la mode, et participer à la « formation » — qui dans son esprit avait rapport au résultat de la culture dominante et dirigeante. Alors on devait conduire ces prolétaires dans les musées, on devait leur montrer ce qui provenait de la manière de ressentir des classes qui ressentaient en bourgeois. Oui, on savait alors — quand on était honnête, on savait cela, mais si on n'était pas honnête, on racontait toutes sortes de phrases sur la formation du peuple et autres — : on savait que tout cela ne proposait aucun pont entre la culture spirituelle et la formation de l'esprit des milieux dirigeants et gouvernants et ce qu'étaient l'aspiration spirituelle ardente et le besoin ardent d'esprit du prolétariat. Car l'art, la science, la religion, on ne peut les comprendre que s'ils naissent des milieux humains, avec lesquels on se situe sur le même terrain social, de sorte qu'avec eux on partage la même sensibilité sociale et les sentiments —, mais pas quand une rupture s'étend rapidement entre ceux qui doivent jouir de la formation et ceux qui *peuvent* réellement profiter de cette formation. On ressentait alors un profond mensonge culturel. Et aujourd'hui, il ne faut vraiment pas répandre une obscurité complaisante sur ces choses, au contraire, il faut aujourd'hui clairement les regarder en pleine lumière. On ressentait alors un mensonge culturel profond, qui consistait en ce que l'on mettait en place toutes sortes d'écoles populaires ou séminaires de formation, et que l'on voulait dispenser une formation aux gens qui ne pouvait leur parvenir par aucun pont. Alors, ensuite le prolétaire, qui se tenait là d'un côté de l'abîme, et contemplait au-delà, ce qui avait été produit en art, en mœurs, en religion, en science par les milieux dirigeants et

dominants, et ne le comprenait pas, en arrivait à le tenir même pour quelque chose — tel un luxe — seyant seulement à ces milieux dirigeants et dominants. Alors le prolétariat voyait l'utilisation, la réalisation de la plus-value, attendu que l'on exprimait le terme de survaleur. Ce prolétariat ressentait quelque chose de tout différent que ce qu'on disait dans cette langue du thermomètre de la survaleur. Il sentait : c'est une vie de l'esprit, qui est engendrée par nos productions, par notre travail ; cela nous le produisons, mais nous en sommes exclus !

Ainsi doit voir l'affaire de la plus-value, quand elle n'est pas théorique — quand elle est vivante, et qu'on doit la considérer comment elle est en réalité dans la vie. Alors nous voyons aussi ce qu'est la question de fond de l'ensemble du problème social : alors nous voyons la partie spirituelle de la question sociale. Alors nous voyons la façon dont, dans le même temps, survenaient dans ces dernières trois cents au quatre cents ans la technique moderne, la science moderne, et en même temps la forme d'économie du capitalisme privé, une vie spirituelle prenait aussi naissance, une vie spirituelle qui, de plus en plus, ne devint que ce qui devait vivre dans les âmes de ces homme qui étaient séparés par un abîme profond des grandes masses prolétaires, pour la formation desquelles ils se préoccupaient d'une manière toujours plus insuffisante, et de la formation desquelles ils s'isolaient. C'est pourquoi l'on regarde et l'on éprouve, le cœur saignant, la façon dont on se préoccupe, avec de bons sentiments et de la bonne volonté, dans ces milieux dirigeants et dominants, sur la manière d'être fraternels avec tous les hommes, de devoir aimer tous les hommes, sur la manière de s'entretenir au sujet de toutes les vertus chrétiennes, à proximité de la chaleur du poêle, fournie par ce charbon, qui doit être remonté des puits de mines dans lesquels, dans le même temps, on fait travailler au fond des enfants de 9, 11 ou 13 ans, lesquels littéralement — pour le milieu du dix-neuvième siècle il en était littéralement ainsi ; par la suite, cela s'est amélioré, mais pas à l'instigation des milieux dirigeants et dominants, mais par les revendications du prolétariat — devaient descendre dans ces puits avant le lever du Soleil et ne pouvaient en remonter qu'après le coucher du Soleil, si bien que ces pauvres enfants ne voyaient jamais la lumière du Soleil pendant toute la semaine.

Aujourd'hui on croit que ces choses sont dites par provocation. Non ! Elles doivent être dites pour indiquer par cela combien la vie de l'esprit de ces derniers trois ou quatre siècles était isolée de la vie réelle des hommes. On a pu parler — de façon abstraite — de morale, de vertu, de religion, sans que la vie pratique et active fût d'une manière quelconque touchée par ces conversations sur la fraternité et l'amour du prochain, le christianisme et ainsi de suite. C'est donc cela qui se dresse devant nous comme une question de fond particulière du problème social, la question de l'esprit. Nous regardons là sur la totalité de la sphère de la vie spirituelle, en particulier de la vie de l'esprit en rapport avec les hommes du présent et du prochain avenir, qui se déroule dans le domaine de l'éducation et de l'enseignement **(a)**. Voilà qu'on en est arrivé, au cours de ces trois au quatre siècles, par la façon dont les territoires princiers se sont constitués en un seul état administratif national, à ce que la vie spirituelle, dans ses plus importantes composantes publiques, a été absorbée par l'ordonnancement étatique. Et aujourd'hui on est très fiers, du côté de la science, du côté de la vie de l'esprit surtout, d'avoir — certainement à bon droit — arraché à leur appartenance moyenâgeuse, à la religion et à la théologie, l'entité administrative de l'instruction et de l'éducation. On en est vraiment si fiers et on l'a toujours bien répété : au Moyen-Âge il en était ainsi que la vie de l'esprit, la vie scientifique se trouvaient à la traîne de la théologie, de l'Église. Assurément, on ne doit

pas souhaité en revenir à ces époques ; nous ne voulons aucunement revenir en arrière, nous voulons aller de l'avant. Mais aujourd'hui, une nouvelle époque est de nouveau là. Aujourd'hui, on ne peut plus s'enorgueillir en attirant l'attention sur la façon dont au Moyen-âge, la vie spirituelle se trouvait à la remorque de l'Église. Aujourd'hui on doit attirer l'attention sur quelque chose d'autre. Prenons un exemple qui n'est pas très éloigné de nous, pour illustrer ce que nous avons à dire.
Un savant très important, investigateur de la nature **(5)**, dont je fais grand cas — ces choses ne sont absolument pas dites dans le but de déprécier l'homme — qui était en même temps secrétaire de l'Académie des Sciences berlinoise, se mit un jour à évoquer comment se situait cette Académie par rapport à l'administration publique d'État. L'homme dit alors dans un discours bien disposé : les membres de cette Académie de savants considéraient comme un honneur tout particulier de constituer les troupes scientifiques coloniales des Hohenzollern. Ce n'est là qu'un exemple parmi, non pas des centaines, mais des milliers ou plus, que l'on pourrait citer, qui fait venir aux lèvres la question : qui est aujourd'hui à la place où, en ces anciennes époques du Moyen-Âge, la vie spirituelle se trouvait à la traîne de l'Église ? Qui traîne aujourd'hui derrière lui la vie spirituelle ? Ce n'était pas si mal qu'autrefois, lorsque dans un passé récent, des ordres de l'État comme cela devrait être vraiment, entraient en vigueur, par lesquels un redoutable régiment d'instruction publique pourrait se former, ce qui prouve suffisamment qu'ainsi cela apporterait bien la mort de toute culture. Vous ne devez pas seulement regarder dans le passé, mais avant tout regarder dans l'avenir et vous devez vous dire : Le temps est venu où la vie de l'esprit, en tant que composante autonome de l'organisme social, devra faire son entrée, où l'on doit la placer en auto-gestion.
En parlant ainsi, on rencontre aujourd'hui d'innombrables préjugés. On sera même carrément considéré comme un homme attardé, quand on ne peut pas attirer l'attention sur la grande bénédiction qui repose à la base de l'étatisation de l'organisme d'enseignement et de l'éducation **(b)**. Mais le salut qui doit être recherché, ne sera trouvé d'abord que si, depuis l'enseignant des degrés les plus bas de l'école jusqu'aux enseignants des grades universitaires les plus élevés, la totalité de l'organisme d'enseignement et de formation, et la vie spirituelle qui en dépend, seront placées en état d'auto-gestion — et non pas laissés à la gestion de l'État ! Cela fait partie des grandes liquidations, auxquelles il faut procéder aujourd'hui.
Le cercle des hommes, qui a d'abord montrer de la bienveillance à mon égard, lorsqu'il s'est agi d'incorporer l'impulsion du *Dreigliederung*, ce cercle est celui, duquel a surgi la première école unitaire réellement libre **(6)**, à présent aussi installée à Stuttgart. À l'usine Waldorf-Astoria, doit dans un premier temps être mise en place un école unitaire modèle, qui doit être organisée au plan pédagogique et didactique, sur un corpus de règles qui ne prend naissance que de rien d'autre que de la réalité et de la connaissance vraie de l'être humain en devenir. Ce que celui-ci n'est autre, entre la septième et la quinzième classe, à quelque classe ou à quelque endroit il se trouve. Mais on doit d'abord apprendre à la connaître cette réalité, si on veut enseigner et éduquer l'homme.
Comme je fus celui qui avait à tenir à Stuttgart le cours de préparation **(7)** pour l'ensemble des professeurs qui enseigneront dans cette école Waldorf, ainsi fus-je aussi celui entre les mains duquel parvinrent ces choses qu'aujourd'hui l'on accepte d'une manière qui va de soi. Mais on ne pressent absolument pas ce que cela implique d'accepter ces choses comme allant de soi ! Car à la vérité, elles ne sont élaborées, ces choses, que dans ces dernières décennies. Or, on se doit dans une telle occasion —

puisque les choses, les objets de la pratique de la vie, doivent être en même temps des objets d'expérience de la vie — d'indiquer que ce qu'on dit, on ne le dit pas avec l'insouciance d'une vie de jeune homme, mais au contraire, on n'ose entreprendre de l'exprimer que lorsque, comme moi, on a presque achevé sa sixième décennie de vie. Alors on se rappelle, combien les programmes étaient encore succincts autrefois et combien ce qui doit être objet d'enseignement, était remplacé par des conférences, par des livres et expériences de ceux qui se tenaient dans une relation vivante avec l'éducation, et qui puisaient à l'esprit. Mais aujourd'hui, on n'a plus aucun programme succinct — aujourd'hui on a des manuels épais, dans lesquels ne se trouve plus seulement ce que l'on doit expliquer à telle ou telle autre année scolaire, mais dans lesquels on décrit *comment* les choses doivent être traitées. Ce qui devrait être l'objet d'un enseignement libre, cela doit devenir et est déjà devenu, la « feuille officielle ». Tant qu'on n'aura pas un sentiment net, suffisant, de ce que cela recèle d'antisocial, on ne sera pas mûr pour collaborer à un assainissement réelle de l'humanité. C'est pourquoi le premier point fondamental de la question sociale se trouve dans le rétablissement de la vie libre de l'esprit, indépendante de l'État. C'est la première à ériger des trois composantes autonomes configurant un organisme social triplement articulé. Quand aujourd'hui on prend fait et cause pour ces choses, quand on attire l'attention sur le bienfait qui résulterait du fait qu'à l'avenir personne d'autre, au sein de la composante spirituelle de l'organisme sociale, ne l'administrera que ceux qui prendront une part active dans cette vie spirituelle, alors pour ce qui est de l'enseignement, on se trouve très peu en affinité avec l'enseignement qui est donné dans l'État unitaire actuel. Toute la vie se trouvera comme dans une république modèle. Chacun ne sera plus formé selon les exigences d'un décret, d'un ordonnance, mais en puisant à l'esprit, ce qui est profitable à l'enseignement et à l'éducation. On n'aura plus simplement à se demander ce que sont les qualités requises de l'homme pour le socialisme dans sa treizième ou dix-septième années, mais bien : qu'est-ce qui repose dans l'essence de l'être humain, se fondant sur elle-même, afin qu'elle pût tendre, à partir de son être en devenir, à conserver libres ces forces à partir de la profondeur de son être, non pas celles qui y sommeillent en tant qu'êtres séducteurs ou briseurs de volonté, comme chez tant de gens aujourd'hui, mais qui s'y trouvent pour qu'il fasse mûrir son destin et qu'il puisse collaborer aux tâches qui sont les siennes dans la vie. Cela renvoie au premier membre du *Dreigliederung* de l'organisme sociale.

Quand on exprime ces idées, on doit à la vérité se contenter d'une question, d'une objection telle que celle que j'ai vécue dans une ville de l'Allemagne du Sud. À l'issue d'une conférence, un professeur d'université me rétorqua, dans une discussion, à peu près la chose suivante : nous les Allemands, à l'avenir nous serons un peuple pauvre. Vous voulez rendre autonome la vie de l'esprit. Le peuple pauvre ne pourra pas se payer la libre de l'esprit, car il n'aura pas d'argent. On devra donc puiser aux caisses de l'État, on devra encore subventionner l'enseignement public à partir des impôts, et comment sera-t-il encore autonome, cet enseignement, puisqu'il devra y avoir un droit de regard de l'État sur lui, car il sera toujours financé par lui ? — je ne pus répondre que cela me semblait très étrange, que le professeur crût que ce que l'on prend des caisses de l'État à partir de l'impôt, y pousse d'une manière quelconque, et que ceci ne sera pas non plus perçu à l'avenir sur le « pauvre peuple ». Cependant, ce que l'on rencontre le plus souvent c'est l'absence d'idée dans tous les domaines. Doit être opposé à cela un penser réel, pratique,

qui examine les faits de la vie. Un tel penser pourra aussi produire les programmes de vie pratiques qui sont à réaliser.
Et de la même façon que la vie de l'esprit, l'enseignement et l'éducation, doivent devenir autonomes, ainsi que d'un autre côté la vie économique. Il est très remarquable de voir comment dans les temps récents deux exigences sont remontées des profondeurs de la nature humaine : celles vers la démocratie et vers le socialisme. Or tous deux, démocratie et socialisme, se contredisent réciproquement. Avant la catastrophe de la Guerre mondiale, on a soudé ensemble ces deux impulsions contradictoires et même fondé un parti qui porte ces deux noms, la Démocratie sociale (*Sozialdemokratie*). Or c'est comme d'avoir du fer et du bois et de dire que c'est à peu près pareil. Tout deux, socialisme et démocratie, se contredisent ; pourtant tous deux sont de justes et honnêtes exigences des temps modernes. Mais à présent, la catastrophe de la Guerre mondiale est passée sur nous, elle a produit ses résultats et maintenant nous voyons la façon dont apparaît l'exigence sociale et elle ne veut rien savoir d'un parlement démocratique. La manière dont l'exigence sociale surgit de nouveau théoriquement, sans avoir aucun pressentiment de la manière dont les faits sont en vérité, par des slogans d'un genre tout à fait abstrait comme « conquête du pouvoir politique », « dictature du prolétariat » et autres du même genre, cela provient à la vérité des profondeurs d'une sensibilité socialiste, mais cela prouve qu'on en est arrivé à présent à ce que cette sensibilité socialiste contredise la sensibilité démocratique. L'avenir, qui doit tenir compte des réalités de la vie et pas des slogans, devra les reconnaître, en percevant comment, d'un côté, le sentiment socialiste a raison quand il ressent, pour ainsi dire, un peu d'hostilité de la part de la « démocratie », et de l'autre, le sentiment démocratique a raison quand il redoute la chose la plus épouvantable, dans ces paroles socialistes de « dictature du prolétariat ».
Comment se situent les faits concrets en vérité dans ce domaine ? Il nous suffit alors de considérer justement la vie économique en relation avec la vie étatique, de la même façon que nous venons de considérer la vie de l'esprit en relation avec la vie de l'État. Ce fut de nouveau le préjugé des hommes des temps modernes, et en particulier de ceux qui croyaient penser vraiment en progressistes, de penser que l'État devait de plus en plus devenir un gérant. Poste, télégraphe, chemins de fer et ainsi de suite, furent remis à la gestion de l'État et bientôt on voulut étendre sans cesse la gestion de l'État à d'autres domaines économiques. C'est une tendance ample et globale que je mentionne ici à présent en quelques mots, et malheureusement — parce que je suis réduit ici à développer ces choses dans une brève conférence — je serai donc exposé au danger que ce que qui est ainsi exposé en paroles très concrètes, et pourraient être étayées par d'innombrables exemples tirés de l'histoire récente, fût contrefait en dilettantisme. Mais ce n'est absolument pas le cas. Mais ce qui ressemble à un préjugé des plus progressistes, cela le devient carrément, quand on prend d'abord le socialisme au sérieux, en le montrant sous son vrai visage. Et il se montrera sous sa vraie forme quand, en outre, une parole est prise au sérieux, une parole qu'a prononcée dans ses instants les plus lumineux *Friedrich Engels* dans son écrit **(8)**, « L'évolution du Socialisme, de l'utopie à la science ». Il déclara à peu près : si l'on domine du regard la vie de l'État, comme elle s'est développée dans le temps présent, on découvre qu'elle englobe l'administration des secteurs de production, la direction de la circulation des marchandises. Mais en administrant, l'État a dans le même temps imposé son gouvernement aux hommes. Il fournit les lois, selon lesquelles ont à se comporter — soit dans leurs actions économiques soit à l'extérieur de celles-ci — ces hommes qui se trouvent dans la vie économique. La même instance

régissait — et donnait les lois pour le comportement des hommes qui se trouvent dans la vie économique. Cela doit changer à l'avenir.
Cela, Engels l'a tout à fait correctement reconnu. À l'avenir sur le terrain, sur lequel on administre, on ne gèrera plus les hommes, pensait Engels ; mais sur ce terrain, on pourra gérer ce qu'est la production et on ne pourra plus y diriger que la circulation des biens. C'était une vision correcte des choses — mais une demie vérité, ou même de fait un quart de vérité seulement. Car lorsque ce qui est réalisé en lois sur ce domaine économique qui coïncidait avec la vie de l'État, est retiré à la gestion administrative et à la direction administrative, cela doit recevoir sa propre place — et à vrai dire non pas une place, à partir de laquelle les hommes sont gérés de manière centralisatrice, mais une place où ils se gouvernent eux-mêmes en démocratie.
Cela veut dire : les deux impulsions, démocratie et socialisme indiquent que deux domaines séparés l'un de l'autre doivent encore coexister dans l'ensemble de l'organisme social, outre le membre spirituel autonome de l'organisme social, pour préciser ce qui reste de l'ancien État. C'est celui de l'administration de l'économie et celui du droit public ou bien, avec d'autres mots, de tout ce sur quoi tout homme est apte à exercer son jugement, quand il est devenu majeur. Car qu'est-ce qui repose dans l'exigence de la démocratie ? Il y repose le fait que l'humanité récente veut devenir historiquement mature et, conformément à cela, sur le libre terrain de l'État, sur le libre terrain du droit, gouverner ce en quoi tous les hommes sont égaux entre eux, sur quoi chacun peut décider indirectement ou directement — indirectement par représentation, directement par référendum quelconque — tout homme devenu majeur, égal à tout autre homme devenu majeur. Nous devons donc avoir à l'avenir un terrain juridique autonome, qui sera la continuation de l'ancien État de droit et de pouvoir, et qui deviendra alors seulement l'authentique État de droit. Jamais ne naîtra un authentique État de droit autrement qu'en lui seules ces affaires seront régies par des lois, sur lesquelles tout homme majeur est apte à exercer son jugement ; et à ces affaires appartient de nouveau quelque chose sur quoi le prolétariat a beaucoup parlé, ce pourquoi on doit reprendre ces termes comme le thermomètre social. Car de nouveau ici une parole de *Karl Marx* a rencontré un écho profond dans l'âme du prolétariat : il y a pas d'existence digne de l'être humain quand le travailleur sur le marché du travail doit vendre sa force de travail comme une marchandise **(9)**. Car de la même façon qu'on paye une marchandise, on paye également la force de travail comme si elle avait la même valeur de marchandise, par un salaire, par le prix pour la marchandise « force de travail ».
C'était là une parole, qui n'est pas aussi significative dans l'évolution de l'humanité récente par son contenu concret, que par le coup de foudre par lequel elle a fait son entrée dans le prolétariat, ce coup de foudre dont les milieux dirigeants ne se font à la vérité aucune idée. Et en quoi l'ensemble en est-il touché ? De cela provient le fait que dans le circuit économique, à savoir dans la production de marchandises et de biens, dans la circulation et la consommation des biens, qui n'appartiennent qu'à la circulation économique, la régulation du travail se trouve agencée de manière chaotique et non pas organique, selon la mesure, le temps le caractère, etc., du travail. Et on n'introduira rien de sain dans ce domaine tant que l'on n'aura pas enlevé à ce circuit économique le caractère, la mesure et le temps du travail humain, que ce soit du travail spirituel ou du travail physique. Car la régulation de la force de travail n'appartient pas à la vie économique, dans laquelle celui qui est le plus économiquement puissant, a justement le pouvoir d'opprimer de la sorte le travail de l'économiquement faible. La régulation du

travail d’homme à homme, ce qu’un homme travaille pour les autres, cela appartient, et est réglementé, au terrain du droit, là où tout homme majeur se trouve placé à égalité avec tout autre homme majeur. Combien ai-je à travailler pour les autres, là-dessus ne doivent pas en décider des hypothèses économiques, mais purement et uniquement ce qui relèvera du futur État de droit vers lequel doit évoluer l’état de pouvoir actuel.

Là aussi on rencontre de nouveau un paquet de préjugés, attendu que l’on exprime des choses semblables. C’est juste aujourd’hui, quand les gens disent : tant que l’ordre économique est donné par les circonstances du marché libre, il ira de soi que le travail dépendra de la production, et de la manière dont les marchandises sont payées. Mais celui qui pense que l’on doit en rester là, celui-là ne voit pas qu’au plan historique montent de tout autres exigences. Dans l’avenir on devra se dire : combien cela serait stupide si des hommes qui avaient à gérer un secteur d’exploitation se réunissaient et prenaient le livre du compte d’exploitation de l’année 1918 et disaient : nous avons produit tant et tant, alors cette année nous devons viser à produire autant. Or, on est à présent en septembre, nous avons donc besoin, pour atteindre cet objectif, encore de tant et tant de journées de pluie et tant et tant de journées de soleil et ainsi de suite. — On ne peut rien imposer aux conditions naturelles afin qu’elles dussent se conformer aux prix, mais l’inverse, les prix doivent dépendre des conditions de la nature. D’un côté, la vie économique est limitée par les conditions naturelles, de l’autre elle l’est par l’État de droit, là où le travail doit être réglementé. C’est à partir de fondements purement démocratiques que sera fixée la durée du travail que l’homme aura à assurer, et après les prix se détermineront — à savoir selon les conditions naturelles, de la même façon que sont déterminés les prix aujourd’hui en agriculture par les conditions naturelles. Il ne s’agit pas que l’on pense à l’amélioration de petites institutions ; il s’agit que l’on repense à fond et que l’on réapprenne à fond. Ce n’est que sur le terrain communautaire autonome et démocratique, là où l’homme majeur se situe comme l’égal de l’autre homme majeur, que l’on peut juger de la force du travail et quand l’homme, en tant qu’homme libre, apporte dans la vie économique autonome ce travail, où l’on n’établit plus de contrats de travail, mais ou l’on décide des contrats sur la production, ce n’est qu’alors que s’écartera ce qui engendre aujourd’hui depuis la vie économique le trouble et l’agitation. Cela doit être examiné à fond.

Dans la brièveté du temps qui m’est imparti ici, je ne peux qu’esquisser ces choses. Je tiendrais bien volontiers un cycle de conférences, mais cette fois cela ne va plus. Je dois encore attirer l’attention sur la manière dont se configure le troisième membre, en tant que vie économique, dans l’organisme social, et sur comment il doit le faire à l’avenir.

Dans cette vie de l’économie, il ne peut plus y avoir, comme jusqu’à présent, de gestion de capital, de gestion foncière et de gestion des moyens de production — cela est du reste de la gestion de capital —, et de gestion du travail, mais il doit purement et simplement y avoir gestion de la production de marchandises, de la circulation de marchandises et de la consommation de marchandises. Et la cellule originelle, pour ainsi dire, de cette vie économique, à savoir la formation du prix, qui ne doit être fondée que sur une compétence concrète et une habileté de spécialistes, comment cela devra-t-il s’accomplir ? Pas par le hasard du soi-disant marché libre, tel que c’était le cas jusqu’à présent dans les économies nationale et mondiale ! Ainsi doit-il se réaliser que sur le terrain d’associations participatives spécialisées, prennent naissance entre secteurs de production et secteurs associatifs-coopératifs de consommation, des accords de compétence, à la fois concrets et spécialisés et qu’ils soient réalisés d’une manière plus

organique et rationnelle que ce qui se produit actuellement mais, dans un état de crise latente qui résulte du hasard du marché. À l'avenir, si la fixation de la forme et de la manière d'engager l'énergie du travail humain tombe sous la responsabilité de l'État de droit, on devra être productif au sein de la vie économique approximativement d'une manière telle que l'être humain pour tout ce qu'il accomplit en travaillant, reçoive autant de valeurs d'échange qui lui sont nécessaires pour couvrir ses besoins, jusqu'à la nouvelle production d'un même produit.
Bien que ce qu'on vient de dire sera exprimé grossièrement, en dilettante et superficiellement par l'exemple qui suit, la clarification, qu'il permettra néanmoins d'obtenir, suffira pour aujourd'hui : si je produis une paire de bottes, je dois être en situation, au moyen de la valeur fixée en accord mutuel, de pouvoir échanger autant de biens que j'utilise pour satisfaire mes besoins jusqu'à ce j'ai à produire de nouveau une paire de bottes. Et des institutions devront exister qui, au sein de la société, auront à régler les besoins pour les veuves, les orphelins, les invalides et les malades, pour l'éducation et autres. Qu'une telle régulation de la formation du prix, ce qui sera purement et uniquement la cause d'une socialisation économique, puisse avoir lieu, cela dépendra de la formation de corps associatifs-participatifs — qu'ils soient élus ou désignés à partir d'associations du secteur de production en lien avec les associations de consommateurs, (cela reste ouvert, *ndt*) — qui sont appelés, dans la réalité vivante de la vie à négocier les prix justes.
Cela ne peut survenir que si la totalité de la vie économique — à vrai dire non pas sous la forme d'un plan économique à la Moellendorff **(10)**, mais dans une forme vivante — est ordonnée d'une manière telle que l'on veille, par exemple au point suivant : disons que tout article a tendance à devenir trop cher. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire qu'on en produit trop peu ; des travailleurs doivent donc être contractualisés au sein des secteurs de productions qui peuvent produire un tel article. Qu'au contraire un article devienne trop bon marché, alors il faut ralentir les usines qui le produisent et faire en sorte que les travailleurs qui s'y emploient soient redirigés par contrats ou autres réglementations vers d'autres secteurs. Quand on exprime ces choses de cette façon, les gens considèrent cela aujourd'hui comme très difficile. Mais celui qui laisse cela de côté parce que c'est compliqué, ou pour en rester à de petites améliorations des conditions sociales, celui-là devrait aussi savoir qu'il en restera bien aussi aux circonstances actuelles.
Cela vous montre la manière dont au travers d'associations qui se sont formées purement à partir des énergies économiques, cette vie économique doit se retrouver ramenée à elle-même. La manière dont la vie économique sur laquelle aujourd'hui l'État a étendu ses ailes **(c)** ne doit en fait être gérée qu'à partir de ses propres forces et certes, de manière telle que cette gestion préserve l'initiative des individus le plus possible. Cela ne peut se faire que par une gestion planifiée, et pas par l'institution d'une exploitation communautaire des moyens de production, mais seulement et uniquement au moyen d'associations participatives de libres secteurs de production et par des arrangements de ces associations participatives avec les associations coopératives des consommateurs.
C'est l'épouvantable erreur que de voir pousser à l'extrême cette étatisation, qui a été menée jusqu'à présent par les milieux dirigeant et gouvernant, au point que sur la totalité de la vie de l'État, en se servant des cadres de cette vie de l'État, des associations doivent s'étendre par lesquelles serait enterrée toute relation mutuelle d'une telle planification avec les forces économiques extérieures ; par contre de telles associations participatives,

au sens du *Dreigliederung*, partent justement du principe de laisser la libre et pleine initiative aux acteurs de l'économie, de maintenir ouvert ce qui lie un corps économique fermé aux corps économiques qui lui sont extérieurs.
À la vérité, maintes choses sont vraiment à revoir autrement, par exemple quelque chose pour quoi je ne peux indiquer qu'une comparaison. La théorie socialiste exige la suppression de la propriété privée, comme on dit — pour le dire en paroles franches, avec lesquelles un expert ne peut rien comprendre — et de transfert du droit privé vers un droit communautaire. Mais cela ne signifie absolument rien. Ce que cela peut vouloir dire, je peux vous le dire de la manière suivante sous forme d'images. Aujourd'hui, à titre d'exemple, les hommes sont très fiers de leurs philosophes. Mais pour un domaine que les hommes pensent passablement justifié, du moins aussitôt qu'il s'agit d'une production spirituelle ; alors que sur le domaine matériel, il ne sont pas amenés à parler de façon aussi saine. Car comment pense-t-on sur la propriété intellectuelle ? On pense de manière que pour ce qui est d'acquérir spirituellement un bien, il faut d'abord exister. On ne peut pas bien dire : ce que je produis comme propriété spirituelle, cela doit être produit par l'économie générale ou bien par la gestion communautaire. On doit déjà laisser cela à l'individu. Car cela s'effectuera au mieux qu'existe l'individu avec ses capacités et ses talents, et pas quand il en est isolé ou empêché. Mais on pense encore socialement que l'héritage d'un bien spirituel, ne lui appartient plus trente ans après la mort de son créateur — le délai pourrait être encore bien raccourci — mais est désormais accessible à la communauté. Cela, on pense ça va de soi, parce qu'aujourd'hui, ce que les hommes ressentent spirituellement n'est pas apprécié comme quelque chose de particulier. Mais les gens ne font aucune tentative de souscrire à cela aussi quand on parle maintenant de propriété privée et que l'on dit que la propriété privée physique devrait être traitée de la même façon, à savoir qu'elle ne soit aussi longtemps en possession privée qu'aussi longtemps qu'on dispose d'un gestionnaire aux meilleures capacités de gestion, mais qu'ensuite elle dût revenir — non pas à cette communauté qui n'a pas de sens et qui produirait les corruptions et autres choses tout aussi épouvantables, mais aux mains d'autres gestionnaires ayant de nouveau de meilleurs capacités pour la gérer et qui placeraient la chose au service de la communauté.
Là où l'on pense sans prévention, on voit déjà de telles choses. Nous avons entrepris de fonder une Université des sciences de l'esprit, au Goetheanum, à Dornach près de Bâle. Nous l'appelons « Goetheanum » depuis le moment où le monde devient « woodrowillsonnien », et qu'il devient indispensable que l'Allemand montre qu'il proposera fièrement une vie spirituelle devant le globe terrestre tout entier. Un Goetheanum, à l'étranger comme le représentant de la vie spirituelle allemande — cela autrement que fait le chauvinisme ! Mais c'est autre chose que je veux mettre en relief. Elle a été construite cette Université de science spirituelle et elle est à présent gérée par ces hommes qui ont les capacités de l'animer. À qui appartiendra-t-elle, quand ces hommes actuels ne seront plus parmi les vivants ? Elle ne passera en héritage à personne, mais elle passera à ceux qui, au mieux, pourront servir le bien de l'humanité. Elle n'appartient à vrai dire à personne.
Si l'on conçoit socialement la gestion, alors surgit déjà ce genre de choses qui doit naître pour que naisse à l'avenir quelque chose de sain. Je me suis plus étendu dans mes développements sur la circulation de la propriété privée dans mon ouvrage « Le point essentiel de la question sociale », où j'ai montré comment l'organisme social doit être configuré dans l'autonomie de ses trois composantes agissant en tant que telles : dans

l'organisation spirituelle avec l'autonomie de gestion à partir des fondements d'une libre vie de l'esprit, dans l'organisation politico-juridique de gestion démocratique, placée sur la cellule primordiale d'une individualité humaine majeure dans ses décisions, et une vie économique, qui doit simplement être placée sous le jugement des personnes compétentes et spécialisées, de leurs organisations professionnelles et de leurs associations participatives.

Cela semble si nouveau que depuis que je défends ces choses en Allemagne, l'on me soumit un jour l'objection suivante : tu divises donc l'État, qui doit être une unité, en trois parties. — Je ne pus que rétorquer que peu importe si je divise la haridelle en trois ou quatre parties, si j'affirme qu'elle doit correctement se tenir sur ses membres antérieurs et postérieurs de toute manière. Ou bien est-ce que quelqu'un affirmera qu'une monture n'est qu'une unité quand elle se tient sur un membre ? On n'affirmera aussi peu que la vie sociale, si elle doit être une unité, devra confluer en une unité abstraite. On ne doit plus se laisser hypnotiser à l'avenir par l'État unitaire abstrait ; on devra savoir qu'il doit être triplement réorganisé en trois composantes sur lesquelles il pourra se rétablir : dans un domaine spirituel libre en autogestion, dans une organisation du droit dotée d'une législation démocratique, dans une organisation économique dont la gestion repose purement dans les organisations professionnelles et associatives compétentes.

La moitié des idées grossières furent exprimées voici plus d'un siècle en Europe dans ces paroles qui retentirent en autant de demi-vérités : Liberté, Égalité, Fraternité, trois idéaux qui peuvent vraiment être assez profondément inscrits dans les cœurs et les âmes des hommes. Mais ils n'étaient certainement pas ni sots ni insensés ces hommes qui, au cours du dix-neuvième siècle, ont expliqué que ces trois idéaux à la vérité se contredisaient : que la liberté ne peut pas exister là où il doit y avoir l'égalité absolue. Ces objections étaient justes, mais uniquement pour la raison qu'elles ont paru à une époque où l'on était encore hypnotisé par le soi-disant État unitaire. Dans l'instant où l'on ne sera plus hypnotisé par lui, où l'on concevra la nécessaire *Dreigliederung* de l'organisme social, on parlera autrement.

Permettez que je récapitule dans une comparaison ce que j'aurais exposé bien volontiers encore plus longtemps. Je n'ai pu qu'indiquer et présenter par quelques traits, de manière schématique, ce que je voulais dire ; je sais que j'ai pu simplement indiquer ce qui ne peut être démêlé et examiné qu'à la suite d'un exposé plus détaillé. Mais pour conclure, je souhaiterais attirer l'attention sur la manière dont l'État unitaire faisait face aux hommes en les hypnotisant et la manière dont ceux-ci voulaient laisser cet État unitaire être dominé par les trois grands idéaux de Liberté, Égalité et Fraternité. On devra apprendre qu'il faudra qu'il en aille autrement. Actuellement les hommes sont habitués à considérer cet État unitaire à l'instar d'un dieu. Dans leur relation, leur comportement est déjà exactement celui de Faust vis-à-vis de Marguerite, une jeunette de seize ans. On ressent alors des choses qui font l'effet des enseignements que Faust délivre à la jeune Marguerite, qui sont en effet adaptés à la jeunette de seize ans qu'est Marguerite, et qui sont habituellement considérés par les philosophes comme des choses hautement philosophiques. C'est alors que Faust déclare **(11)**: « Celui qui englobe tout, celui qui administre tout, n'englobe-t-il pas et ne pourvoit-il pas à toi, à moi et à lui-même ? » Il en est presque ainsi vis-à-vis de l'État unitaire, que les hommes sont aussi hypnotisés par cette image d'un dieu unitaire et ils ne peuvent pas voir la manière dont cette formation unitaire doit être triplement reconfigurée pour le salut des hommes de l'avenir. Et maint chef d'entreprise se mettra absolument volontiers à parler à ses ouvriers à la manière du

Faust s'adressant à Marguerite, en leur disant : « L'État, celui qui englobe tout, celui qui administre tout, n'englobe-t-il pas et ne pourvoit-il pas à toi, à moi et à lui-même ? — Il devrait ensuite très rapidement porter la main devant sa bouche pour ne pas prononcer trop fort le « moi-même » !
La nécessité du *Dreigliederung* de l'organisme social doit être comprise, tout particulièrement aussi dans les milieux prolétaires. On ne la comprendra que lorsqu'on saura : la *Dreigliederung* est nécessaire. Car à l'avenir l'appel à ces idéaux « Liberté, Égalité, Fraternité » ne doit carrément plus en rester aux contradictions que renferment réciproquement ces idéaux, mais devra régner à l'avenir **1.** la Liberté dans la vie autonome de l'esprit, alors la Liberté sera justifiée ; **2.** l'égalité entre tout homme devenu majeur dans un État démocratique et **3.** la fraternité dans une vie économique qui assure leur subsistance à tous les hommes. Dans l'instant où l'on appliquera ainsi ces trois idéaux à un organisme triplement configuré, alors ils ne viendront plus se contredire.
Puisse venir le temps, où l'on pourra caractériser les choses de la manière suivante: nous regardons avec douleurs, en Europe, ce qui est survenu par le Traité de Versailles. Nous ne le considérons d'abord comme le point de départ de beaucoup de malheurs, de désolations et de souffrances qui se trouvent au devant nous. Puisse cela s'accomplir de manière à ce que l'on puisse dire : tout ce qui nous est extérieur, on peut nous le prendre, car on peut toujours prendre ce qui est extérieur aux hommes. Mais sommes-nous en situation d'en remonter aux années où nous avons désavoué notre passé, au Goetheanisme de cette époque du tournant des dix-huitième et dix-neuvième siècles, alors que Lessing, Herder, Schiller, Goethe et d'autres agissaient pour un autre ressort — sommes-nous en mesure d'aller puiser en arrière, dans notre détresse et à partir de notre intériorité profonde, aux biens de la grande Europe du centre, alors dans la détresse du temps retentira à partir de cette Europe du Centre, dans la demi-vérité des idéaux « Liberté, Égalité, Fraternité », l'autre demi-vérité ; peut-être dans la dépendance extérieure — mais dans la liberté intérieure et l'indépendance pourraient ensuite retentir dans le monde depuis l'Europe du centre ces mots :
Liberté dans la vie de l'esprit,
Égalité pour la vie juridique démocratique des hommes,
Fraternité pour la vie économique !
Dans ces paroles, on peut récapituler tout ce qu'à l'instar d'un *signum*, l'on doit dire, ressentir et penser aujourd'hui, au sens d'une vaste appréhension de la question sociale dans sa totalité. Puissent vraiment de nombreux hommes saisir et concevoir ceci ; alors ce qui n'est justement qu'une question aujourd'hui, pourra entrer dans sa réalisation pratique demain !

Notes :
(1) « *une série de conférences à Vienne* », voir à ce sujet la note **11** 1ère conf.
(2) « *ministre des affaires extérieures* », voir à ce sujet la note la note **12** 1ère conf.
(3) « *Wilhelm Liebknecht* », voir la note **7**, 1ère conf.
(4) « *Walter Rathenau* », 1867-1922 (assassiné par un extrémiste de droite), dirigeant économique, en 1922 Ministre des Affaires étrangères. « La nouvelle économie », Berlin 1918 ; « la nouvelle société », Berlin 1919 ; « Après le déluge. « Sempiternelle socialisation . Un mot sur la plus-value », Berlin 1919.
(5) « *très important, investigateur de la nature* », voir à ce sujet la note **3**, 1ère conf.
(6) « *la première école unitaire réellement libre* », le 7 septembre 1919 fut ouverte à Stuttgart la première école Waldorf. Sa fondation par Rudolf Steiner réussit à l'initiative du Dr. h.c. Émile Moltk, 1876-1936, Directeur général de la fabrique de cigarette *Waldorf-Astoria* à Stuttgart.
(7) « *le cours de préparation* », « Connaissances générales anthropologiques en tant que fondement de la pédagogie, **GA 293**, « Méthode et didactique en art de l'éducation », **GA 294**, « Art de l'éducation, discussions en séminaires et conférences sur le plan scolaire », **GA 295**.

(8) « *Friedrich Engels dans son écrit* » : L'évolution du socialisme depuis l'utopie à la science, 6ème édition, Berlin 1919, P ;47 et suiv..
(9) « *sa force de travail comme une marchandise* », voir Marx, « Le Capital », vol.I, deuxième section, chapitre 4, 3 : Achat et vente de la force de travail.
(10) « *pas sous la forme d'un plan économique à la Moellendorff* », Richard von Moellendorff (1881-1937), professeur à l'école polytechnique de Hanovre, 1919 sous-secrétaire d'État au Ministère de l'économie du *Reich*, développa un plan d'une économie communautaire, qui fut cependant refusé par l'Assemblée nationale.
(11) « *C'est alors que Faust déclare* » : Faust I, 3438 et suiv ..

Notes du traducteur
(a) Ce qu'on appelait autrefois « l'instruction publique » en France, mais la langue de bois est passée par là… C'est là aussi une idée napoléonienne par excellence : Napoléon voulait disposer en effet d'un « corps enseignants » pour pouvoir, par son intermédiaire, agir sur les esprits. Cette situation s'est prolongée jusqu'à 1968, où fut définitivement discréditée toute tentative de ce genre.
(b) Un exemple récent : Claude Allègre, ex-ministre de « l'éducation nationale », fut « vidé » de son poste ministériel, entre autres, pour avoir osé dire qu'il souhaitait « dégraisser le mammouth » en visant ainsi l'éléphantesque Ministère de l'Éducation nationale, toujours en place et plus inamovible que jamais.
(c) L'État allemand avait alors comme symbole l'aigle, aux ailes effectivement largement ouvertes.

Science spirituelle, liberté de penser et forces sociales

Stuttgart, 19 décembre 1919

Un cauchemar peut envahir l'âme de celui qui considère la vie culturelle actuelle de l'humanité, quelque chose comme une oppression, un tourment du cœur, quand on remarque combien il y encore relativement peu d'hommes qui veulent voir les choses d'un regard non-prévenu, prendre en compte la fait que, pour ce qui concerne les secteurs les plus importants de notre vie culturelle, nous nous trouvons sur une voie qui nous conduit rapidement à l'abîme. Cette voie rapide, qui nous mène à l'abîme, est effectivement devenue suffisamment perceptible au travers des événements de ces dernières années, par tout ce qui a fait irruption sur les hommes. Mais aujourd'hui, on rencontre fréquemment des gens qui se livrent encore à cette réflexion : sans faire ce qui doit être fait, on en resterait, pour le moins, à ce degré-ci de chaos, jusqu'à ce que nous ayons assez progressé et alors, on pourrait continuer de travailler à partir de ce qui est précisément déjà existant ; il s'ensuivrait déjà autre chose. Sans cesse, j'ai dû parler à l'encontre de ces sentiments de l'époque, au cours de l'année, en indiquant combien il était nécessaire, par un retournement de nos manières d'apprendre et de penser, de découvrir une disposition à penser à partir des fondements les plus profonds de notre vie spirituelle et culturelle, en vue d'une refonte complète de nos conditions publiques, de notre vie publique. Et même s'il y a encore un petit nombre d'hommes qui sont devenus attentifs à cela, comme tous les signes l'expriment, sans une telle intervention énergique, la voie descendante devra être continuée de plus en plus, si bien que l'on ne rencontre aussi chez ces quelques hommes qu'une mince compréhension pour ce qui est nécessaire à partir d'un effort de métamorphose de l'esprit humain, pour conduire à un assainissement, à une guérison de maintes maladies, qui se sont déclarées sur cette dégringolade sociale.

Ils sont trois les phénomènes, à partir desquels quelque chose d'important pour la compréhension de notre époque peut nous apporter l'illumination de ce qu'il est nécessaire de faire en elle. Le premier, je voudrais le qualifier comme un manque principal de notre époque. Depuis des décennies, que l'on donne des conférences sur la science spirituelle, on s'efforce d'attirer l'attention sur ce manque principal et sur ce qui résulte de ce manque principal, à savoir une connaissance insuffisante, et une insuffisante percée à jour de la vie de l'esprit elle-même, pour le développement de l'humanité actuelle et dans son proche futur. Le second phénomène, qui parle fort et net à partir des faits concrets du présent, je voudrais le nommer exigence principale. Et cette exigence principale résonne depuis plus d'un siècle dans de nombreux cœurs, depuis ce temps où *Schiller* dans son « Don Carlos » **(1)** proclamait ces paroles : « Donnez la liberté des idées ! » Celui qui regarde plus profondément dans le social et dans la vie spirituelle de notre temps, pourra retrouver derrière beaucoup de ce qui est consciemment formulé par les gens, sous la forme de telle ou telle exigence sociale, à la vérité une exigence qui se dissimule en vue d'une activité libre du penser humain, de la nature humaine la plus intérieure. C'est en s'en plaignant que de nombreux hommes se trouvent sous la contrainte d'une vie du penser qui leur vient, soit d'institutions existantes depuis longtemps, soit provenant des nouvelles circonstances économiques. Il se trouvent entravés dans leur libre déploiement spirituel, soit par les confessions existant officiellement soit par la contrainte de la vie économique. Ce qui vit en vérité dans les

âmes, reste pour une bonne part inconscient ; mais ce qui monte à la conscience en arrive à prendre une expression telle qu'on ne peut en rien s'en satisfaire ; car quelque chose s'impose, même si les hommes ne veulent pas le confesser ouvertement et librement : je dois mener une existence humaine plus digne. Et ainsi naissent les programmes les plus variés, qui contiennent de très belles choses, mais qui ne sont pas suffisants pour atteindre le fondement de l'âme, pour voir ce qui y vit à proprement parler. Si l'on recherche ce qui y vit : c'est la nostalgie de la plus libre participation de l'essence humaine la plus profonde avec ce que l'on pourrait récapituler dans l'expression d'exigence de l'époque à la liberté des idées. Et l'on a seulement besoin de prononcer les mots de « forces sociales » — pour ressentir la manière dont il nous est signalé ainsi que les circonstances spirituelles modernes, les circonstances juridiques et politiques modernes, les circonstances économiques modernes, nous ont apporté une époque dans laquelle les forces productrices de la vie agissent de manière compliquée, et que nous ne sommes pas en situation, à partir de ce que nous maîtrisons spirituellement, à partir de ce que nous élaborons de manière programmatique, d'organiser ces forces sociales dans lesquelles les hommes sont unis les uns aux autres, d'une manière telle qu'au sein de cette organisation l'individu singulier, qui est parvenu à la conscience d'une humanité, puisse répondre d'une façon satisfaisante à la question : est-ce que je mène une existence digne de l'être humain ?

Je dois présumer que la plus grande partie de l'auditoire rassemblé ici aujourd'hui, a pu emprunter des connaissances, au cours des années, et se faire une idée de ce qu'est l'esprit de la science spirituelle dont il s'agit ici, à partir de conférences et d'écrits que j'ai publiés, lesquels développent plus en détail le contenu de ces conférences-ci. Cette science spirituelle croit devoir prendre position dans la vie culturelle actuelle à partir d'une nécessité de l'époque. Étant donné que je peux renvoyer à de nombreuses conférences déjà données ici, je n'aurai besoin aujourd'hui que d'indiquer à ce sujet quelques lignes directrices. Avant tout, je voudrais encore une fois indiquer, en guise d'introduction, ce qu'on a exprimé sous les formes les plus diverses.

Quand il est question de science spirituelle, le monde extérieur la rapproche et la classe avec toutes les formes possibles d'une mystique défigurée, d'une théosophie embrouillée et ainsi de suite. En dépit du fait que cette science spirituelle fait ce qu'elle peut pour s'expliquer sur son propre esprit, on s'exprime encore aujourd'hui à son sujet dans les milieux les plus vastes, en disant précisément le contraire de ce qu'elle représente, et de ce qu'elle veut être à proprement parler. En première ligne, les porteurs de cette science spirituelle ressentent que depuis ces trois ou quatre derniers siècles une manière de penser s'est faite jour au sein de l'humanité, qui domine toute la vie et qui a rencontré son expression la plus significative dans la manière de se représenter les choses pratiquée dans les récentes sciences naturelles. Je vous prie sur ce point de ne pas vous méprendre sur mon compte. Je ne veux pas du tout éveillé l'idée que seuls sont imprégnés de cette orientation d'esprit que les hommes qui sont passés par une formation quelconque en sciences naturelles. La chose importante n'est pas cela, mais c'est que les hommes des milieux les plus variés, et même ceux parmi eux qui n'ont reçu qu'une formation tout à fait primitive et ont voulu avoir une explication sur l'essence humaine, sur la nature de la vie sociale, sur la nature de l'univers, pensent de telle manière, et se représentent les choses principalement comme cela a été exprimé dans les sciences naturelles. Et il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi, car toute la vie qui nous entoure, dans laquelle nous

sommes étroitement unis, est au fond le résultat de cette manière de penser dans ces sciences naturelles.
Ceux qui m'ont souvent écouté, savent que je ne sous-estime pas cette manière de penser de la part des sciences naturelles, et que je reconnais parfaitement leurs grands triomphes. Mais cette façon de penser a précisément orienté ces triomphes et elle a pu s'emparer d'une manière si grandiose d'une partie de notre vie pratique, parce que, au cours de ces trois au quatre derniers siècles, elle est devenue unilatérale d'une manière grandiose. Tout ce que les hommes pensent dans cette direction, se fonde sur une nature morte, sans vie, sur le physique, le chimique, ce qui passe ensuite par la technique, dans tout ce qui repose à la base de nos orientations de vie, ce qui passe par exemple dans nos méthodes de soins, et donc dans ces connaissances qui sont censées être dans une certaine acception secourables. Mais celui qui, en étant dépourvu de préjugés, reconnaît combien puissants ont été les progrès de la manière de se représenter les choses en biologie, en physique, en chimie, et qui entend néanmoins estimer correctement la portée de tout ce qui a été produit méthodiquement sur ce point, celui-là pourra justement avoir pleinement en vue les limites de cette manière scientifique de se représenter les choses. Je l'ai indiqué ici d'innombrables fois, et je voudrais résumer la chose en quelques mots : Celui qui pénètre plus profondément dans ce que nous appelons aujourd'hui les sciences naturelles authentiques, trouvera que ces sciences naturelles donnent d'excellentes conclusions sur la nature sans vie mais pour ce qui concerne ce qui est vivant, je voudrais dire qu'elles en donnent sur ce qui y existe en tant que nature sans vie. Mais il y a une chose devant laquelle nous devons en rester là, lorsque nous jetons un regard qui englobe la manière de se représenter les choses dans les sciences naturelles : nous devons en rester là sur l'essence véritable de l'être humain. Il n'existe aucune possibilité, si l'on ne veut pas se laisser aller aux illusions, de croire que ces vues — qui nous ont emmenés si profondément dans ce qui est sans vie, qui nous ont « brillamment emmenés si loin » dans nos productions techniques, — de croire que ces vues puissent nous donner un éclaircissement sur la nature de l'être humain. Cet éclaircissement sur l'essence de l'être humain — chacun peut savoir cela s'il n'en reste pas à la *fable convenue* (en français dans le texte, *ndt*) qui n'est certes pas l'histoire, mais qu'on appelle histoire —, cette connaissance de l'être humain était, à cette l'époque qui remonte à trois ou quatre siècles en arrière, quelque chose d'instinctif pour l'homme. Une certaine connaissance de la nature humaine vivait en effet à partir d'un instinct élémentaire originel de l'humanité. Tout aussi exactement que l'entité humaine individuelle traverse une évolution, ainsi en va-t-il aussi de même pour l'humanité entière. Et l'humanité en est arrivée au point temporel où — on peut bien affirmer tout ce qu'on veut d'autre par mystifications — elle ne peut plus rien juger au sujet de la nature humaine par simple instinct, elle est arrivée au point où il est nécessaire que l'être humain pénètre consciemment dans sa nature spirituelle même, comme il a dû pénétrer consciemment, depuis Copernic, depuis Galilée, dans les phénomènes de la vie naturelle extérieure. Quand on en arrive à ce point décisif où, avec les sciences naturelles, on cesse nécessairement d'avoir une idée face à la nature humaine, alors il ne reste rien d'autre que d'en revenir à ce que j'ai souvent désigné comme une modestie intellectuelle nécessaire à l'être humain, qui peut seule fournir le fondement d'un effort en vue d'une réelle évolution humaine.
Celui qui ne peut pas développer une telle modestie à partir d'un esprit authentique de la connaissance ne sera pas capable d'en arriver à une réelle connaissance de l'entité humaine. On doit pouvoir se dire : Je considère ce que va faire un enfant de cinq ans, si je

lui remets un volume des œuvres lyriques de Goethe. Il regardera l'ouvrage, peut-être le déchirera-t-il. Il a tout devant lui de ce qu'un adulte, qui a accompli une évolution, a aussi devant lui, de sorte qu'il peut réellement trouver ce qu'un tel recueil de poèmes est censé lui dire. Mais de la même façon que l'on doit admettre que l'enfant doit d'abord se développer pour se trouver dans un juste rapport avec ce qui se présente ainsi à lui, on doit aussi dire aujourd'hui : tout comme il est placé au sein de l'existence par la nature, il se situe néanmoins lui-même face à la vie humaine de la même façon qu'un enfant de cinq ans se situe face à un recueil de poèmes de Goethe, s'il n'a pas la volonté de mener son développement au-delà de ce que l'on considère aujourd'hui comme les seules méthodes possibles. On doit prendre soi-même son développement en main. Alors il se révèlera ensuite que dans cette entité humaine se trouvent des énergies inconnues, cachées, qui peuvent être éveillées et qui donnent une connaissance scientifique — tout aussi stricte que celle qu'ont effectivement la capacité de donner les seules sciences naturelles, mais qui se réduisent à la connaissance du monde extérieur, du monde sensible — ces forces peuvent la mener dans le suprasensible et lui permettre ensuite seulement de percer à jour l'essence de l'être humain, son essence. On doit pouvoir avouer : avec les forces habituelles, qui suffisent pour la connaissance de la nature, nous ne pouvons en rien nous approcher de l'entité humaine. Nous ne le pouvons que si nous allons chercher dans les profondeurs de l'âme des forces de cognition adéquates, lesquelles, sinon sommeillent en nous de la même façon que sommeillent les forces de la compréhension intellectuelle, mais elles y reposent à l'état latent, chez l'enfant de cinq ans —.
Et ainsi la science spirituelle dont on parle ici défend l'idée qu'il est possible, à partir de ce point qui est suffisant pour connaître la nature extérieure sans vie, de continuer à faire évoluer les hommes vers des points de vue de connaissance, à partir desquels il est seulement possible de pénétrer dans l'entité humaine. Cette science spirituelle ne veut pas être une investigation minutieuse et oiseuse dans la mystique intérieure; cette science spirituelle ne veut pas non plus procéder à n'importe quelle machinations extérieures pour se rapprocher de l'esprit, mais elle veut être quelque chose qui édifie aussi strictement sur ce par quoi l'homme est apte à évoluer, comme, par exemple le mathématicien construit quant à lui sur le développement de ces facultés que l'on doit d'abord aller chercher dans l'intériorité de l'homme. Cette science spirituelle veut être tout aussi strictement logique que n'importe quelle autre branche de la science, mais elle veut appliquer cette logique seulement sur ce qui résulte d'une contemplation spirituelle, quand sont éveillées conformément à leur nature les forces qui sommeillent dans l'intériorité humaine. J'ai attiré l'attention dans mon livre « Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ? » sur le fait que ce sont des méthodes intérieures, de nature spirituelle et psychique, par lesquelles on provoque cette évolution des forces intérieures, psycho-spirituelles, de l'être humain, et sur la manière dont se lèvent ainsi en lui, pour employer des paroles de Goethe **(2)**, un œil spirituel, une oreille de l'âme, une oreille spirituelle, de sorte qu'il peut voir et entendre le spirituel, la vie de l'âme, pour lesquels aujourd'hui au fond nous n'avons que des mots. J'y ai aussi attiré l'attention sur le fait qu'il importe de cultiver sans cesse un certain renforcement de la vie du penser. J'y ai indiqué comment une certaine éducation de soi, comment une prise en main, est nécessaire pour s'engager dans cette évolution, dans laquelle autrement, nous ne faisons que nous abandonner à la vie, afin que s'ouvrent l'œil spirituel, l'oreille spirituelle.
La plupart des contemporains se comportent encore en refusant absolument ce qui vient de ce côté. Et pourtant, il suffit seulement d'attirer l'attention sur la manière dont règnent

des pulsions antisociales à notre époque, dans laquelle les exigences sociales ne font que prendre leur essor. D'où viennent-elles ? Elles proviennent du fait que les hommes à la vérité se croisent sans se comprendre mutuellement. Et pourquoi ne se comprennent-ils pas ? Parce que ce qu'ils appellent connaissance, leur savoir donc, n'intervient pas dans la totalité de l'humain, parce que cela reste dans la tête, parce que cela se cantonne au simple intellect. C'est une particularité de la science spirituelle dont il s'agit ici, que les connaissances qu'elle fournit au moyen de ces forces développées, s'emparent de la totalité de l'humain, qu'elles ne parlent plus seulement à l'intellect, pas seulement à la tête, mais qu'elles abreuvent le sentiment et la volonté, qu'elles déversent dans le ressentir une compréhension de l'humain, une compréhension de tout ce qui y vit et tisse, à côté et en dehors de nous, qu'elles impulsent la volonté d'une éthique, d'un enseignement de moral, d'une disposition d'esprit au social, qui a en même temps des répercussions immédiates sur la vie pratique.

Cette science spirituelle ne connaît pas cette malheureuse séparation, dont on débat aujourd'hui à chaque coin de rue, cette division entre travail manuel et travail intellectuel. Qu'est-ce finalement que notre travail manuel ? Il n'est rien d'autre que l'utilisation de nos outils corporels au service de notre volonté. Quand nous sommes au clair là-dessus — et j'en ai souvent parlé aussi — à savoir que cette volonté, en tant qu'élément spirituel, impulse tout en nous, tout ce dont nous nous acquittons en tant qu'hommes complets, et cela rayonne en retour sur la compréhension de notre tête, — lorsque nous avons réellement en vue l'homme en entier, alors seulement nous comprenons l'impulsion la plus profonde de cette science spirituelle.

Pardonnez-moi, si à cette occasion, je mentionne ici quelque chose de personnel. Mais l'élément personnel servira directement dans ce cas à pouvoir expliquer quelque chose de concret. À la science spirituelle, dont on parle ici, doit servir le *Goetheanum* érigé sur la colline de Dornach, situé au Nord-Ouest de la Suisse, dans une région du Jura, un édifice qui a été pensé comme une grande école de science de l'esprit. Lorsqu'on se mit à fonder cette Université de science spirituelle et à lui consacrer un bâtiment extérieur, il ne put s'agir de procéder en ayant recours à n'importe quelle manière de voir architectonique ou artistique ancienne et dans laquelle on aurait dû entrer en s'y conformant pour cultiver cette science de l'esprit. Non pas, il devait s'agir de bien autre chose. Dès le départ, cette science de l'esprit a été pensée si féconde qu'elle pouvait intervenir dans toute la culture extérieure, qu'elle pouvait donc féconder réellement de nouveau ce qui était devenu vieux, ancien, dans notre art, dans notre architecture, dans notre vie, dans notre travail. Aussi ne pouvait-on pas simplement confié à quelqu'un la mission suivante : construis-moi cela en style grec, en style roman, ou en style gothique, ou selon tout autre style d'architecture. Mais c'est à partir de cette science spirituelle elle-même qu'émanèrent, comme pour toutes les autres idées de vie des autres impulsions vivantes, les idées architectoniques requises **(3)** qui en suggérèrent chaque ligne, chaque forme particulière de l'édifice. Et c'est de cette façon que fut entreprise la construction, à savoir qu'en chaque lieu, en chaque détail, même dans la moindre de ses formes, ce fut la cristallisation extérieure de ce qui repose dans la manière de se représenter les choses, la disposition d'âme même de cette science spirituelle.

Et peut-être m'est-il permis de dire personnellement ce qui suit : c'était à l'automne de 1913 et à l'hiver de 1914, alors que je travaillai moi-même à l'élaboration du modèle réduit de l'ensemble de l'édifice. Alors que j'avais achevé ce modèle, à partir duquel les tracés et plans d'architecte devaient être réalisés, je me posai alors la question : ce que

j'avais réalisé là avec mes mains, était-ce du travail manuel ou du travail intellectuel ? C'était en fait quelque chose dans quoi les deux confluaient ensemble et qui agissait comme une unité. Je savais cela, parce que je venais tout juste de le faire. Et alors encore une fois : il n'existe presque rien de cet édifice où je n'ai pas mis la main ici ou là, comme tout ouvrier individuel. Et à celui qui pourrait s'intéresser justement, à celui-là je voudrais dire : nous travaillons en ce moment à la sculpture en bois, de neuf mètre et demi de haut, qui sera placée au cœur de cet édifice, laquelle doit représenter l'énigme de l'être humain de notre époque, mais dans une forme artistique **(a)**. Il s'agit là de réaliser une sculpture en bois. Nonobstant le fait que le travail est artistique, il consiste quand même, pour autant que l'expression puisse me servir ici, à couper du bois et je pourrais déjà montrer les callosités sur mes doigts, qui fournissent la preuve qu'ici, derrière le travail de l'esprit, un travail manuel a été mené du matin au soir.
Récemment, nous avons eu à décider d'une certaine question financière : nous avions à fabriquer les sièges. Nous avons fait faire un devis. Le prix était monstrueux. Nous réalisâmes donc nous-mêmes, dans notre atelier artistique, un prototype de siège et nous y travaillâmes avec un artisan qui, de fait, est extraordinairement adroit. Lorsque le modèle fut achevé — la chaise revenait au 2/5ème du prix qu'elle aurait coûté dans l'autre proposition —, là aussi de nouveau, on ne fut pas en mesure de préciser où cessait le travail de l'esprit et où commençait celui des mains.
On peut même dire : selon la manière dont on travaille ensemble dans cette vie sociale avec des collaborateurs, qui se composent, d'une part, des amis de notre mouvement et, d'autre part, d'ouvriers, il n'y a à la vérité qu'un obstacle, sans lequel il se révèlerait que partout le travail spirituel conflue avec le travail manuel. Nous avons par exemple une dame, qui est diplômée en assistance médicale et qui du matin au soir aiguise nos gouges pour le travail du bois. Et nous pouvons demander : qu'est-ce qui empêche, que ce que nous produisons, que l'on taxe de travail spirituel, simplement sans le dissocier du reste, déborde dans ce que les ouvriers font, dans la plus parfaite satisfaction des deux parties, dans la plus parfaite satisfaction d'une collaboration sociale ? Oui, j'ai une parfaite compréhension de la répercussion de cela en tant que phénomènes sociaux. Néanmoins, je dois dire : si je dois parler de l'unique obstacle qui rende impossible que confluent en même temps la pratique et le travail spirituel, dans le coup de main du travailleur manuel, alors je dois parler de l'entité d'organisation de ces travailleurs, qui voit avec méfiance tout ce qui vient des travailleurs spirituels, et qui pourtant à la vérité font la même chose.
D'où vient donc qu'aujourd'hui, au fond, il existe un abîme si profond entre ce qui se trouve dans notre art, dans nos sciences, bref dans notre vie spirituelle et aussi dans la direction spirituelle de notre vie sociale, et ce qui existe dans le travail extérieur et qui donne bien du fil à retordre aujourd'hui principalement au mouvement prolétaire ? Cet abîme s'est ouvert du fait que ce qui concerne la totalité de l'homme s'est enfui de notre manière de penser. Il n'y a que dans la science spirituelle qu'on retrouvera la guérison, et non pas dans une mystique ou une théosophie unilatéralement défigurée, que des gens désœuvrés souhaitent exercer dans leur petite chambre sans qu'il existe de force d'incitation. L'élément salutaire de cette science spirituelle repose en cela dans le fait qu'elle élève ses prétentions à l'homme entier. Et j'ai dit cela à présent pour cette raison, pour y rattacher cette remarque : je sais que la connaissance que je défends aujourd'hui devant le monde, en pleine responsabilité, ne me serait pas venue si je n'avais travaillé qu'avec ma tête, si je n'avais pas dû exercer toute ma vie durant, ce qu'on appelle habituellement du travail manuel ; car cela est effectivement aussi d'un certain effet en

retour sur l'homme. Ce qu'est seulement le soi-disant travail de la tête, qui n'engage que l'intellect, cela n'atteint pas l'esprit. Et affirmer cela semble aujourd'hui un paradoxe extrême pour beaucoup d'hommes, c'est pourquoi je souhaitais le mentionner ici. Dans la vie pratique, on dit aujourd'hui à l'extérieur : travail manuel, pratique ; à l'intérieur, à partir de l'intellect : travail spirituel ! Pas du tout, il n'en va pas du tout ainsi, comme ces paroles voudraient nous le faire accroire. Nous avons bien une séparation entre la pratique extérieure de la vie et la soi-disant vie de l'esprit, parce que de ces deux activités-là l'esprit s'est retiré, parce qu'aujourd'hui nous nous trouvons plongés dans le véritable enfer mécanique de la technique, parce que l'ouvrier se tient à sa machine et qu'il effectue de simples manipulations mécaniques selon des instructions de l'intellect, et que, d'un autre côté, ceux qui ont été élevés pour mener une vie intellectuelle, se trouvent trop peu insérés dans les travaux réels et pratiques. Notre pratique est tout aussi dépourvue d'esprit, qu'est privée d'esprit notre vie spirituelle intellectualisée. Ce n'est qu'ensuite, à partir d'un plein exercice de l'être humain dans le monde, que ré-affluera de nouveau en direction de notre tête, dans notre penser, ce qui peut seulement naître de cette entité humaine entière dans les faits, dans la participation harmonieuse de tout ce qu'est l'être humain, ce n'est qu'alors, si nous ne pensons pas simplement avec la tête, mais si nous pensons de manière telle que ce que nous avons formé et pressenti avec la main, se met à rayonner en retour dans la tête, ce n'est qu'alors, que les idées seront pleinement saturées de réalité, parce que l'esprit sera dedans. Ce qui est simplement cogité est tout aussi privé d'esprit que ce qui est travaillé à la machine sans esprit.
Ce n'est pas une mystique étrangère à la vie, que doit activer la science spirituelle dont on parle ici. Elle doit jaillir d'une pleine insertion dans le vivant et être de ce fait justement beaucoup plus saturée de réalité que ce qu'on entend habituellement aujourd'hui par vie spirituelle. Ou bien, est-ce que par exemple, ce qu'on appelle aujourd'hui vie de l'esprit est saturé de réalité ? Ne voyez-vous pas combien la science est impuissante, pour en venir à saisir réellement l'esprit ? Les hommes qui se tiennent aujourd'hui banalement dans notre époque culturelle croient alors qu'ils poursuivent des recherches en sciences naturelles dépourvues de préjugés. Mais ces investigations de sciences naturelles dépourvues de préjugés — par quoi ont-elles donc pris naissance ? Du fait que de longs siècles durant, tout ce que les hommes aspiraient à savoir sur l'âme et l'esprit, sur ce qui dépasse l'intervalle entre la naissance et la mort, qu'en rapport avec tout cela ils étaient alors renvoyés — renvoyés par les circonstances de la vie sociale — à ce qui monopolisait ces connaissances. Au moment où s'éleva l'esprit des sciences naturelles modernes — quel était l'aspect des choses en vérité dans la vie sociale ? Tout ce que l'homme avait le droit de savoir sur l'âme et l'esprit était monopolisé dans les dogmes des sociétés confessionnelles. On n'avait pas le droit de penser sur l'âme et l'esprit, on n'avait le droit de penser que sur le monde extérieur. Et à cela se sont familiarisés les hommes qui ont fait avancer les sciences naturelles. Ils se sont habitués à ne penser et à ne faire des recherches que sur le monde extérieur, parce que, pendant des siècles, il fut simplement interdit de procéder à des investigations de l'esprit et de l'âme. Ils ont traduit cela en certaines représentations, ils ont simplement fait avancer une science des sens. C'est ensuite, au travers d'une illusion de nature grandiose, qu'ils sont parvenus à la croyance qu'une science exacte peut seule être à même de décider sur le monde sensible extérieur, et que l'investigation de l'âme et de l'esprit se trouve donc au-delà des limites de la connaissance. Et cela s'enracine aussi dans la vie de l'âme des hommes modernes et imprègne toute vie. Avec une telle manière de voir, on peut

acquérir des idées fécondes sur la nature. Mais dès qu'on pénètre un peu plus haut dans la vie sociale, cette manière de penser ne suffit plus. Il est nécessaire alors de fonder une science réelle du peuple, une science sociale réelle, qui peut aussi intervenir dans la vie, afin que nous pénétrions cette vie avec une manière de voir qui englobe la totalité de la nature humaine. Et cela nous manque parce que les influences, que j'ai caractérisées, y ont fait obstacle.

Aussi en est-on arrivé à se dire : esprit et âme sont des choses, qui ont été fixées par dogmes depuis des siècles. Là-dessus, on ne peut plus se livrer à aucune recherche. C'est quelque chose qui ne se meut que par la volonté humaine, tels fumée et brouillard, au-dessus de la vie réelle, et c'est alors que l'on ne forme plus, comme réel, que les forces économiques elles-mêmes. L'incrédulité surgit : l'élément spirituel règne dans ce que sont les forces économiques extérieures. Et à partir de cette incrédulité, prit naissance ce qui occupe une place néfaste dans les têtes et les cœurs humains. La croyance est née que la vie de l'esprit pût se développer elle-même à partir des forces économiques, si celles-ci étaient organisées dans un certain sens seulement. Il n'existe aucun discernement sur le fait que tout ce qui est né d'économique est, à l'origine, le résultat de la vie spirituelle, mais que notre vie spirituelle est devenue étrangère au monde, qu'un abîme s'est creusé entre elle et la vie extérieure et que nous avons besoin d'une science spirituelle réelle, qui pénètre dans la nature humaine, qui pénètre la nature humaine de la même façon que les sciences extérieures pénètrent les machines, mais une science doit être édifiée quant à elle, sur les forces mêmes inhérentes à la nature humaine. En bref, la connaissance est extraordinairement rendue plus difficile que la science de l'esprit doit devenir le fondement pour la connaissance et la maîtrise de la vie sociale. C'est cela que croit reconnaître celui qui porte la science de l'esprit, à savoir, que l'intellect humain n'a plus assez de force d'impact, et pas là où, dans la vie sociale d'aujourd'hui, il impulse pour plonger dans la vie réelle, et cette dernière doit de plus en plus sombrer dans le chaos si les impulsions ne sont plus ranimées, ces impulsions suffisantes dans le sentir et le vouloir pour restaurer la relation d'homme à homme de sorte que les forces sociales puissent être réorganisées. Prenez ce que vous voulez en méthodes des sciences naturelles, de ces sciences naturelles exactes, qui ont atteint des sommets à notre époque, et avec cela vous ne pourrez pas fonder de sciences sociales. Vis-à-vis des sciences sociales, les représentations que l'on acquiert sans la science spirituelle, se comportent comme par exemple se comportent les couleurs que l'on veut peindre sur une surface huilée. Comme cette surface rejette les couleurs, ainsi la vie rejette ce qui règne parmi nous comme simple sciences intellectuelles.

Ainsi la vie extérieure pousse-t-elle des cris de protestation à l'encontre d'un tel approfondissement, comme il est donné justement par la science spirituelle. Il reviendra à la science spirituelle, de fournir les fondements de ce que les hommes revêtent inconsciemment dans leurs exigences sociales, et qu'ils ne peuvent pas clairement formuler, parce que l'énergie du penser est défaillante. C'est pourquoi il est indispensable de ne pas concevoir cette science de l'esprit comme quelque chose à quoi, l'on pourrait accessoirement consacrer une paire d'idées, mais comme quelque chose qui appartient aux conditions nécessaires pour un assainissement de notre vie. Je sais bien — car je ne crois pas être vraiment un homme dépourvu de sens pratique — que les gens disent : nous avons notre profession, nous ne pouvons pas toujours nous consacrer à cette science de l'esprit, qui est vraiment si détaillée quoi qu'il en soit. Mais l'autre pensée aussi devrait bien entrer un peu dans le cœur et l'âme des hommes : la pente que nous

descendons actuellement ne montre-t-elle pas — quand bien même nous trouvions-nous encore cramponnés à notre profession — que nous ne faisons que collaborer à l'organisation d'une voie qui mène au chaos ? Et ne devrions-nous pas tenir pour nécessaire de consacrer chaque heure que nous pouvons avoir de reste, à de telles manières de voir, qui nous posent réellement et radicalement la question d'un assainissement ?

Et ce qu'on veut dire ici par science spirituelle, dépend intiment de cet appel dans notre époque, un appel qui est cependant plus ancien d'un siècle et que je voudrais caractériser comme un appel à la liberté des idées. Cet appel est principalement un appel à la liberté sociale. C'est une chose remarquable, quand on cherche actuellement à regarder dans ce qui surgit à la surface de ces vagues qu'on appelle des revendications sociales, que de se heurter sans cesse à la nécessité de comprendre ce qui a en vérité rapport à la liberté humaine, à cette impulsion qui sous une forme ou une autre s'extériorise comme une impulsion de liberté humaine. Qu'on touche là un point important, en a eu l'idée même un homme, que je considère comme l'être le plus funeste parmi les soi-disant hommes de premier plan de notre époque, qui ont eu une influence sur l'ordre des circonstances — là-dessus en convient donc même *Woodrow Wilson* **(4)**. Comme je n'ai jamais parlé autrement de Woodrow Wilson dans les pays neutres à l'étranger, durant le temps de la guerre, alors qu'on l'avait en adoration de tous côtés, aujourd'hui encore je dois parler comme toujours de Woodrow Wilson. Dans ses écrits on tombe sur de nombreux endroits où il attire l'attention sur une voie salutaire dans les circonstances actuelles — il connaît préférentiellement les voies américaines — en disant qu'on ne pourra s'en sortir que si l'on prend réellement en compte l'aspiration des hommes à la liberté

Toutefois, qu'est-ce que la liberté de l'être humain pour Woodrow Wilson ?

C'est alors qu'on en arrive à un chapitre très, très, intéressant dans l'activité du penser humain actuel — car ce Woodrow Wilson est pourtant une sorte de penseur représentatif en effet — alors vous trouvez dans son écrit sur la liberté la vision qui suit : on peut se former le concept de liberté, quand on regarde sur une machine, comment une roue dentée y est établie. Lorsqu'elle y est placée de sorte que l'arrangement mécanique puisse se mouvoir de manière à ce qu'il n'y ait aucun obstacle, alors on dit que l'engrenage tourne librement. Quand on observe un navire, dit-il, celui-ci doit être construit de manière telle que la machinerie ait prise dans un mouvement ondulatoire de sorte qu'il ne soit pas entravé, et qu'ils avance pour ainsi dire avec les forces des vagues, qu'il s'adapte à elles, et qu'il fasse librement route dans les forces des vagues. Avec ce qu'est un tel rouage dans une machine, Woodrow Wilson compare ce que doit être réellement l'impulsion de la liberté humaine. Il dit : un homme est ensuite libre quand à peu près comme tourne librement un rouage dans une machinerie, il circule librement dans les circonstances extérieures, de sorte qu'en elles il progresse, et qu'il intervienne avec ses énergies dans ce qui se déroule extérieurement, de manière à ne pas être entravé.

Eh bien !, je pense que c'est là très intéressant que puisse jaillir cette vision très singulière de la liberté humaine à partir de cette manière de voir et de la disposition d'esprit régnant dans les sciences naturelles actuelles. Car, n'est-ce pas exactement le contraire de la liberté de s'adapter ainsi aux circonstances, au point de ne pouvoir tourner que dans leur sens ? La liberté n'exige-t-elle pas que l'on puisse, en cas de besoin, s'obstiner à faire pression à l'encontre des circonstances extérieures ? Ne devrait-on pas comparer ce qui vit en tant que liberté avec ce qu'en cas de besoin, on pourrait se comporter de sorte que le navire se tourne contre les vagues et s'arrête ?

D'où vient cette remarquable manière de voir, à partir de laquelle un homme d'État, sain au grand jamais, puisse faire jaillir dans un tel discernement, mais tout au plus les 14 points abstraits de la déclaration wilsonnienne, dont malheureusement ici dans ce pays et dans une certaine époque, on s'émerveilla ? Cela provient du fait que dans notre époque, on ne voit pas comment on doit en revenir à l'idée humaine elle-même, à cette idée qui est saisie comme une idée et qui lorsqu'on parle réellement de liberté, peut délivrer l'unique impulsion libre pour la vie humaine. C'était, voici à présent plus de trente ans, ce que j'ai cherché à présenter dans ma « Philosophie de la Liberté », dont une nouvelle édition est récemment sortie avec des compléments correspondants. Je tentai alors à la vérité de la saisir d'une autre façon, cette impulsion à la liberté, que ce qui arrive à présent. On s'interroge : l'homme est-il libre ou pas ? L'homme est-il un être libre qui, avec une responsabilité réelle, peut prendre des décisions à partir des profondeurs de son âme, ou bien est-il accaparé dans une nécessité naturelle ou spirituelle, comme un être naturel ? On s'est interrogé ainsi, dirais-je, pendant des millénaires, et on s'interroge encore. Cette question déjà c'est pourtant la grande erreur.
On ne peut pas s'interroger de cette façon, parce que la question de la liberté est une question de l'évolution humaine, une évolution humaine telle qu'au cours de sa jeunesse, ou bien dans sa vie plus tardive, l'homme développe en lui des forces qu'il ne reçoit pas simplement de la nature. On ne peut absolument pas se poser la question : l'homme est-il libre ? De nature, il ne l'est pas, mais il peut progressivement se rendre libre en éveillant des forces qui sommeillent en lui, que la nature n'éveille pas. L'homme peut devenir de plus en plus libre. On ne peut pas demander : l'homme est-il libre ou non, mais seulement : existe-t-il une voie pour l'être humain pour conquérir sa liberté ? Cette voie existe. Comme je l'ai dit, voici trente ans, j'ai tenté de le montrer : quand l'homme se promeut pour cela en développant une vie intérieure, de manière à concevoir les impulsions morales de ses actes en idées pures, alors il peut réellement mettre ces idées pures, et non de simples émotions instinctives, à la base de ses agissements, — des idées qui, dans la réalité extérieure, plongent comme l'être aimant dans l'être aimé. Alors l'homme s'approche de sa liberté. La liberté est pareillement un enfant de l'idée conçue dans illumination spirituelle — et pas sous une contrainte extérieure —, comme l'enfant est tout-amour vrai, la liberté est l'amour pour l'objet de l'acte. Ce à quoi aspirait ardemment la vie spirituelle chez *Schiller*, lorsqu'il faisait face à *Kant* et pressentait quelque chose d'un tel concept de liberté, qu'il nous sied de continuer de former à présent. Mais il m'apparut alors que l'on ne pouvait parler que ce qui repose à la base des agissements moraux — quand bien même cela reste-t-il inconscient chez l'homme, cela existe bien pourtant — ; et que l'on devait donc appeler intuition. Et c'est ainsi que je parlai dans ma « Philosophie de la Liberté » d'une intuition morale.
Mais avec cela, était donné aussi le point de départ pour tout ce que j'ai eu à faire ensuite dans le domaine de la science spirituelle. Ne croyez pas que je pense aujourd'hui sur ces choses d'une manière immodeste. Je sais très bien que cette « Philosophie de la Liberté », que j'ai conçue voici plus de trente ans, alors que j'étais un homme jeune, a pour ainsi dire attiré à elle toutes les maladies d'enfance de cette vie de la pensée qui au cours du 19ème siècle. Mais je sais aussi qu'à partir de cette vie de l'esprit, a pris aussi naissance une vraie vie du penser qui a pu s'élever et progresser dans la spiritualité réelle. De sorte que je peux me dire : si l'homme s'élève aux impulsions morales, dans l'intuition morale et se présente comme un être réellement libre, alors il est presque, si je peux utiliser ce terme réprouvé, « clairvoyant », pour ce qui concerne ses intuitions morales. Dans tout ce

qui émane au dessus de tout ce qui est sensible, reposent les incitations de tout ce qui est moral. Pris dans leur ensemble, les commandements moraux réels sont des résultats de la clairvoyance humaine. C'est pourquoi, il y avait un chemin rectiligne de cette « Philosophie de la Liberté » à ce que je veux dire aujourd'hui en parlant de science spirituelle. La liberté ne jaillit en l'homme que s'il se développe. Mais il peut continuer de se développer de sorte que ce qui repose déjà à la base de sa liberté, pousse aussi à ce qu'il devienne indépendant de tout élément moral et s'élève librement dans le domaine de l'esprit.
Ainsi la liberté dépend-elle de l'évolution du penser humain. Au fond, la liberté est toujours une liberté du penser et justement lorsque nous considérons ces personnes représentatives comme Woodrow Wilson, nous devons dire : parce que de tels hommes n'ont jamais compris ce qu'est réellement l'idée, dans sa réelle dimension spirituelle, et la façon dont elle doit s'enraciner dans l'esprit si elle ne veut pas devenir abstraite, voilà la raison pour laquelle ils peuvent inventer de telles définitions paradoxales telles que celle de Woodrow Wilson sur la liberté. C'est à ce genre de choses que nous mesurons l'insuffisance de l'actuelle vie de l'esprit, dont la défaillance principale consiste dans le fait qu'elle ne reconnaît pas la nature spirituelle de l'être humain. Nous voyons quelle est l'exigence principale : liberté de l'esprit; et ce qu'est la nécessité principale : la maîtrise des forces sociales si cette vie doit développer les fondements nécessaires à ces trois grandes exigences du présent et pour le futur proche. Ainsi ce qui est réellement une impulsion primordiale chez l'être humain, n'est pas ce qui peut être atteint à partir du penser qui règne dans les sciences naturelles, mais seulement ce qui peut être atteint par l'esprit au sein d'une manière de voir spirituelle de l'être humain.
On a contesté tant de chose au sujet de la liberté parce que les hommes voudraient décider là-dessus sans fouler le terrain sur lequel s'ensuivait la connaissance de l'immortalité de l'âme humaine. Et qui l'aborde d'une manière dépourvue de préjugés, cette connaissance de l'immortalité humaine, et se met donc à penser l'élément d'éternité chez l'homme, celui-là se place en situation d'avancer sur la question de la liberté humaine. Par contre, si l'on recherche la nature de cette liberté dans l'éclat des idées simplement données à partir de l'investigation de la nature, alors on ne découvre pas l'essence de cette liberté. Mais à la condition de la trouver en soi, alors elle pénètre et pulse en l'homme de sorte qu'il peut devenir un être social, car il l'apporte alors avec lui, à côté des autres hommes, dans l'ordre social, au point que les forces sociales peuvent en être intérieurement dégagées et c'est de cette sensibilité, nous rendant aptes à dégager des forces sociale, dont nous avons besoin.
J'ai mentionné précédemment que nous, à Dornach, avec notre édifice, nous sommes en situation de placer des hommes et des femmes qui ont à la vérité atteint certains points culminants dans leur formation spirituelle et qui exécutent des travaux ordinaires, salissants, qui ne cèdent en rien à ceux qu'exécutent ceux qu'on appelle ordinairement aussi des manœuvres. Sous ce rapport du social, l'édifice de Dornach repose sans doute sur des fondements, qui ne sont pas sans plus les mêmes que ceux d'une entreprise orientée sur le gain matériel. Mais si vous entrez plus avant dans ce que j'ai discuté dans mon ouvrage « Points essentiels de la question sociale », et sur les conférences consacrées au *Dreigliederung*, alors vous trouverez que la possibilité existe de créer des fondements analogues pour la vie entière tels que ceux qui ont été créés à Dornach pour l'édifice, qui doit exister en tant que représentant de notre mouvement de science spirituelle. C'est seulement dommage que cet édifice ne puisse pas être visité aujourd'hui

par beaucoup de gens d'autres pays, parce que nous en sommes arrivés malheureusement à ce que le franchissement des frontières d'État est devenue carrément une impossibilité.
Mais pourquoi est-il possible que dans un tel milieu des forces sociales soit dégagées au point que l'idéal du mouvement prolétaire — sans doute autrement qu'on l'aurait rêvé d'ailleurs — soit réalisé ? Parce que tout ce qui y est fait, repose fondamentalement sur la conception de la vie, la conception de prendre la vie à pleines mains, qui résulte des impulsions de la science spirituelle, parce que tout à été fait à partir de cette science de l'esprit, même dans tous les détails. Ce qui a été fait là en petit, à partir de la science de l'esprit, cela peut aussi être fait en grand dans toute la vie sociale à partir de cette façon de concevoir la vie apportée par la science de l'esprit. Chaque usine, chaque banque, chaque entreprise extérieure, peut être ainsi organisée comme ne peut être qu'organisée cette capacité de penser dans la vie pratique avec une science qui descend si profondément dans la nature humaine, qu'elle n'en appréhende pas des pensées ou des lois abstraites, mais des faits concrets et vivants. On en arrive à ces faits vivants, seulement lorsqu'on approfondit suffisamment par les méthodes indiquées la connaissance de la nature humaine. Ce n'est pas une mystique abstraite qui est recherchée là, mais ce sont les faits de vie, par lesquels l'homme se tient dans la réalité de la vie. Et en connaissant l'homme, on découvre en même temps par cette science de l'esprit ce qui peut engendrer les forces sociales dans l'organisation correspondante, de sorte que les hommes vivant dans cette organisation peuvent répondre d'une manière satisfaisante à la question : la vie humaine est-il dignement humaine ?
Ainsi trois choses sont liées : forces sociales, liberté des idées et science de l'esprit. La science spirituelle est vraiment l'opposé de ce qu'on présente souvent d'elle. Quelque chose d'à-côté de la vie, croit-on, le rêve de gens désœuvrés. Non, la pratique de la vie, précisément cette pratique qui manque le plus à notre époque, c'est ce que veut être la science de l'esprit. Elle veut plonger dans la vie, maîtriser la vie dans la science et la pratique, parce qu'elle veut s'immerger dans la réalité de l'être humain, et pas simplement en rester à la vie qui est pensée par l'homme. Il existe aujourd'hui des hommes bien-pensants qui disent : La simple compréhension, le simple intellect, qui s'est développé ces derniers siècles jusqu'à nos jours, cela ne vaut plus pour l'assainissement de notre vie. Mais quand on les interroge pour savoir ce qui serait bon, alors ils donnent la réponse générale — une nouvelle fécondation de l'âme par « l'esprit ». Parle-t-on alors d'une vraie science adéquate, ils déclinent aussitôt l'invitation, car ils ont encore peur d'elle, ou bien ils recourent aux faux-fuyants les plus plaisants. Ainsi on trouve que les gens disent sans cesse : chacun ne peut pourtant pas devenir un investigateur de l'esprit. Certes, chacun ne le peut pas, et je n'ai cessé d'insister là-dessus. Mais chacun peut certes faire les premiers pas dans les mondes spirituels, dans les faits d'existence suprasensible, comme je les ai décrits dans mes ouvrages « Comment acquiert-on de connaissances des mondes supérieurs ? » et dans la seconde partie de ma « Science de l'occulte en esquisse » ; chacun peut en faire l'expérience à tout moment, mais la progression dans ces questions, qui traitent plus profondément des entités des mondes suprasensibles, cela est sans doute lié à maintes expériences, pour lesquelles chacun n'est pas encore capable aujourd'hui. Celui qui veut contempler le monde spirituel, celui qui veut devenir, au sens propre, un investigateur de l'esprit, celui-là doit remporter maintes victoires (sur lui-même, *ndt*). Il vous suffit simplement de réfléchir que dans l'instant où l'on a réellement à faire à une connaissance qui ne se sert plus des sens, dans l'instant où l'on entre, donc, dans une activité de connaissance qui n'est plus liée au corps, et que le

monde extérieur habituel n'existe plus par ailleurs, — et que l'on se retrouve donc dans un monde qui se présente sous toutes sortes d'aspects inhabituels : toutes ces choses, qui vous soutiennent habituellement, les expériences extérieures dont vous êtes certains, l'intellect ordinaire, tout cela doit changer, des orientations intérieures doivent cesser. On est comme suspendu au-dessus d'un abîme et on ne peut plus se référer qu'à son propre point de gravité à soi. Face à cela beaucoup de gens ressentent une telle frayeur inconsciente ou subconsciente, qu'ensuite ils déguisent en logique vis-à-vis de la science de l'esprit. Vous pouvez entendre les meilleures arguments du monde ; en vérité ils ne sont que la frayeur devant l'inconnu.
Mais ensuite, ils doivent aussi réfléchir qu'effectivement la manière dont on existe, en tant qu'homme, n'est pas adaptée au monde spirituel, et que l'on est seulement adapté au monde extérieur. On arrive dans un monde complètement différent, pour lequel personne n'a développé de petites habitudes de vie. Cela cause, quand on pénètre plus profondément, ces expériences terriblement douloureuses qui doivent être surmontées dans une véritable connaissance de l'esprit. Ensuite, quand elles sont surmontées, suivent les connaissances du plus profond de notre être qui donnent des renseignements sur ce qui est éternel dans la nature humaine, ce qu'est l'esprit qui repose aux fondements du monde. Certes, tous les hommes ne peuvent pas parcourir aussi loin ce cheminement. Mais je dois sans cesse et toujours insister là-dessus, il n'est pas nécessaire de parcourir ce chemin, mais il est seulement indispensable de disposer d'une saine compréhension humaine. Car cette saine compréhension humaine, quand elle ne se laisse pas seulement décontenancer par les préjugés inhérents aux manières de voir extérieurement les choses, peut faire la différence entre celui qui se présente comme un investigateur et parle de mondes d'abord inconnus et qu'il en parle avec logique, et tout autre spirite ou je ne sais qui d'autre. La logique, on en dispose tous et on peut juger si la personne concernée parle logiquement ou parle d'une manière telle que la teneur de ce discours indique que les expériences qu'elle raconte ont été réalisées en parfaite intégrité d'esprit.
Si l'on objecte sans cesse : en effet, de ce qu'affirment les sciences extérieures, chacun peut s'en convaincre, cela est juste. Il lui suffit seulement de maîtriser les méthodes de laboratoire, et cela il le peut. On peut donc pareillement affirmer aussi : chacun peut se convaincre de la justesse de ce qui est écrit dans mes ouvrages « Comment acquiert-on les connaissances des mondes supérieurs ? » et « Théosophie » ; on peut même induire, de la manière dont se comporte l'investigateur, la valeur intérieure de ses connaissances. Alors ces connaissances ont autant de valeur pour la vie qu'elles en ont dans l'âme de l'investigateur de l'esprit lui-même. À partir des faits extérieurs, on contrôle le chercheur dans les sciences extérieurs ; à partir de la manière et du genre dont, comme on l'a dit, les connaissances sont « habillées », on peut contrôler ce qu'a à dire l'investigateur de l'esprit. Il peut être contrôlé par la saine compréhension humaine.
Réfléchissez quelles forces sociales seront un jour dégagées, si de plus en plus d'hommes sont présents qui peuvent témoigner des forces spirituelles qui peuvent être découvertes seulement dans le suprasensible, et que les autres hommes, qui ne peuvent pas eux-mêmes être ces investigateurs — de même que tout un chacun ne peut pas être physicien ou chimiste — les accueillent à partir de leur saine compréhension humaine, à partir de la confiance qui se fonde justement dans une saine compréhension humaine. Quelle genre de vie sociale communautaire naîtrait de cette estimation de l'homme?, c'est justement l'un des points les plus importants pour éveiller les énergies de confiance sociale. Elles sont actuellement enfouies à notre époque où chacun, sans avoir d'abord pris en main son

propre développement et à peine a-t-il un peu grandi dans la vie, s'empresse de vouloir juger possiblement de tout. Et que cette science spirituelle puisse réellement donner des impulsions radicales dans la vie sociale, nous l'avons effectivement tenté par la création des écoles Waldorf, dont nous sommes redevables à notre cher Monsieur Moltk, une école dans laquelle doit être édifié un organisme d'enseignement sur de vraies connaissances humaines. Nous voulons résoudre une question sociale de la manière correcte ; car nous souhaitons que grandisse en chaque élève un être humain qui reçoive de lui-même cette force de se tenir droit ; que de lui puisse émaner des forces sociales d'une manière féconde, non pas à partir d'un savoir émoussé, insuffisant, comme celui qui règne aujourd'hui de multiple façon carrément dans la pensée sociale de notre époque. Nous devrions développer réellement un penser social, qui soit édifié sur la confiance humaine, sur les solides fondements de l'âme humaine. Et en voyant l'adulte en devenir dans chaque enfant qui fréquente cette école, en cherchant à le développer par des connaissances qui peuvent vivifier les fondements pédagogiques, nous voyons en cela quelque chose d'indispensable comme dans tout ce que nous cherchons à retirer de cette science spirituelle.

Naturellement, je ne peux caractériser cette science spirituelle qu'à partir d'une paire de points de vue pour montrer qu'elle est effectivement une exigence indispensable de l'évolution présente et future. Ainsi arrive-t-il, qu'à partir de telles indications unilatérales une opposition s'installe, parce qu'on n'en saisit pas l'ensemble. Toutefois, je voudrais à présent, pour conclure, en revenir au début et signaler combien on a le cœur gros quand on voit combien peu nombreux sont les hommes qui sont conscients de la dégringolade sociale ; combien on ne recherche pas de nouvelle refondation de notre vie culturelle spirituelle et morale.

C'est vraiment à partir de mainte chose que l'on peut tirer cette conclusion. Pour finir, laissez-moi en donner quelques exemples. Même de la part d'hommes, dont on croit qu'ils se trouvent solidement dans la vie extérieure, à quelle appréciation sont-ils parvenus à partir des faits concrets ? Les mots, que l'homme d'État autrichien *Czernin* **(6)** a écrits dans son dernier livre, ces mots — on peut autrement se positionner comme on veut à leur égard —, méritent à ce propos d'être pris en considération :

« La guerre continue, quoique sous une forme différente. Je crois, que la génération qui vient ne pourra vraiment pas désigner le grand drame auquel le monde est en proie depuis cinquante ans, autrement que sous le terme de révolution mondiale, et elle saura que cette révolution mondiale a seulement commencé avec la Guerre mondiale. Ni la Paix de Versailles, ou de Saint-germain, ne créeront une oeuvre durable **(b)**. Dans cette paix repose le germe destructeur de la mort. Les combats qui secouèrent l'Europe ne sont pas encore en diminution. Comme après un puissant tremblement de terre, les répliques continuent de monter du sous-sol. Sans cesse, la terre s'ouvrira ici où là et le feu fulminera contre le ciel. Des événements d'une puissance élémentaire et dévastatrice s'abattront sur les pays, jusqu'à ce que soit balayé complètement ce qui rappelle la caractère insensé de cette guerre. Lentement, par des sacrifices innombrables, un nouveau monde naîtra. Les générations à venir considérerons notre temps comme celui d'un mauvais rêve. Mais même après la plus noire des nuits succède le jour. Des générations ont été jetées dans la tombe, assassinées, affamées, tuées par la maladie. Des millions sont morts dans leur effort pour anéantir, détruire, la haine et le meurtre au cœur. Mais d'autres générations naissent et avec elles un esprit nouveau. À chaque hiver succède un printemps. Et c'est une loi importante dans le cycle de la vie, qu'à la mort succède la

résurrection. Heureux ceux qui seront appelés, en tant que soldats du travail, à contribuer à l'édification du monde nouveau. »

Eh bien ! ici aussi on parle d'esprit nouveau ; je sais que si l'on parlait du nouvel esprit réel à ce Czernin, il reculerait d'horreur, car il prendrait cela pour de la fantaisie. C'est dans l'abstrait que les gens parlent d'esprit nouveau, et qu'ils savent qu'il doit venir. Face à l'esprit concret, ils prennent la fuite. Il y en a beaucoup qui, du point de vue de leur présumé christianisme, appréhende la science de l'esprit, mais ne veulent absolument pas reconnaître que celle-ci fournit les fondements les plus vivants en vue d'une revivification du christianisme ; la manière dont le christianisme devra vivre à l'avenir se manifestera du fait que la science spirituelle enseignera de nouveau précisément le Christ vivant et l'événement du Golgotha comme un fait historique concret résultant d'une investigation de science spirituelle. Une grande partie des théologiens sont allés si loin que ce Christ n'est plus à enseigner selon eux comme donnant un véritable sens à la Terre, mais comme « l'homme simple de Nazareth ». La spiritualité du christianisme sera refondée à nouveau par la science de l'esprit. Mais ceux qui ont peur aujourd'hui justement à cause de raisons chrétiennes sous-jacentes, à ceux-la on doit dire : « le christianisme est édifié sur des bases si solides que l'on a aucune raison de redouter quelque chose de la science spirituelle, aussi peu que devant la découverte de la pompe à air et autres choses et pas non plus devant l'enseignement des vies terrestres répétées ou bien des conditions gérant la destinée, comme les délivre la science spirituelle. Le christianisme est si fort qu'il peut tout accepter de ce qui vient de la science spirituelle. Quant à savoir maintenant si tous les porteurs actuels des confessions chrétiennes sont aussi solides, c'est une autre question, mais aussi une question grave.

Nous devons penser dans une perspective universelle, c'est aussi ce que nous a inculqué cette guerre appelé également mondiale. Sur notre Europe et sa culture, beaucoup de gens pensent comme ce diplomate japonais **(7)**, dont j'aimerais vous citer les paroles. Ce diplomate japonais, qui est un homme cultivé a dit :

« Pendant pas mal d'années, nous avons cru, nous au Japon, que le droit et l'équité existaient réellement dans le monde chrétien occidental. Mais depuis ces dernières années, nous savons qu'il n'en est pas ainsi ! Les doctrines ronflantes et les déclarations des nations chrétiennes ne sont rien de plus qu'un masque arrogant pour dissimuler l'injustice et la cupidité. Nous savons à présent qu'une chose comme la justice internationale, cela n'existe pas ; nous savons en outre, que la puissance capitaliste de l'Ouest ne peut être limitée, quoi qu'il en soit — par une puissance plus grande. Le Japon a appris cela, et toute l'Asie est sur le point de l'apprendre. Notre position vis-à-vis de la Chine en est ainsi éclairée : nous savons que nous ne devons compter sur aucun droit, que nous ne devons compter sur aucun traitement loyal de toutes les affaires quelconques du côté des puissances occidentales. Elles partageront et détruiront la Chine, ensuite elles réduiront le Japon au vasselage, et elles feront cela sans conscience morale, inconsidérément, et elles le feront aussi sans hésitation si nous, au Japon, nous ne maintenons pas notre domination, si nous ne tenons pas et ne développons pas nous-mêmes la Chine. Car pour finir, cette exploitation occidentale de la Chine serait la ruine de la Chine, tandis que notre politique à l'égard de la Chine en sera finalement la délivrance finale. En Chine et dans nos régions du pacifique, nous devons être bien armés, pour pouvoir nous défendre suffisamment nous-mêmes. Voudrions-nous nous en remettre à une alliance d'États réalisée par les Anglo-saxons, voudrions-nous croire à une justice existante, latente ou encore déjà régnante, dans la civilisation chrétienne, cela

constituerait alors, de notre part, une preuve de notre faiblesse d’esprit, une preuve aussi que nous aurions alors mérité notre sort dans la ruine nationale, à laquelle nous sommes à présent inévitablement acculés par les puissances occidentales. »
Vis-à-vis de ce qui est dit là, on peut prendre l’attitude que l’on veut : c’est ainsi qu’on pense dans le monde, et nous avons à bien examiner toutes les causes de ces idées comme de ces faits concrets. C’est vraiment parfaitement déplacé lorsqu’à l’encontre de ce que je veux mettre en place de manière honnête pour une nouvelle orientation de l’esprit, justement du côté de ceux qui devraient connaître en vérité les conditions de la vie de l’esprit — vous admettrez, que je caractérise cela ainsi — lorsque de ce côté, donc, viennent toujours les objections qui ont été si souvent et si souvent décrites, par exemple celle-ci : on ne peut pas prouver en effet ce que dit l’investigateur spirituel. Ainsi une brochure est parue récemment, rédigée par un monsieur qui n’est pas très loin d’ici : « Rudolf Steiner en tant que philosophe et théosophe **(8)** ». je ne ferai que signaler seulement un point de la mentalité et de la logique qui règnent dans ce texte. S’y trouve une belle phrase : « Je dois dans ces circonstances devenir justement historien, physicien, chimiste, pour pouvoir vérifier moi-même. Les vérités théosophiques, au contraire, je ne peux pas les prouver si je ne suis pas clairvoyant ». Cela signifie, dit-il que l’historien, le physicien, le chimiste affirment toutes sortes de choses ; veut-on les prouver, alors on doit justement devenir historien, physicien, chimiste. Moi, je dis de mon côté: « Si l’on veut prouver les connaissances de science spirituelle, alors on doit devenir investigateur, chercheur en science de l’esprit ». Que dit ce monsieur : « Je dois dans ces circonstances devenir justement historien, physicien, chimiste, pour pouvoir vérifier moi-même. Les vérités théosophiques, au contraire, je ne peux pas les prouver si je ne suis pas clairvoyant ». Mais naturellement ! Je ne peux pas non plus prouver les résultats de la recherche chimique, si je ne deviens pas chimiste. On *peut* devenir chimiste. Mais on ne *veut* justement pas devenir investigateur de l’esprit. C’est alors que l’on dit quelque chose de tout à fait étrange ; je dois pouvoir vérifier, mais pouvoir vérifier sans m’engager dans les méthodes de le preuve. Pour cet homme, la question n’est pas, comme il le dit lui-même, vous venez de l’entendre, de pouvoir décider quand on s’est approprié les fondements pour en décider, mais « la question est de savoir si ces raisons ont été prouvées par moi ou peuvent être prouvées, et cela je dois le nier, abstraction faite de toute critique formelle de logique. » Eh bien ! Qu’*il* doive le nier, cela je le lui accorde bien volontiers. Mais comme j’ajoute aussi que chacun doit devenir chimiste, pour pouvoir démontrer les résultats de la recherche chimique, moi je dois justement me consacrer au cheminement de la science spirituelle pour pouvoir démontrer les vérités de science spirituelle. Mais ce monsieur refuse cela. En vérité tout son écrit est empreint de cette logique. Et mainte chose est portée par cette logique, de ce qui parvient à la science spirituelle en la dénaturant. Alors on a vraiment mieux à faire que de se soucier de ce genre d’objections.
Mais c’est tout particulièrement qu’il serait convenable pour ce peuple allemand, pour ce peuple allemand très éprouvé, de penser comment l’on doit se situer vis-à-vis des fondements véritables de la vie de l’esprit. Je peux renvoyer à quelques phrases qu’en 1858, *Herman Grimm* — écrivain aux œuvres si riches d’esprit, consacrées entre autre à l’histoire de l’art — a écrites dans son essai au sujet de Schiller et Goethe **(9)**. Voici plus de 60 ans, il écrivait : « La vraie histoire de l’Allemagne c’est l’histoire des mouvements spirituels dans le peuple. Ce n’est que là où l’enthousiasme pour une grande idée soulève la nation et met en mouvement des énergies autrement figées qui produisent des faits

grands et lumineux ». Ne devrions-nous pas pouvoir prendre à cœur aujourd'hui de telles paroles ? Ou bien encore ces mots qu'a écrit Herman Grimm — et donc certainement pas un révolutionnaire — en 1858 : « Les noms de l'empereur et des rois allemands ne sont pas des… pierres milliaires sur le progrès du peuple allemand. » Il voulait signifier que les pierres milliaires pour le progrès du peuple sont les faits dans le domaine des idées, des idées qui pénètrent dans le spirituel.

En aucune autre époque la nécessité ne s'est jamais autant imposée au peuple allemand que de s'en tenir à cela, précisément maintenant, en ce temps de détresse, de dures épreuves. Et c'est la raison pour laquelle l'on doit aujourd'hui exhorter nos contemporains à considérer et étudier nos grands précurseurs pour pouvoir devenir leurs dignes héritiers. Même si les professions de foi, qu'ont exprimées les précurseurs du peuple allemand, ne devaient plus valoir aujourd'hui pour la vie de l'esprit actuel, ne devrions-nous pas poursuivre leurs efforts spirituels au lieu de nous contenter de citer simplement leurs paroles ? Celui qui aujourd'hui cite banalement *Goethe*, celui-là ne le comprend plus. Seul celui qui poursuit son œuvre le comprend. Celui qui ne fait que citer *Johann Gottlieb Fichte*, se livre à un acte insensé, s'il ne poursuit pas son œuvre dans la vie de l'esprit. Vous avez entendu la façon dont le monde parle sur la vie spirituelle européenne. Dans le monde, on doit apprendre à reconnaître que l'Allemand a de nouveau la volonté de regarder dans ce que sont à la vérité ses pierres milliaires sur le progrès de son peuple. On a souvent appelé rêveurs dans ce monde nos précurseurs, ceux qui ont grandement incarné la vie spirituelle allemande **(c)**. On les a méconnus, comme aujourd'hui l'on méconnaît celui qui parle d'esprit et que l'on décrit comme chimère ou n'importe quoi d'autre. Mais il y eut toujours des gens qui surent comment s'enracinait dans la réalité ce à quoi l'on s'efforçait pour conquérir l'esprit. Et dans un moment important Johann Gottlieb Fichte a dit à ceux qui l'écoutaient **(10)** : Ce que disent les autres, à savoir que les idées ne peuvent intervenir immédiatement dans la vie pratique, les idéalistes le savent également, peut-être même mieux que les premiers ; mais que la vie doit être orientée par elles, cela nous le savons aussi d'avance. Alors, il renvoyait à la pratique de la vie et disait : « Ceux, qui ne voient pas cela, sont ceux sur qui il ne faut pas compter dans le plan du monde. Ainsi ces gens souhaitent-ils alors simplement que leur soient procurés au bon moment le rayon de Soleil et la pluie, une bonne digestion et, si cela était possible, quelques bonnes idées aussi. »

Il importe de savoir avec quel esprit on aborde l'attitude spirituelle des grands porteurs de la vie spirituelle allemande. Là-dessus, la réalité décidera et non le jugement abstrait. Auront-il un sens pour la réelle pratique de l'esprit, les descendants de ces grands précurseurs allemands, alors ces hommes, ceux qui nous auront précédé dans cette pratique de l'esprit, ne seront plus de doux rêveurs. Par contre, si nous négligeons de pénétrer dans la réalité de la pratique de l'esprit, alors ils deviendront non pas par eux-mêmes, mais par nous ou par nos descendants, qui ne veulent rien savoir de la réalité de l'esprit allemand, d'abord des rêveurs. Que le peuple allemand se garde de faire de ses grands précurseurs, dont le monde a déjà si souvent dit qu'ils étaient des rêveurs de n'en faire d'abord lui-même que des rêveurs, par la faute qui résulte du fait que nous n'avons plus aucun sens pour l'esprit qui doit être appelé et affirmé dans la vie spirituelle allemande ! Puissent les successeur l'acquérir au contraire ce sens ! C'est la dernière parole que je voudrais justement vous laisser à la suite de mes explications d'aujourd'hui

Notes :

(1) « *Schiller dans son « Don Carlos* » », Troisième acte, Dixième scène.

(2) « *pour employer des paroles de Goethe* » : Goethe parle dans les contextes les plus variés d'œil spirituel et d'oreille spirituel, par exemple dans « Poésie et Vérité », troisième partie, huitième livre : « Je me vis moi-même chevauchant à ma rencontre sur le même chemin, pour préciser, non pas avec les yeux du corps, mais de l'esprit. » Plus loin, entre autres dans les écrits scientifiques, au sujet de la zoologie : « Nous apprenons à voir avec les yeux de l'esprit, sans tâtonner aveuglément de tous côtés, comme partout et particulièrement aussi dans les sciences naturelles. » — Faust II, Premier acte, 4667 et suiv. :

Retentissant aux Oreilles de l'esprit
Le Jour nouveau déjà surgit.

(3) « *les idées architectoniques* » voir Rudolf Steiner « Voies vers un nouveau style d'architecture » **GA 286** ; « *L'idée édifiant le Goetheanum* » **-** Conférences avec diapositives, 104 illustrations, Stuttgart 1958.
(4) *Woodrow Wilson*, voir note **4**, seconde conférence.
(5) « *dans son écrit sur la liberté* » « The new Freedom », 1913, en allemand « Die neue Freiheit », Munich 1919, 12ème chapitre, p.273 et suiv..
(6) *Ottokar Czernin*, 1872-1932, Ministre autrichien des Affaires étrangères 1916-1918. « *Dans la Guerre mondiale* », Munich 1919, 12ème chap., p.372 et suiv..
(7) « *ce diplomate japonais* » : on n'a pas pu retrouver la source de cette citation jusqu'à présent.
(8) Friedrich Traub : « *Rudolf Steiner als Philosophe und Theosophe* »Tübingen 1919, p.34.
(9) « *dans son essai au sujet de Schiller et Goethe* », voir Herman Grimm, « *Fünfzehn Essays. Erste Folge* », Berlin 1884, p.166.
(10) « *Johann Gottlieb Fichte a dit aux gens* » : littéralement : « Que les idées dans le monde réel ne se laissent pas mettre sous les yeux, nous le savons aussi bien sinon peut-être mieux que les autres. Nous affirmons seulement que la réalité devrait être jugée par elles, et modifiée par ceux qui en ressentent les énergies en eux. Supposons que les autres ne pourraient pas non plus s'en persuader, alors ils y perdraient, après avoir existé un jour, ce qu'ils sont, à savoir très peu ; et l'humanité n'y perdrait rien. Il devient ainsi simplement clair qu'on ne compte pas sur eux dans le plan d'ennoblissement de l'humanité. Celle-ci continuera son chemin sans doute ; que règne donc sur eux la bonne nature et qu'elle leur accorde au bon moment la pluie et le rayon de Soleil, une nourriture substantielle et une circulation des humeurs non perturbée et à l'occasion — quelque idée judicieuse ! » tiré de « préambule » à « Quelques cours sur la vocation du savant », 1794.

Notes du traducteur
(a) Initialement prévue pour être placée bien visible au fond de la scène du premier Goetheanum, cette sculpture impressionnante était en cours de finition et se trouvait donc en un autre lieu, lorsque éclata l'incendie qui détruisit l'édifice, à la Saint Sylvestre 1922-23.
Il y a toujours eu beaucoup de discussions — et le sujet étant si important que inévitablement, il ressurgira encore à l'avenir (même s'il sommeille en ce moment, hiver 2008) — pour déterminer comment la placer désormais dans l'actuel édifice en béton, qui fut reconstruit ensuite et inauguré en 1928.
Un éventuel projet de la positionner exactement là où elle devait être au départ — c'est-à-dire bien visible de tous les spectateurs, au fond de la scène de l'actuel Goetheanum, — n'a jamais pu aboutir. Actuellement, cette sculpture monumental se trouve dans un espace réparti sur deux étages. Quoi qu'on en pense, il faut bien reconnaître que depuis la mort de Rudolf Steiner, cette sculpture si riche de significations, n'a plus jamais retrouvé une destination semblable à celle d'origine. L'explication de ce fait, qui est bien un « fait », se trouve, à mon avis, dans ce qu'elle-même représente et à la hauteur de quoi, actuellement il est encore très difficile de pouvoir se hausser y compris dans la Société Anthroposophique elle-même.
(b) Le traité de Versailles mettait fin à la Première Guerre mondiale. Il fut signé, le 28 juin 1919, dans la galerie des Glaces du château de Versailles, entre l'Allemagne, d'une part, et les Alliés, d'autre part. Le traité avait été préparé par la Conférence de la Paix (Paris: du 18 janvier 1919 au 10 août 1920) qui élaborait notamment les quatre traités secondaires de Saint-Germain-en-Laye, Trianon, Neuilly-sur-Seine et Sèvres. Bien que cette conférence ait réuni 27 États (vaincus exclus), les travaux furent dominés par une sorte de «directoire» de quatre membres: Georges **Clémenceau** (président du Conseil ou premier ministre) pour la France, David **Lloyd George** (premier ministre) pour la Grande-Bretagne, Vittorio Emanuele **Orlando** (ministre-président) pour l'Italie et **Thomas Woodrow Wilson** (président) pour les États-Unis (pour la suite, voir : http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/versailles_1919.htm).
(c) Dans ce cas, on parle bien sûr plutôt maintenant de l'*Allemagne secrète*, dont la vie spirituelle est la seule porteuse d'avenir pour l'Europe (voir sur le site de l'IDCCH : *Allemagne secrète* de Rüdiger Sünner : *Secrète Allemagne* . Environ 90 min. 14.90€, ISBN 3-89848-079-8 EAN : 4-021308-88794 ; et aussi Pour mieux connaître la position des Classiques allemands dans l'histoire, voir aussi : Ernst Boldt *De Luther à Steiner – Un problème culturel allemand* , accessible gratuitement à :

http://users.belgacom.net/idcch/index1.html , rubrique « livres gratuits ». Cependant il faut bien voir que dans les faits tout cela a été historiquement réduit à néant, d'une part, par ce qu'on a appelé le militarisme prussien et d'autre part, le chauvinisme français, raisons générales de trois guerres qui ont réduit l'*Allemagne secrète* au silence. Ce qui parle maintenant, ce qui a maintenant la seule voix au chapitre, c'est l'*Europe anglo-saxonne* unilatéralement économique…

Le bilan universel de la vie de l'esprit et de l'âme en notre temps

Stuttgart, 27 décembre 1919

Quand on considère aujourd'hui la manière dont les pays individuels et certains peuples se sont isolés les uns des autres, au point qu'il est presque impossible, voire même dans des marges très étroites, extrêmement difficile de parvenir à se rendre d'un pays à un autre, alors on doit avouer, quand on a participé à la vie de l'esprit telle qu'elle a évolué dans le monde récent, que cette difficulté est aussi peu que possible conciliable avec les profondes aspirations qui vivent, en vérité, qui s'agitent dans les mobiles de la vie de l'âme et de l'esprit. Car si l'on regarde sans prévention cette vie de l'intériorité humaine, alors on doit s'apercevoir de la manière dont le contenu de cette intériorité, la manière dont toutes les énergies de cette intériorité d'un être humain qui participe à la culture, forment un tissu d'aspirations spirituelles et culturelles unissant tous les peuples civilisés de notre Terre, et aucun homme n'est aujourd'hui en situation — si je peux utiliser cette expression de marchand — de tirer un bilan quelconque de sa propre vie spirituelle, sans introduire dans les divers articles de compte de ce bilan tout ce qui a afflué dans la globalité de notre conception de l'âme et de l'esprit en provenance de toutes les régions culturelles du monde. Mais comment vont donc les choses aujourd'hui, dans notre présent immédiat, quand il s'agit de tirer un bilan sur la vie de notre âme et de notre esprit ? Il me semble qu'il convienne, en particulier au sein du peuple allemand, de faire ce bilan par les considérations qui vont suivre. Au fond, en effet, il nous faut aujourd'hui parler sérieusement à partir des affaires qui concernent notre vie culturelle. On peut peut-être rappeler, sans être mal compris, tout ce que nous avons éprouvé, la façon dont un penseur à l'esprit spéculatif qui fouille profondément les choses, tel Friedrich Nietzsche a écrit, dans ces années où s'est formé le récent empire allemand, dans son ouvrage qui fait date : « La naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique ». Au sujet des atmosphères qui envahissaient alors l'âme ardente du jeune Nietzsche, il écrivit lui-même sur la manière dont il jetait un regard sur cet empire en pleine inauguration, qu'il se trouvait face à l'extirpation de l'esprit allemand au profit de l'empire allemand. Il y a eu réellement des années — et celles-ci ne sont pas très éloignées de nous — durant lesquelles une telle expression parut frivole pour plus ou moins de gens. Mais les faits ont pris une autre tournure, et la question de savoir si l'on rend aujourd'hui justice ou pas à celui qui la forgea alors, importe finalement beaucoup moins. Ce qui apparaît toujours plus significatif c'est le fait que ce qui fut exprimé alors, une telle formulation, tandis que pointait l'aube du récent empire allemand, pût être exprimée par quelqu'un qui avait vraiment profondément souffert de tout ce que l'on peut rassembler sous le vocable de matérialisme du dix-neuvième siècle. Mais peut-être peut-on prolonger par la pensée l'idée, le sentiment, qui a amené cette formulation. On pourrait dire : ne pourrait-ce pas être justement cette nécessité-là du peuple allemand que de replacer de « réincarner » de nouveau son esprit et son âme dans son organisme, au sujet duquel Nietzsche était d'avis que cet esprit et cette âme, on les en avait, en cet instant-là, extirpés, ou bien qu'on les lui avait ôtés.

Par ces paroles d'introduction, je ne voudrais rien plus que de renvoyer au sérieux qui doit descendre sur ce genre de considérations, qui se soucient de tracer un vaste aperçu de la vie actuelle de l'esprit et de l'âme et de ses devoirs. Si ce n'était qu'une sorte

d'échappée lumineuse en ce temps-là, en 1871, que perçut parfaitement Nietzsche, en faisant alors le bilan de la vie de l'esprit et de l'âme de son époque, alors nous pourrions dire que toutes sortes d'esprits de l'évolution allemande au dix-neuvième siècle, se sont préoccupés dans un effort sérieux et profond de réaliser ce bilan universel de la vie spirituelle de leur temps. Je pourrais rappeler maintes personnalités qui ont pensé dans l'esprit d'un tel bilan universel. Je pourrais renvoyer à un homme, certes peu sympathique aux hommes d'aujourd'hui, en raison de son matérialisme, et cela à juste titre, tel *David Friedrich Strauß*. Ceux qui, parmi ces honorables auditeurs, qui ont pu m'entendre discourir, devineront aisément pourquoi et comment me pèse sur le cœur un ouvrage tel que celui intitulé « *L'ancienne et la nouvelle croyance* » de David Friedrich Strauß ; pourtant on y soulevait là-dedans les plus grandes questions en cette moitié du dix-neuvième. Des questions comme : Avons-nous encore une religion ? Sommes-nous encore chrétiens ? — David Friedrich Strauß, lui, les posait en allant bien au fond des choses. Et de nouveau, je ne voudrais pas me mettre à décider s'il faut prendre parti dans ces choses, ni approuver ou non David Friedrich Strauß lui-même. Mais je veux attirer l'attention sur le fait qu'en dépit du matérialisme de celui-ci, en dépit qu'en lui existait tout ce que Nietzsche a ressenti dans sa conception du monde en tant que telle, comme des trivialités, ce qu'a alors écrit David Friedrich Strauß, cela baigne dans la probité, dans l'honnêteté.
À quelles questions, et à partir de quels points de vue, voulait-il donc répondre ? Il avait tout accepté de ce qu'avait produit le dix-neuvième siècle, en conceptions et dispositions d'esprit scientifiques au monde. David Friedrich Strauß tenta d'édifier une image du monde à partir des éléments les plus récemment acquis, et l'on doit dire, qu'avec tout ce qui avait été produit récemment, jusqu'à *Darwin* et *Haeckel*, il s'était formé une image du monde, il s'en était faite sincèrement une conviction et se l'était forgée en la laissant envahir toute son âme et ensuite, en pleine sincérité, il avait posé la question : puis-je encore avoir une religion dans l'ancien sens du terme, si je professe, comme cela correspond à la disposition d'esprit en vigueur récemment, cette conception du monde-là ? Puis-je resté encore honnêtement chrétien, si je confesse cette conception du monde ? Et à ces deux questions, David Friedrich Strauß répondit très loyalement : Non ! Il dressa ainsi le bilan universel de la formation culturelle moderne, de la vie moderne de l'esprit et de l'âme.
Aussi vigoureusement que doit protester celui qui fait profession de science de l'esprit à l'encontre de cette profession de foi — cela doit être dit, qu'en cette occasion-là par lui, comme par de nombreux autres, un bilan loyal de la vie de l'esprit et de l'âme de l'époque fut tiré. Si l'on considère d'un regard sans prévention ce qui avait surgi en efforts depuis ce temps-là, qui s'écoulait depuis environ le milieu du dix-neuvième siècle, alors on ne peut pas d'abord parler d'un bilan loyal, à la vérité, on peut dire alors que de maints et maints côtés on s'est efforcé de camoufler ce bilan universel de vie de l'esprit et de l'âme. Camouflage du bilan universel de la vie de l'esprit et de l'âme, c'est quelque chose qui vient directement à notre rencontre aujourd'hui. Nous le voyons très exactement lorsque nous prenons en compte ce que nous font valoir de nombreux représentants de telle ou telle confession. D'un côté, nous tombons sur des paroles de tels hommes, qui apparaissent cela va de soi comme des concessions faites à la disposition d'esprit des sciences naturelles, et de plus sans rien pressentir de l'honnêteté authentique d'un David Friedrich Strauß, et qui continuent de parler, dans les anciennes habitudes de pensée, de christianisme et de religion, et il ne leur vient pas à l'idée de tirer un bilan réel

de ces rubriques comptables qui de tous côtés entrent dans notre vie de l'esprit. Camouflage de bilan de la vie de l'esprit et de l'âme, c'est la signature secrète de maintes aspirations culturelles de notre présent.
Mais nous ne nous tirons pas du tout ainsi d'affaire, quand à partir d'un petit cercle, nous tentons de progresser vers un bilan honnête. L'aspiration de parvenir à des manières globales de voir à partir de petits cercles, c'est précisément ce qui nous a menés *ad absurdum*. Ce puissant attachement à de petites idées commodes, c'est cela qui ne nous a pas permis de conquérir une relation qui peut servir avec les faits concrets, c'est cela pourtant qui a amené au fond finalement cette épouvantable catastrophe de ces dernières années. L'humanité devrait apprendre de ces terribles épreuves, de cette épouvantable urgence de cette catastrophe, que le temps est vraiment venu, de lever son regard vraiment à la hauteur d'où résultent ces points de vue qui maîtrisent la vie, de manière à ce que nous apprenions à la maîtriser consciemment cette vie, alors qu'inconsciemment, nous nous sommes laissés mener au hasard par l'un ou l'autre.
Nous ne sommes vraiment pas démunis de toutes sortes de programmes, de toutes sortes d'idées programmatiques. On voudrait même préciser : à bon marché, envahissants comme des ronces, les associations et programmes se multiplient ainsi que les idées programmatiques. Ils peuvent croître d'autant plus aisément que notre vie intellectuelle a très largement produit cela et à partir d'une vie intellectuelle qui a si bien proliféré on se laisse dire sans cesse beaucoup de choses raisonnables, sur lesquelles on peut croire comme sur une parole d'Évangile. Et ensuite naissent donc d'innombrables programmes — et même si ce sont à présent des programmes politiques ou bien des programmes de la vie de l'esprit, programme de n'importe quel domaine de la morale, de l'action sociale, et ainsi de suite, — ce sont des programmes dont les porteurs pensent toujours : ce que je considère comme juste pour l'humanité, cela doit aussitôt que possible s'acclimater dans la totalité du monde présent, car ce que j'ai cogité, c'est juste et sain pour l'humanité, cela je dois donc le répandre dans la sphère humanité, telle qu'on l'envisage aujourd'hui, en Amérique, en Europe, en Asie. Et en outre, un homme de programme pense très fréquemment aussi : ce que je viens de cogiter, cela doit aussi valoir, en effet, pratiquement jusqu'à la fin de tous les temps terrestres ; car c'est absolument salutaire pour la terre entière et pour les temps qui viendront.
Dans cette manière de penser, dans cette manière de penser qui répand l'absolutisme partout, se trouve le sort et le véritable péché de la vie intellectuelle de notre époque. Notre époque ne veut pas envisager les rapports concrets qui existent entre les hommes, elle ne veut pas prendre en compte la manière dont diffèrent les conditions de la vie, disons d'abord, telles qu'elles sont en Orient et en Occident. Je ne voudrais qu'esquisser aujourd'hui à partir de ce point de vue le bilan universel et parler de la vie de l'esprit et de la vie de l'âme, en rendant attentif à la diversité de ce qui sourd des âmes, comme images de la vie et de la conception du monde, d'un côté dans le monde oriental et, de l'autre dans le monde occidental. Et ici, dans cette Europe du Centre **(a)**, ne sommes-nous pas à la vérité par notre vie d'âme et vie de l'esprit, intimement unis avec ce qui, d'une part, afflue de l'Orient, ce qui a afflué depuis là-bas pendant des siècles et même des millénaires ? Et d'un autre côté, ne sommes-nous pas non plus unis aussi étroitement avec tout ce qui sourd et sourdait, en tant qu'élément particulièrement nouveau, depuis longtemps en Occident ? Lorsque nous envisageons ce qui repose à la base de toute l'évolution culturelle de notre région et de notre vie, lorsque nous envisageons le christianisme, cette impulsion la plus puissante de toute l'évolution terrestre, qui, avant

toutes choses cependant, a donné sa configuration à tous les aspects de la culture occidentale, alors nous découvrons que, abstraction faite de l'événement du Golgotha lui-même, qui s'est déroulé en Orient, le premier courant du christianisme d'esprit oriental a afflué en Europe ; que nous, en ayant reçu dans notre vie d'âme et d'esprit l'impulsion du Christ, au fond, nous avons ainsi reçu une trame orientale. Dans l'ancien temps, toute la configuration, toute la forme orientale de vie de l'esprit fut récusée. Et aujourd'hui — vous n'avez qu'à lire les paroles énergiques d'un personnage comme celui que représente *Rabindranath Tagore* **(2)** pour en trouver la confirmation.

Lorsque nous regardons vers l'Asie, où de nouveau tout s'agite parmi les érudits, ou tout prend part à la formation du bilan de la vie de l'esprit et de l'âme, alors nous voyons quelque chose comme une continuation évolutive en droite ligne de l'impulsion d'origine, de ce qui a donné à l'Orient une vie de l'esprit qui lui est propre. Pour autant que nous ayons eu part aussi à cette vie de l'esprit orientale, pour autant qu'elle se soit infiltrée goutte à goutte dans notre culture, nous devons toujours nous en remettre à l'esprit, à partir des énergies de compréhension et de connaissance les plus profondes, si nous voulons comprendre ce qui vit aujourd'hui en Orient comme forces d'aspiration et d'abord surtout si nous voulons comprendre comment s'est développée la vie de l'esprit en Orient aujourd'hui, à partir de ces sources spirituelles des origines tout au long des siècles et des millénaires. Si nous l'envisageons cette vie de l'esprit, nous découvrons aujourd'hui encore en elle ce que l'on voudrait désigner par une spiritualité, une qualité de l'esprit. Cette qualité d'esprit y est certainement en décadence, dans le déclin, et c'est à peine si l'on peut comparer ce qui vient, même des meilleurs esprits de l'Orient, d'avec ce qui prit son essor autrefois de l'Asie, par cette vie spirituelle si profonde et si pleine de sens pour l'humanité. Cela porte un caractère fondamental — et ce caractère fondamental nous devient toujours plus intelligible tandis que nous remontons le temps — , cette vie spirituelle porte un caractère fondamental. Si nous pouvions démontrer tout ce que nous pourrions savoir de la vie de l'âme de l'Orient, alors nous devons dire : elle n'est pas née en tout cas d'une disposition et d'une atmosphère d'âme telles que les nôtres, telles qu'elles existent dans notre vie normal en Occident ; elle est née de manière que dans la création de cette vie de l'esprit d'autres énergies de l'âme ont pris part que celles que nous utilisons nous-même lors de la progression de nos sciences et de la poursuite de nos efforts spirituels les plus avancés. Pour éprouver, pour ressentir avec justesse toute la configuration, toute la nature de cette vie de l'esprit orientale — comme on l'a dit, aujourd'hui elle est en décadence — on doit interroger, comme souvent je l'ai fait ici dans ces conférences en posant quant à moi des questions auxquelles j'ai tenté de répondre à partir des fondements de la science spirituelle, on doit donc se demander : À partir de l'être humain, quelque chose ne peut-il pas exprimer aussi, quelque chose qui est d'une nature plus élevée que ce à quoi nous sont seulement utiles les sens extérieurs et les instruments neuro-sensoriels ou bien surtout les instruments corporels, pour devenir une expression de la vie de l'âme et de la vie de l'esprit ?

Souvent, on a montré ici, à partir des fondements de la science spirituelle, la manière dont l'investigateur de l'esprit peut pénétrer, tout en restant strictement scientifique, aussi scientifique que le sont les sciences naturelles actuelles, jusqu'à ce qu'on peut appeler l'éternel, l'immortel chez l'être humain, jusqu'à cet élément spirituel qui entre dans le corps humain, ce qui s'incarne dans ce corps hérité, et doit y entrer à l'instar d'un apport en provenance du monde spirituel, qui s'incarne donc par la naissance ou la conception, et ce qui de nouveau, lorsque l'être franchit les portes de la mort, en sort, s'excarne et

retourne dans le monde de l'esprit. Comprenons-nous bien, ce qui nous parle à partir, en particulier de ce plus ancien élément de la vie spirituelle orientale, alors nous devons nous dire : ce qui parle là, cela n'émane pas de ce qui sert seulement nos instruments corporels extérieurs, tels nos sciences, notre poésie et nos arts ; cela parle au-delà de ce que peuvent permettre les outils corporels, c'est l'homme spirituel qui est descendu des mondes spirituels, comme une essence éternelle lors de la naissance ou de la conception, et qui y retournera en franchissant le porche de la mort. La vie spirituelle de l'oriental est quelque chose comme une révélation de ce que l'être humain apporte avec lui par sa naissance ou conception dans l'existence physique, quelque chose qu'il ne peut pas utiliser, dans un certain sens, mais qu'il doit porter de nouveau et emporter en franchissant le porche de la mort. On peut dire : ce que l'érudit oriental considère comme culture spirituelle, est une émanation de l'être humain supérieur en l'homme, ci je peux employer cette expression déjà devenue triviale ; c'est quelque chose qui va largement au-delà de ce qui est d'ordre quotidiennement humain.
Nous n'avons, au fond, dans la vie de notre âme, qu'une partie de notre être, dont nous pouvons réellement nous faire une idée fondamentale et juste, à partir de toute la façon qu'avait l'Oriental de se situer par rapport à sa vie spirituelle au meilleur de ses temps originels. Pour nous faire une telle représentation, nous devons considérer la façon dont émerge en nous, quand nous mobilisons les meilleures énergies de notre entité humaine, ce que nous appelons nos impulsions morales, ce au moyen de quoi nous mesurons le bien et le mal au sens moral en nous. Quand ces impulsions, au plus profond de notre intériorité s'annoncent en tant qu'intuitions, lorsqu'elles doivent devenir les règles de conduite de notre vie dans la domaine moral, alors nous éprouvons dans ces impulsions quelque chose de cette énergie d'âme, qu'à présent nous devons élargir par le penser au-dessus de tout ce que ressentait l'Oriental, lorsque il laissait sa vie de l'esprit entrer magiquement dans le monde physique. Il n'y a là rien de cette atmosphère que nous avons, par exemple, lorsque nous faisons quelque chose sur la nature, rien de cette atmosphère qui traverse nos philosophies, conceptions du monde et notre modernisme trivial, mais plutôt cette conscience dans l'âme, de ressentir quelque chose d'au-delà du monde, d'au-delà des sens, c'est cela déterminait l'Oriental dans tout ce qui conférait un contenu, à ce que lui aurait pu appeler sa conception de monde.
Avec cette façon, je ne veux pas dire, de penser sur le monde spirituel, mais avec cette façon de se placer par rapport au monde suprasensible, avec cette façon de ressentir au sujet de ce qui peut se révéler du monde suprasensible au sein de celui sensible, ceux qui appartenaient à la civilisation occidentale, au fond ne surent rien commencer depuis très longtemps. C'est abstraitement, qu'est bien apparu dans la vie morale extérieure de ce que l'on appelle l'homme supérieur dans l'homme. Mais cette expérience puissante, immédiate, par laquelle un homme supérieur se met à créer une culture spirituelle dans ce monde sensible physique, qui devient une expression directe du suprasensible, celle-ci au fond s'est perdue à un degré très élevé. Cela, on devrait aujourd'hui à la vérité l'admettre au bilan universel de la vie de l'âme et de l'esprit comme un résultat sincère, loyal.
Considérons à présent des phénomènes singuliers. D'un coté, nous voyons — comme j'ai déjà attiré l'attention là-dessus — comment l'impulsion du Christ est passée dans tous nos courants culturels. Elle entra une fois avec une énergie de pénétration énorme dans la vie de l'Occident. Elle perdit cette énergie de pénétration. Si nous remontons en arrière dans les anciennes époques chrétiennes, nous découvrons alors que les hommes qui voulaient sérieusement se nourrir de la conception chrétienne du monde, voulaient

appréhender le personnage du Christ par un savoir suprasensible. Au dix-neuvième siècle, les théologiens progressistes, les spécialiste progressistes, sont carrément devenus très fiers d'écarter le suprasensible de cette figure du Christ et il a existé, et il existe toujours des professeurs de théologie universitaire chrétienne qui s'enorgueillissent de prendre en compte seulement le « homme simple de Nazareth » **(b)**, qui sont donc fiers de considérer aussi peu que possible l'élément sur-humain de cette figure qui est entrée et a été amenée à intervenir dans la vie terrestre. Nous voyons comment s'est évaporé peu à peu, pour le dire ainsi, le sens de percevoir le suprasensible, et aussi vis-à-vis des convictions les plus saines de l'humanité occidentale, souvent même justement chez les esprits les plus en vue. Les hommes en Occident ne surent même pas quoi faire de ce qui leur était parvenu de l'esprit de l'Orient et qui s'était développé pendant des siècles. Ils l'ont matérialisé. Le phénomène le plus significatif c'est la matérialisation du christianisme par la théologie, car il s'agit bien d'une matérialisation lorsque l'entité, l'essence du Christ, qui doit être pensée comme transcendantale, unie à la personnalité de Jésus de Nazareth, est effacée, lorsqu'on ne regarde plus simplement que les caractéristiques personnelles de Jésus de Nazareth comme on le fait sur un autre phénomène historique.

Nous pouvons aussi voir à d'autres exemples comment cet esprit occidental se comporte remarquablement par rapport à l'oriental. Maintes gens confondent, parfois inconsciemment et parfois consciemment, parfois de bon gré et parfois avec malveillance, notre science spirituelle d'orientation anthroposophique avec se qui s'appelle Théosophie dans les régions anglophones. Je ne veux vraiment pas aujourd'hui parler de notre relation de science spirituelle d'orientation anthroposophique avec ce qui a été appelé Théosophie en Angleterre sous *Blavatsky* et *Besant*, mais je veux faire remarquer que la conquête du monde par l'Angleterre dans le troisième tiers du siècle passé était un phénomène remarquable, quand bien même petit comparé à toute la culture anglaise, qui s'est exprimée dans le mouvement théosophique de là-bas. Que voulait ce mouvement théosophique à l'intérieur de la culture occidentale, au sens le plus éminent du terme ? Il voulait un approfondissement de l'expérience spirituelle, il voulait partir à la recherche des sources de l'expérience spirituelle. Qu'est-ce qu'il fit. Les membres du peuple conquérant aspirèrent aux sources de l'esprit, ils se rendirent chez les peuples conquis de l'Inde et leur empruntèrent la sagesse de l'ancien Orient. Que nous ne puissions imiter cela **(5)**, c'est justement la raison pour laquelle on nous a traités d'hérétiques de divers côtés de la théosophie. Et si l'on compare ce qui vit au sein de cette théosophie anglaise, ce qui est entièrement emprunté à l'esprit indien oriental, avec ce qui vécut là-bas en Inde autrefois comme sagesse, alors on doit voir dans tout ce qui a été traduit, disons, par « corps éthérique », « corps astral », une matérialisation de ce qui était pensé de l'autre côté en Orient comme purement spirituel. Mais ceci est caractéristique pour un autre fait concret, que j'ai justement rapporté. Pour ceux qui appartiennent à cette culture occidentale anglaise, il est aussi peu possible de mettre en mouvement à partir d'eux-mêmes un tel effort vers les sources d'une nouvelle vie de l'esprit, au point qu'ils en viennent à s'adresser à l'époque décadente d'une vie de l'esprit orientale, pour lui faire un emprunt, et le ramener tel un bien étranger à l'autre bout du continent vers l'Occident. C'est justement à cet exemple que l'on peut voir combien il existe peu de talent propre à l'Occident pour produire lui-même ce que sont ces productions de cet être humain qui vit comme homme supérieur, homme spirituel, en tant qu'homme éternel, homme immortel, au sein de l'homme mortel, et dont la culture de

l’esprit orientale en est encore l’expression pourtant définitive. C’est pourquoi l’Oriental comprend fort bien ce qu’est la nature de l’humain supérieur en l’homme, ce qu’est l’humain qui ne vit pas purement sur la Terre, mais dans les mondes spirituels au-dessus et en dehors de la Terre.

Qu’avons-nous donc comme analogue dans la vie de l’esprit occidental, et qu’avons-nous qui puisse passer pour plus qu’un élément analogue, plus nous progressons vers l’Ouest, qu’avons à mettre en face de cet humain supérieur, que j’ai tenté ici de caractériser par des termes hésitants, pour la vie de l’esprit oriental — qu’avons-nous à proprement parler en Occident comme correspondant dans l’ordinaire et courante vie de l’esprit au quotidien ? On doit longuement y réfléchir, pour parvenir à trouver ce qui, dans la culture occidentale qui donne le ton aujourd’hui, existe comme une correspondance de ce qu’a l’homme de culture spirituelle supérieure en Orient. Quand on donne un coup d’œil dans les librairies en usage sur le peuplement de notre Terre, on indique comme il est connu que sur la Terre vivent environ 1 500 millions d’êtres humains. C’est juste, au fond, si l’on considère ces êtres humains qui créent pour la culture de l’humanité, parce qu’ils cheminent sur la surface du globe sur leurs deux jambes, mais ce n’est plus juste pour notre époque actuelle, si nous nous interrogeons sur la quantité du travail que les hommes ont produite presque seulement et uniquement par eux-mêmes pour la culture de l’humanité, il y a relativement pas très longtemps encore. Par les conquêtes de la culture occidentale, nous avons contribué à substituer, dans une mesure plus que suffisante, le travail humain par le travail mécanisé, et nous disons pour cela : dans le cours de ces trois ou quatre derniers siècles, ce qui a été fabriqué, produit, pour notre culture, ne l’a plus été que par le résultat du travail humain, mais celui que fournit le travail mécanisé. Si les machines n’existaient pas, on verrait combien les hommes devraient produire pour maintenir la condition de vie qui est maintenue actuellement avec l’aide des machines. On peut à présent calculer combien d’hommes en plus devraient vivre sur la Terre pour produire par le travail humain ce que les machines produisent, ce qui est produit par la mécanisation. Je me suis efforcé de le calculer, et pour une journée de travail de huit heures — on peut encore compter selon la consommation de charbon ou autre —, on peut dire qu’environ 700 à 750 millions d’êtres humains devraient travailler en plus sur la Terre, que ceux qui existent actuellement en chair et en os. Cela signifie, et ce n’est que nécessairement juste — si nous regardons la quantité de travail produite — que nous avons peuplé la Terre de 1 500 millions d’hommes. Mais nous l’avons peuplé plus encore, mais de ce qui n’est plus vraiment des hommes, mais à la vérité des *homunculus*, des machines, mais qui produisent le travail qu’autrement les hommes devraient effectuer. À l’oriental, cette idée est assez malcommode, d’une certaine manière en relation avec sa propre disposition d’âme, cette idée d’*homunculus* humains, qui ont fait irruption dans la culture humaine, ces 700 à 750 millions d’humains qui ne sont plus des êtres humains, mais des machines.
Cette sorte « d’humains », qui collaborent là, qui sont les porteurs, les porteurs mécaniques de l’énergie humaine, c’est l’analogue important, ce qui correspond vraiment dans la culture occidentale normale, cette sous-hominisation qui fait le pendant à ces hommes plus élevés, plus spirituellement élevés, de l’Orient. Et je ne crois pas qu’aujourd’hui quelqu’un puisse honnêtement faire un bilan universel de la vie de l’âme et de l’esprit, sans admettre dans cette réflexion comptable, dans les meilleures époques, ce qu’a donné à l’humanité la culture spirituelle orientale qui culmine dans l’homme

supérieur, vis-à-vis de ce qui a été finalement produit par la culture occidentale : le sous-humain, la machine qui exécute le travail humain.
Certes, ces derniers temps, les Orientaux ne sont très certainement pas restés des idéalistes, mais ils se sont appropriés ce que doit produire la machine de l'Occident, mais pour la configuration d'ensemble de leur vie de l'esprit, je rencontre encore et toujours ce fait caractéristique, qui eut lieu voici quelques 45 ans. C'est alors que les Japonais reçurent le premier croiseur de guerre des Anglais et ils étaient très fiers de pouvoir faire ce que les Anglais faisaient, à savoir commander un croiseur de guerre en mer. Et ils remercièrent leurs maîtres anglais et sortirent donc en mer. Les gens regardaient depuis la côte la manière dont un capitaine de croiseur de guerre ferait naviguer son bateau de tous côtés sur la mer. Mais il se sentirent bientôt mal à l'aise : le croiseur virait et virait, sans cesser de virer. Car il devait effectivement virer ; le commandant anglais avait effectivement été relevé de ses fonctions et remercié, lequel avait compris, au moyen d'un dispositif adéquat, comment pour ce faire on faisait dévier la vapeur. Et c'est ainsi que le capitaine japonais vira et vira sur la mer, jusqu'à ce que la vapeur soit totalement consommée. Certes, cela n'arrive plus désormais dans la vie extérieure, mais dans la disposition de l'âme et de l'esprit, dans la configuration intérieure, cela se produit encore maintenant. L'érudit oriental se situe au fond en face de la culture spirituelle de l'Occident de la même façon que ce capitaine japonais sur son croiseur de guerre, qui ne comprenait pas le maniement du dispositif qui permet de relâcher la vapeur pour virer. Il y a un puissant abîme entre les configurations intérieures, celle orientale et celle occidentale de ces vies de l'esprit. Et il est tout aussi difficile pour l'Occidental de se retrouver vraiment intérieurement de bonne foi dans la vie spirituelle orientale, qu'il est difficile, d'un autre côté, à l'Oriental de se retrouver dans la culture occidentale.
C'est pourquoi nous en sommes arrivés à présent, en particulier pour nous au centre en Europe — qui sommes, pourrais-je dire, enclavés **(a)** entre la vie spirituelle de l'Orient et celle de l'Occident — à une difficulté. Ce que je vous ai exposé juste à l'instant pour la vie spirituelle orientale, est au fond un élément caractéristique de la vie spirituelle orientale d'autrefois. Ce qu'on peut encore en rencontrer, à savoir ce qui est déjà en train d'évoluer vers une nouvelle métamorphose, n'en est au fond qu'un ultime prolongement. Pour ceux seulement qui y comprennent quelque chose, ce prolongement renvoie à ce que fut en vérité la vie spirituelle orientale. Mais nous, dans la mesure où nous appartenons à l'Occident, nous nous sommes déjà longuement nourris de ce qui nous est parvenu de cette vie spirituelle orientale. On ne doit pas dire que l'événement du Golgotha est venu lui-même de la vie spirituelle orientale. Il s'est produit en Orient, mais il est un fait concret qui s'est accompli pour l'humanité entière. Par contre, ce que l'Occident a compris jusqu'à présent du Mystère du Golgotha, au travers de sa disposition d'âme et d'esprit, cela vint d'une tradition orientale. Et notre façon de penser en Chrétiens sur le Mystère du Golgotha est même, pour celui qui peut observer cela avec un regard non prévenu, le dernier résultat de ce que nous avons de la tradition orientale.
Notre culture normale, notre culture quotidienne ordinaire, vit encore en prolongement des courants en provenance de l'Orient, et elle n'a pas encore actualisé de nouveaux élans, pour appréhender d'une nouvelle façon l'événement du Golgotha et d'autres suprasensibles. Mais ce qui est déjà en déclin là-bas en Orient, à savoir ce qui en représente encore là-bas un élément correspondant pour l'Oriental, qu'est-il devenu chez nous au travers de l'Europe entière jusqu'à l'appendice européen, jusqu'en Amérique ? Cela est devenu des phrases. Nous pouvons montrer en des points importants que ce qui

est devenu des phrases, ce que nous avons encore dans les veines de nos âmes pour comprendre le suprasensible et ce qui, dans les veines de nos âmes, a été introduit par les courants spirituels orientaux primordiaux, auxquels nous n'avons encore rien ajouté de neuf à partir de notre culture quotidienne ordinaire. Celui qui s'attache réellement aujourd'hui à notre vie d'âme et d'esprit, celui-là doit se dire : beaucoup, infiniment beaucoup, dans cette vie de l'esprit et de l'âme n'est rien de plus que des phrases, a perdu tout contenu. Nous pensons encore dans les mots, qui nous ont été transmis soit directement de l'élément linguistique oriental, soit qu'ils ont été forgés sur celui-ci. Mais tout cela est devenu de la phraséologie et la phraséologie est devenue pour une grande part notre vie de l'esprit. Nous prononçons des paroles pour ce qui autrefois, dans l'ancienne culture orientale, avec un sens grandiose, mais n'est plus que phraséologie dans notre bouche, dans la compréhension que nous en avons et dans notre cœur.

L'homme ne ressent pas encore cela aujourd'hui dans une mesure suffisante et c'est bien là le malheur de notre époque. Car à partir de phrases, naissent certes des programmes de partis, des conceptions du mondes, qui restent bel et bien phraséologie, or à partir de la phraséologie jamais ne naîtront des faits et des idées féconds pour la réelle poursuite de l'évolution de l'humanité. On peut se livrer à l'agitation avec des phrases, mais avec des phrases on ne peut rien faire. Nous regardons en direction de la vie de l'esprit orientale avec son héritage pour nous et nous disons : ce qui a vécu en tant que monde spirituel, c'est devenu des phrases. Et nous regardons à présent ce qui est essentiel — et que nous avons pu caractériser passablement — de la vie spirituelle de l'Occident, à savoir l'élément mécaniste. Comment cela peut-il être ressenti, si ce n'est absolument plus dans la tension d'une vie spirituelle que nous avons ressentie autrefois, sinon à peu près alors, comment cette vie mécaniste peut-elle être ressentie ? Peut-on désavouer ce à quoi nous nous sommes habitués : que l'énergie mécanique a remplacé 700 à 750 millions d'hommes sur la Terre, peut-on nier cela, au point que *cela* domine nos idées sociales, nos idées sur l'État, que cela s'est introduit dans nos têtes — peut-on disconvenir de cela?

Il est vrai des hommes — mais ce sont des exceptions — au sein de l'humanité occidentale ont profondément ressenti cela et de nouveau on peut renvoyer à une création pleine de sens du poète autrichien *Robert Hamerling*, à son « Homunculus ». Il y tenta, à la fin des années quatre-vingts du siècle passé, de tracer l'image de cet homme qui a grandi à partir de la culture mécaniste moderne dans toute sa vie et toute l'essence de son âme et de son esprit. Il tenta de caractériser la manière de penser qui en résulte, la forme véritable de l'effort égoïste. Hamerling essaya de caractériser tout cela dans son « Homunculus ». Il esquissa un être humain sans âme, parce que la manière mécaniste du penser avait évacué complètement son âme ; il esquissa un homme qui avait grandi à partir des usages de cette culture mécaniste. Cet homme devient milliardaire. Et Hamerling décrivit d'avance maintes caractéristiques de ce qui n'était pas une réalité alors ; il dépeignit la navigation aérienne et toutes les choses qui n'avaient pas cette sorte de réalité. Comme un homunculus, comme un homme artificiel mécanisé dans sa vie d'âme et d'esprit, ainsi apparut l'homme occidental pour Hamerling. En tant qu'homunculus, Hamerling ne caractérise pas ce type d'homme normal occidental, tel celui qui charpente sa vie à partir d'impulsions spirituelles, à partir du suprasensible, qui se manifeste au plus profond de son essence d'être humain, pas du tout, mais comme ce type d'homme qui est étayé par les puissances mécanistes du monde extérieur.

Et l’on doit dire : justement, quand on considère quelque chose comme cela, qui dépeint profondément les sentiments, que l’actuel Oriental cultivé possède sur la vie de l’Occcident, alors on ressent soi-même, alors on entre dans le sentiment de cet Oriental, par exemple de Tagore, lequel, avec toute l’ardeur d’une conception spirituelle du monde, appréhende de nouveau son monde spirituel oriental : il contemple tout ce qu’il peut observer dans le monde occidental en manières de voir la nature, l’État, les idées sociales ; il les dépeint d’une manière telle que l’on se dit — sinon justement avec les nuances, dans lesquelles s’exprime un Oriental — : ainsi cet Oriental cultivé d’aujourd’hui dépeint tout cela comme l’homunculus. L’Occidental porte dans sa vie d’âme et sa vie d’esprit les relents de ce qui fut autrefois grand en Orient, telles des phrases. L’Oriental ressent ce que la culture occidentale a produit de plus grand jusqu’à présent, comme une culture de l’homunculus.
Je sais très bien que des gens paresseux disent que ces choses sont exagérées ; Mais cela dérive du fait que l’on n’a pas le courage d’appeler justement les choses par leurs noms. Il est pourtant nécessaire et honnête de tirer un bilan de la vie de l’âme et de l’esprit. Et pour cela, nous avons indiqué ce qui caractérise à la vérité cette culture occidentale, ce sur quoi tout particulièrement de nos jours, il faut attirer l’attention. N’est-il donc pas palpable ce fait qu’avec la dernière catastrophe mondiale des situations se sont développées qui, même si elles sont difficilement concevables, font finalement comprendre ce qu’un regard non prévenu pouvait voir depuis longtemps, et même bien avant 1914 ? N’est-il donc pas palpable que sous la forme de l’empire anglais, cette nature anglo-américaine, et justement avec sa nature d’homunculus, s’est étendue en grande partie sur la Terre ?
Je ne dis pas cela par exemple pour la raison que je vous parle ici d’un lieu d’Allemagne. Des choses analogues, j’en ai dit ces dernières semaines et depuis longtemps aussi aux membres du peuple anglo-américain lui-même. J’ai dit calmement à ces gens : au fond, pour les Allemands qui vivent dans la *Mitteleuropa*, la situation est à présent encore plus aisée que pour vous, parce que de par la façon dont les choses ont évolué et la tournure qu’elles ont prise, une grande part de la responsabilité prise par les Allemands revient à quelqu’un autre ! —, une part de cette responsabilité est passée à présent sur les épaules de l’élément anglo-américain. On a moins à réfléchir de ce côté, au sujet du — effectivement comment dois-je l’appeler ? — un anglais éclairé me l’a récemment désigné comme un « brigandage conjoint des différentes régions du monde » ; peut-être sera-ce plus convenable d’utiliser cette expression, que de choisir une désignation allemande — on a donc d’autant moins à y réfléchir à ce brigandage conjoint ; on a bien plus à penser que c’est là un fait concret, qui s’installe, et que ceux qui portent encore un sentiment humain dans leur poitrine doivent ressentir cette responsabilité gigantesque de l’évolution à venir de l’humanité qui repose sur eux, parce qu’ils se trouvent au sein de cet extension du monde anglo-américain.
Mais nous, comment avons-nous à en tenir compte, quel est à proprement parler l’essentiel de cette culture mondiale représentée par le monde anglo-américain, avec son caractère mécanique ? Ne croyez pas que justement un membre de la science spirituelle, voudrait de manière réactionnaire fulminer et lancer des invectives contre cette culture mécaniste, ne croyez pas que je veuille ici rechercher un instant d’approbation, en exprimant n’importe quelle idée réactionnaire, en conjurant d’anciennes institutions, ou bien la moindre conquête de cette nouvelle culture ! Celle-ci y est pour moi de la même nécessité qu’autrefois la culture spirituelle. Des nécessités de l’évolution du monde

doivent être prises en compte comme il se doit. Mais quel est l'essentiel ? Aussi grand qu'était, autrefois en Orient, cet effort en direction de l'homme supérieur, vers ce qui peut se révéler de spirituel en l'être humain, comme homme divin, pourtant en Orient, cette élévation de soi à l'homme spirituel est finalement tombée en décadence, de sorte qu'aujourd'hui il y a quelque chose qui a grandi à partir d'impulsions dégénérées par le martyre de cet Orient, ce qui même vient se confondre aujourd'hui dans de grandes régions de l'Orient, en tant que vie communautaire sociale se fondant sur des bases spirituelles, avec la soi-disant vie sociale qui elle, est à la traîne de l'Europe de l'Ouest — nous voyons : ce qui autrefois fut grand en Orient, cela ne l'est plus, cela a perdu sa véritable impulsion intérieure ; c'est du passé et le souffle du passé pèse sur toute la vie spirituelle et la culture spirituelle de l'Orient. Et c'est une décadence de l'Occident, un extorsion de tous les bons esprits de l'humanité occidentale, si beaucoup de gens découvrent aujourd'hui quel secours ils recherchent pour leur vie spirituelle occidentale en empruntant à la nature orientale. Ainsi comme là-bas plane le passé au-dessus de ce qui existe extérieurement maintenant — aussi grotesque que cela ait l'air —, de même plane au-dessus de ce qu'est la culture mécanique de l'Ouest aujourd'hui, un avenir.
Je ne parle pas en réactionnaire de cette culture de l'Ouest, je ne parle pas comme si l'on devait se tromper d'un seul point sur l'*i* de cette culture ; mais de la manière dont elle s'est étendue au moyen du sous-humain mécanique à 700, 750 millions d'exemplaires, c'est un fait concret, que nous ne disposions pas encore aujourd'hui de vie de l'esprit et vie d'âme qui puisse s'installer de tout son poids et force de pénétration dans un monde, qui est si mécaniste. Et c'est ma foi, que j'ai caractérisée ici souvent non pas comme un simple acte de foi, mais comme un acte de connaissance émanant de la science spirituelle, c'est mon acte de foi, donc, que ce qui est appelé science spirituelle d'orientation anthroposophique, qui a été portée comme telle depuis deux décennies, naît de cette même énergie d'esprit qui, lorsqu'elle se tourne sur le simplement temporel, spatial et sensible, devient mécanique extérieure et se disperse en technique grandiose. Une telle vie de l'esprit qui crée les machines et la culture mécanique, elle aurait mis en déroute les hommes qui autrefois, à partir de l'homme oriental spirituel ont créé la culture spirituelle de l'Orient, elle les aurait mis en déroute car il leur aurait été impossible de relier cela à leur sorte de vie spirituelle. À eux, il ne leur revenait pas d'avoir une telle vie mécanique extérieure dans leur environnement ; à nous, en Occident, cela nous revient d'avoir une telle vie dans notre environnement et d'utiliser notre intelligence, toutes nos énergies humaines d'esprit et d'âme, de sorte que nous ayons les fortes puissances intérieures pour maîtriser tout ce qui se produit dans nos cultures mécaniques électrotechniques.
C'est à partir de la même configuration spirituelle que doit croître cette force de l'âme humaine en s'élevant au-dessus du sensible dans le suprasensible, cette force que j'ai décrite dans mon ouvrage « Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ? » et dans la seconde partie de ma « Science de l'occulte » — cette force doit croître pour nous conduire d'une manière, qui n'exista jamais en Orient, dans les mondes suprasensibles. Avec cela, l'humanité de l'Occident n'en est qu'au commencement, pour cela seul le point de départ existe et il y a encore peu de gens aujourd'hui pour admettre qu'il est possible, en effet et même qu'il est nécessaire, à partir du même esprit qui pénètre les lois de nos machines, qui travaille dans notre électrotechnique, à partir de ce même esprit, de s'élever progressivement par une évolution spirituelle intérieure, par un apprentissage intérieure strict de l'âme, comme seule la science la plus stricte s'élève

progressivement à ses propres résultats, à l'endroit où l'on contemple pareillement, seulement d'une autre manière, ce qu'autrefois l'homme oriental a contemplé dans les mondes spirituels. Nous devons en arriver à une science de l'esprit qui, par toute la manière de sa vie intérieure d'esprit et d'âme, est de cette sorte de science et d'effort vers la connaissance de l'époque moderne en Occident. Nous ne devons pas en revenir à ce qui n'est devenu que phraséologie dans les multiples religions confessionnelles, nous ne devons pas en revenir non plus à cette réutilisation bon marché des vieilles phrases pour tenter de caractériser la nouvelle science de l'esprit. Cette nouvelle science doit être crée avec le même sérieux, la même force de pénétration du discernement — sinon d'une manière spirituelle — de la même façon que la science extérieure.
C'est ce qui ressort quand on tente d'une manière raisonnable de dresser les attributions de bilan passives et actives de notre époque. Si nous continuons, à ne faire que construire même nos manières de voir le social sur ces fondements que nous ont donnés les sciences naturelles sensibles, alors nous n'obtenons que les actifs inscrits sur la page de droite de notre livre de compte, du bilan d'âme et d'esprit, alors par une telle manière de voir sociologique ou historique, nous ne faisons qu'appréhender que ce qui va à la ruine dans la vie sociale et historique. Car avec les sciences naturelles extérieures nous n'appréhendons que la mort, et si nous appliquons cette science de la mort à ce qui est contenu dans la vie sociale ou dans la vie historique, alors nous n'y appréhendons que le dépérir. C'est pourquoi les nouvelles théories sociales, qui à présent se jettent sur la réalité, après n'avoir été jusqu'à présent que de simples critiques de ce qui existe, exterminent ainsi la vie réelle parce qu'elles sont conformées d'après la mort. Nous n'avons une manière d'envisager les choses réellement sociales que si nous puisons aux même sources à partir desquelles aujourd'hui, comme je l'ai décrit, doit puiser notre vie suprasensible. Nous voyons purement et simplement comme passif ce qui provient de la manière mécaniste de voir la nature. Nous considérons aussi comme passif toutes les confessions qui furent conformées dans les anciens siècles et qui ont perdu leur force, car plus que tout autre force, l'humanité actuelle a besoin de la force du Christ. Mais elle a besoin d'un nouveau cheminement pour la conduire au Christ. Tout ce qu'il y a d'ouvert ou de voilé qui mène sur d'anciens chemins, cela se trouve aux articles passifs du bilan. Nous avons besoin des articles actifs. Ce sont ceux qui proviendront d'une renouveau apporté par une considération spirituelle du monde. C'est encore bien difficile aujourd'hui pour maintes personnes, en particulier dans les pays occidentaux, d'où provient cette curiosité orientée dans une direction spirituelle, mais où le cheminement dans le monde spirituel n'est pas recherché par les fortes énergies de l'âme elle-même, mais où l'on donne l'occasion, par une sorte de singerie d'expérimentation scientifique, aux dieux ou aux esprits et aussi aux âmes des défunts, d'entreprendre, par-ci où par-là, une visite dans le monde physique sensible et de s'exhiber dans un costume physique sensible. Le spiritisme s'abandonne à cette manière de loger des invités, entreprise par-ci par-là en s'attifant comme au théâtre. Nous sommes là carrément à l'opposé d'une réelle recherche de l'esprit. Voulons-nous aujourd'hui rechercher réellement l'esprit, alors cela ne peut pas consister à s'égarer en matérialisant et extériorisant la vie et à se mettre, dans la vie extérieure, en quête d'êtres spirituels qui sont nulle part, mais seulement de loger des invités, par-ci par-là, comme dans un théâtre, soudainement pour qu'ils nous informent qu'il y a un monde spirituel au sujet duquel nous ne devons pas du tout nous soucier. Qu'ont fait avec cela des investigateurs de la sorte d'un *lombroso* ? **(7)** Les sciences naturelles sont demeurées pour eux sans esprit ; qu'à cela ne tienne, l'idée leur

vint de découvrir quelque chose d'une manière spirite en dehors de la nature, afin qu'ensuite ils pussent s'activer d'autant plus en matérialistes, dans ce qu'est la vie humaine et l'environnement humain. Nous avons besoin d'un approfondissement spirituel qui peut pénétrer vraiment ce qui est matériel et qui peut accompagner notre vie du même pas.
Vous dépeindre une telle vision spirituelle de la vie, qui est à même de former vos idées et vos actes, qui devienne en même temps une morale, à partir de votre force d'âme, qui à partir de vos forces d'âmes peuvent engendrer en même temps une vénération religieuse, vous indiquer qu'il existe une telle science de l'esprit, c'est ce qu'à présent deux décennies d'existence de cette science me permettent de vous le dire, et c'est ce qui sera en outre ultérieurement ma tâche. Je voulais indiquer aujourd'hui de quelle manière cet effort spirituel devait être actuellement placé pour venir en face, en tant qu'actif, du passif de notre vie de l'esprit et de l'âme. Étant donné que nous sommes enclavés entre l'Est et l'Ouest, en tant que membres du peuple allemand, — ce peuple allemand si éprouvé, qui s'enfonce dans une grande détresse — ne devrions-nous pas être en situation, à partir de ce qui pré-existait de l'élan vers la spiritualité qu'avaient entrepris nos grands prédécesseurs, nos grands hommes d'esprit, de découvrir une voie d'investigation nouvelle de l'esprit ? Alors il peut se produire ce qu'on veut au plan politique : si nous avons l'énergie de nous tourner vers cette voie d'investigation de l'esprit, pour avoir à dire quelque chose d'une vie de l'esprit à l'avenir à l'Oriental, cette fois sous une autre forme que celle qu'il posséda autrefois, mais qu'il perdit, pour qu'il la reçoive donc de nous; s'il nous est possible, à nous en Occident, de dire quelque chose sur la vie de l'esprit, qui un jour pourra venir répondre à toutes ces exigences, qui ont découlé de cette culture simplement mécaniste, alors nous aurons dans ce centre de l'Europe, si nous recherchons une telle voie, alors ici en ce centre de l'Europe nous aurons réalisé notre mission.
Il semble que les événements catastrophiques ont révélé quelque chose de particulier aux Allemands. Certes, les Allemands aussi ont d'un côté participé à cet abandon de soi, à l'inondation de la vie économique encore prématurée de l'Ouest, ils ont participé à cette faiblesse d'énergie, cette mollesse qui consiste à se tourner vers l'Orient, quand il importait de rechercher un renouvellement de l'esprit. Mais il semble — je dis bien : il semble, pour ne pas dire ce qui serait bien mieux pour moi : il en est ainsi — il semble, donc, que les Allemands aussi dans l'époque où ils se sont évertués au matérialisme ont même prouvé qu'ils n'avaient aucun talent pour le matérialisme. Ce talent doit être recherché ailleurs dans le monde. Si nous reconnaissons à partir de notre détresse que les Allemands n'ont aucun talent pour le matérialisme, alors peut-être l'impulsion d'entrer dans une investigation de la spiritualité nous viendra de cette reconnaissance. Mais alors, à partir de cette nécessité, l'impulsion viendra par un effort individuel à l'esprit, et non par un emprunt à l'Oriental ; et peut-être même à partir de cette forme de l'aspiration spirituelle la plus épurée que nous avons découverte chez les Allemands au tournant des dix-huitième et du dix-neuvième siècles, au moyen d'une connaissance exacte des racines où puisait cette énergie allemande pour le travail spirituel que nous avons vue naître pour toute l'évolution à venir de l'humanité. Quel que puisse être sinon le destin allemand — alors nous pouvons dire : pour ce que nous pouvons conquérir, en en revenant aux sources de nos forces de vie de l'esprit et de l'âme, nous avons le droit de dire : l'esprit allemand n'est pas accompli **(8)**, il veut vivre dans les actes futurs, dans les

préoccupations du futur et il faut espérer qu'à partir de ces points de vue spirituels il aura encore, entre maintes autres choses, beaucoup, vraiment beaucoup à dire.

Notes :
(1) « *L'extirpation de l'esprit allemand…* », Littéralement : « Mais de toutes les mauvaises conséquences que la dernière guerre (1870, *ndt*) menée contre la France a entraînées dans son sillage, la pire est peut-être une méprise générale qui s'est largement répandue, à savoir que la culture allemande aurait aussi vaincu en prenant part à ce conflit et que, pour cette raison, elle devrait à présent être décorée des couronnes conformes à ces résultats et succès extraordinaires. Cette chimère est extrêmement funeste : non pas parce que c'est une illusion — car les illusions des plus salutaires et des plus prospères, il en existe bien — mais parce qu'elle est en situation de transformer notre victoire en en complète défaite : *dans la déroute, effectivement, l'extirpation, de l'esprit allemand au profit de « l'empire allemand »* » Tiré de « Considérations intempestives », Premier article : « David Friedrich Strauß, le sectateur et l'écrivain », 1873.
(2) « *Rabindranath Tagore* » : 1861-1941, écrivain, philosophe et pacifiste engagé, descendant d'une famille bengalaise qui remonte au dramaturge sanskrit du 8ème siècle Bhatta-Narajana.
(3) « *Helena Petrovna Blavatsky* » : 1831-1891, fonda avec Henry Steel Olcott en 1875, la Société Théosophique.
(4) « *Annie Besant* » 1847-1933, à partir de 1907, présidente de la Société Théosophique.
(5) « *que nous ne puissions imiter* » comparez avec Rudolf Steiner : « Mein Lebensgang » (Autobiographie) **GA 28**, Chap.XXXI.
(6) *Robert Hamerling*, 1830-1889. Son « Homunkulus ». Épopée moderne en 10 chants parut en 1888. Voir aussi la conférence : « Homunkulus », Berlin, 26 mars 1914, dans « Science spirituel en tant que bien de vie », **GA 63** et encore « Robert Hamerling — un poète et un penseur et un homme », en mémoire du même, édité par Marie Steiner, Dornach (1939).
(7) *Cesare Lombroso (1836-1909)*, professeur de médecine légale et de psychiatrie à Turin, connu dans le vastes cercles par sa doctrine de la relation entre génie et démence.
(8) « *l'esprit allemand n'est pas accompli* », parole de vérité donnée à la fin de la conférence: « L'âme germanique et l'esprit allemand du point de vue de la science de l'esprit », Berlin, 14 janvier 1915, dans « *Aus schicksaltragender Zeit* », **GA 64**; voir « Paroles de Vérité » **GA40.**

Notes du traducteur
(a) « *Und wir hier in Mitteleuropa, sind wir denn....*» Donc, nous sommes bien à Stuttgart, lieu où fut donnée cette conférence, au beau milieu de la *Mitteleuropa* : celle -ci n'est pas donc l'Europe du centre, mais „l'Europe au centre", à bon entendeur pour d'éventuels historiens ex-nostalgiques de l'Empire austro-Hongrois, ce que manifestement n'était pas Rudolf Steiner... Ce point est d'ailleurs confirmé en plusieurs endroits du texte présent.
(b) Quand ce n'est pas déjà maintenant le « brave type » de Nazareth…

Connaissance de l’esprit en tant que fondement d’actions

Stuttgart, 30 décembre 1919

Il y a à peu près deux ans, au moment où les événements catastrophiques de ces derniers temps approchaient de leurs dénouements, les circonstances firent que les amis de notre université des sciences spirituelles, fondée à Dornach, voulurent proposer un changement de nom pour cette université de science de l’esprit **(1)**. On devait ainsi exprimer la manière dont, à partir de la conscience d’une vie spirituelle allemande, on voulait s’opposer à tout ce qui pût se lever à l’encontre de cette vie spirituelle dans le présent ou dans l’avenir. On a alors appelé *Goetheanum*, cet édifice, qui doit également restituer dans sa configuration artistique ce qui vit dans la science spirituelle d’orientation anthroposophique — et vous ressentirez l’importance de cette dénomination — et cette université pour la science spirituelle. Et donc ce Goetheanum se trouve sur un colline au Nord-Ouest de la Suisse, telle la signature d’un esprit réellement international, mais un esprit tel qu’il veut avoir en lui cet élément significatif que l’on peut rattacher au nom de Goethe. Et c’est pourquoi on prendra la liberté, en s’y livrant à des considérations de science spirituelle, comme elles doivent y être cultivées, de se souvenir par-ci par-là de cet élément goethéen.

Il semble en apprence, que je prends bien loin mon point de départ aujourd’hui, mais peut-être que cet élément lointain sera plus approprié pour attirer l’attention sur un élément caractéristique de la science spirituelle telle qu’on l’entend ici.

Il est peut-être connu que Goethe, après avoir accepté la responsabilité de ses charges à Weimar, se consacra intensément à des considérations de sciences naturelles, à partir de certaines circonstances de la vie qu’il mena en ce lieu. Et au moment où, après avoir fait des recherches et des études les plus variées sur les plantes et les animaux à Weimar et à Iéna, la ville voisine, et après s’être occupé de toutes sortes de recherches scientifiques, au milieu des années quatre-vingt, lors de son voyages en Italie qu’il traversa de région en région, il se mit à rédiger ses idées qu’il se faisait dés lors sur le rapport entre les plantes et la Terre. Il écrivit à son ami resté à Weimar **(2)** qu’il était pleinement sur la piste de la plante originelle, de cet archétype végétal dont il était convaincu qu’il s’agît d’une forme à concevoir seulement en esprit, une forme qui reposait certes à la base de toute plante réelle, mais qui ne restait qu’une unité conceptuelle saisissable par l’esprit. C’est alors qu’il écrivit quelque chose de remarquable à son ami de Weimar : à savoir qu’avec cette forme bien présente dans l’âme, on doit être en situation de reconnaître le monde végétal de sorte qu’en modifiant cette forme conceptuelle — en fait Goethe désignait cette formation spirituelle comme étant à la fois de nature sensible et suprasensible — de manière correspondante, en lui donnant une forme concrète, l’on doit créer en esprit quelque chose qui a la possibilité de conquérir une sorte de réalité extérieure. On doit avoir saisi si profondément cette plante archétype, bien présente dans l’âme au point de pouvoir la découvrir dans sa réalité de plante imaginative, mais qui a pareillement sa légitimité pour devenir une réalité extérieure comme les plantes, qui sont là dehors dans les prairies, dans les bois et en montagnes.

Que pensait alors Goethe et que ressentait-il, en exprimant cela dans l’instant où il se croyait parvenu au sommet de sa manière de voir les choses dans un certains domaine de connaissance ? Ne voyons-nous pas à ses propos, nommément si nous tenons compte en plus de ce qui vivait dans la nature de Goethe, que vis-à-vis de la nature, Goethe

s’efforçait alors à une connaissance qui, comme elle s’exprimait, restait conforme à l’esprit et donc à une connaissance dans laquelle ne collaboraient pas seulement les sens, dans laquelle ne collaborait pas seulement l’intelligence, mais une connaissance dans laquelle collaborait entièrement aussi l’élément spirituel en l’être humain ? Mais ne voyons nous pas aussi la manière dont Goethe s’efforçait à une connaissance qui pouvait aussi s’immerger dans l’essence des choses, une connaissance qui se savait si unie aux choses qu’en créant les idées des choses, elle pouvait être au clair sur le fait que dans cette énergie de création, qui vit dans l’âme et qui est productive, vivait la même chose que ce qui vivait et tissait dans la force de croissance des plantes là dehors ? Goethe était conscient sur ce point : si les plantes croissent là dehors, si elles développent feuille après feuille, bourgeon après bourgeon, fleur après fleur, c’est qu’en elle vit cette énergie de croissance. Mais avec celle-ci, qui vit là dehors, Goethe voulait lui-même s’unir, il voulait la laisser vivre dans sa propre âme. Dans ce qu’il élaborait en tant qu’idées cognitives sur les choses, devait vivre quelque chose qui était de même nature que ce qui reposait là dehors au fondement des choses.
C’est à une énorme intimité dans la participation au vécu des choses extérieures que l’on s’efforce ainsi au moyen d’une telle connaissance. On sous-estime aujourd’hui encore la pesanteur, qui opèrait dans l’effort de connaissance de l’humanité, au moment où Goethe se haussait à de telles idées ; car aujourd’hui, au fond, nous vivons dans de tout autres idées cognitives. La science spirituelle d’orientation anthroposophique qu’on a en vue ici veut être cependant un goethéanisme, c’est-à-dire non pas, par exemple, une science de Goethe — dans la manière avec laquelle telles ou telles associations Goethe traitent de ce qu’a dit ou écrit Goethe — au sens où elle s’empare de ce qui a vécu d’une manière originaire et élémentaire chez Goethe et qui possède sa propre vivacité intérieure, pour le faire fructifier sans cesse, et cela doit être aujourd’hui tout différent de ce que cela pouvait être en 1832, au moment où mourut Goethe. En Goethe vivait un esprit qui continue à se développer, même après que Goethe fut mort pour ce monde. On peut parler aujourd’hui d’un goethéanisme de l’an 1919. Lequel ne nécessite pas de réchauffer ce que Goethe a dit mot pour mot mais doit oeuvrer dans son esprit. Et l’on peut croire agir au mieux dans son esprit quand, avec ce qu’il a cherché à développer en son temps, voici presque un siècle et demi, sur le petit domaine du végétal et un peu aussi sur celui de l’animal — et encore seulement pour ce qui relève des formes extérieures —, quand on fait de sa vaste conception du monde une impulsion pour accueillir d’abord avant toutes choses l’être humain dans cette vaste conception du monde développer par lui. Avec cela on se déclare partisan d’un goethéanisme qui devra oeuvrer en se transformant sur tout ce qui aujourd’hui veut résulter comme conception du monde à partir des régions les plus considérables de notre effort de connaissance, de ce qui veut naître comme conception du monde à partir des domaines scientifiques.
Peut-être puis-je, quelque peu en accord avec ce que j’ai déjà dit dans les conférences précédentes, caractériser une fois encore comment se déroula l’évolution spirituelle de l’humanité civilisée lors de ces quatre derniers siècles. Qu’y avons-nous vu paraître en tant que force principale à l’œuvre dans l’évolution humaine et dans l’effort de connaissance ? Nous avons vu naître la vie intellectuelle, une vie conforme à l’intelligible et si nous en avons jsutement vu aussi les grands triomphes dans le domaine des sciences naturelles, nous devons cependant dire : en dépit du fait que ces sciences naturelles nous décrivent en abondance les faits extérieurs concrets, — la manière dont nous, les hommes, nous nous jetons sur le monde extérieur, à savoir cette manière avec laquelle

nous formons des images en notre âme sur la nature extérieure et sur la vie, est intellectuellement colorée d'outre en outre.
On parvient certes dans quelque chose de très spirituel, quand on adopte préférentiellement comme règle de conduite le facteur intellectualiste dans la nature humaine. Nos idées abstraites et nos concepts sont naturellement intérieurement très spirituels. Ainsi, tels qu'ils se sont fait valoir dans ces quatre derniers siècles, sont-ils bien spirituels en soi, mais ils ne sont pas en situation de devenir quelque chose d'autre que des images reflets des faits concrets extérieurs. C'est l'élément caractéristique de notre vie d'esprit et d'âme : nous en sommes progressivement venus à développer des idées abstraites, des concepts abstraits, tous affinés au travers d'une épuration par l'élément spirituel, qui osent seulement approcher la réalité sensible, et qui n'ont pas en eux la vigueur de concevoir quelque chose d'autre dans la vie que l'élément extérieur sensible. Ces hommes qui mobilisent aujourd'hui tous les ressorts de leurs âmes dans cette direction intellectualiste, croient souvent suivre tout à fait inconditionnellement et sans préjugés les cheminements de leurs recherches, de leurs pensées. Mais ce penser et cette recherche, qui se meuvent à partir de tels cheminements intellectualistes, ne sont absolument pas indépendants de l'évolution historique. Et il est intéressant de voir comment mainte personne, qui se désigne aujourd'hui comme philosophe, scientifique, croit d'une manière quelconque pouvoir légitimer à partir de la nature humaine ou de l'être du monde, la raison pour laquelle elle explore de telle ou telle manière, alors que la manière dont elle explore, n'est que le résultat d'une éducation de l'humanité vieille d'un millénaire.
Quand on remonte d'abord — et aujourd'hui je ne puis que caractériser cela en gros — au travers des siècles post-chrétiens dans la Grèce antique, on rencontre alors dans les derniers siècles de la Grèce pré-chrétienne les premiers commencements déjà de ce penser intellectualiste, auquel nous nous sommes absolument et totalement soumis depuis le quinzième siècle dans l'Occident civilisé. Dans la Grèce antique, nous trouvons éclose ce qu'on a très longtemps appelé la dialectique. Cette dialectique est la mise en activité d'un élément idéel qui tend de plus en plus à l'abstraction. Mais celui qui considère la vie grecque sans prévention, celui-là voit que celle-ci est encore chez *Platon* très spiritualisée, avant de régresser en simple vie logique de l'intellect chez *Aristote*, en un contenu d'âme vieilli. Et lorsque, par exemple, comme Nietzsche l'a fait — de manière grandiose quoique quelque peu maladive aussi — l'on remonte dans les temps primitifs du penser grec, de l'évolution de la culture grecque, alors on trouve que dans ce que Nietzsche a désigné comme l'époque tragique des Grecs, — que dans cette vie de l'esprit l'élément dialectique logique et abstrait n'existe pas encore, ni non plus l'attitude qui consiste à se tourner sur le simple monde extérieur. Mais dans cette vie spirituelle grecque il existe encore quelque chose qui ne peut remonter que du plus profond de la nature humaine elle-même, laquelle fait naître d'elle-même et porte l'essence du monde dans ses configurations multiples. Et quand nous remontons plus loin encore à la source originelle de ce qui pris naissance là-bas en Grèce, avant d'y filtrer ensuite en simple logique, plus loin encore, en Orient, nous découvrons ce à quoi j'ai récemment fait allusion et ce que l'on pourrait désigner pour l'humanité actuelle — mais seulement pour elle — comme une connaissance mystérique secrète. Celle-ci est une connaissance qui est acquise d'une manière que l'humanité actuelle dans sa vie normale, ne peut absolument plus se représenter. Dans ces écoles de l'Orient antique, qui étaient à la fois des écoles, des ateliers d'art, et des centres religieux, l'homme n'avait pas simplement

quelque chose à apprendre ou bien à explorer par ses facultés intellectuelles, mais, il avait surtout à être préparé pour approcher les mystères de l’existence, il avait à effectuer une transformation complète de la totalité de sa nature. Dans ces Mystères de l’Orient, c’était une chose allant de soi que l’homme, tel qu’il se trouvait alors dans la vie extérieure, ne pût pas pénétrer dans les Mystères de l’existence. C’est pourquoi on devait d’abord éduquer l’homme pour le mener, au travers d’une discipline sévère de toute sa nature, à cet état de complète transformation de l’être et l’on communiquait alors à cet autre être ce que l’on désignait comme le contenu de la connaissance. C’est sur la base d’une riche vie d’âme et d’esprit concrètement configurée, qui n’existe certes plus historiquement mais que l’on peut constater par la science spirituelle, qu’une connaissance s’est donc édifiée autrefois en Orient, qui s’est répandue ensuite vers la Grèce et y a été filtrée et épuisée en dialectique, en logique, en simple intelligence, et, sans cesser d’être de plus en plus filtrée et épuisée, elle est devenue ce simple intellectualisme au sein duquel nous sommes enfoncés de force depuis le milieu du quinzième siècle.
Sans diriger sincèrement le regard de l’âme sur de telles choses, que je viens de vous caractériser, on ne peut pas examiner les divers courants culturels et établir les bilans civilisationnels de l’existence actuelle, on ne peut pas non plus en venir à des appréciations fécondes sur ce qui est aujourd’hui indispensable à l’humanité. Aujourd’hui, il s’agit que l’on examine réellement sincèrement ce qui est devenu et qu’on reconnaisse dans quels univers spirituels nous nous trouvons en vérité. Quand on suit ainsi la manière dont une vie spirituelle plus ou moins étrangère depuis l’Orient s’est implantée en Grèce, y a subi un processus de filtration et d’épuisement avant de conduire à notre intellectualisme, alors on en vient à la question suivante : Comment cette vie spirituelle s’est-elle donc véritablement développée ?
Cette vie spirituelle n’a pas pu autrement se développer du fait qu’elle était liée d’une certaine façon à quelque chose qui tient de la nature au sein de l’entité humaine. Si l’on examine attentivement ce qui a agi et ourdi à la vérité dans la nature humaine, pour que cette vie spirituelle ait pu évoluer et se développer au travers de la transformation de l’homme, alors on doit dire : la fait concret de l’hérédité y joue un rôle, ce fait de la transmission héréditaire par le sang dans l’humanité joue là-dedans un grand rôle. Et nous ne pouvons étudier à la vérité que la manière dont a eu lieu l’évolution de la connaissance au sein de l’humanité à partir de la reconnaissance de ce fait concret de l’évolution du sang. C’est pourquoi la connaissance de ces temps-là, auxquels j’ai fait allusion, pour exposer l’origine de notre connaissance actuelle, était également reliée à des peuples singuliers, à des races particulières, à des contextes sanguins et héréditaires singuliers. C’est au travers d’une différenciation provoquée par des peuples particuliers que la connaissance s’est produite. Ce à quoi l’on devait avoir égard, lorsqu’on allait chercher l’élève hors de son existence pour le faire entrer dans cette école des Mystères, dont j’ai parlé, ce à quoi il fallait faire attention lors de sa formation, c’était de savoir quel sang, quel tempérament vivait dans ce sang, quels dons de la nature fondée par le sang vivaient en lui. Et ce qui dépendait ainsi de la nature devait être amené à évoluer jusqu’à ce qui pouvait résulter de cet élément conforme à sa nature, pouvait paraître au grand jour dans la connaissance de l’homme concerné.
Celui qui connaît réellement l’évolution historique de l’humanité, celui qui ne s’en tient pas — je peux avoir recours encore une fois à cette expression — à cette *fable convenue* (en français dans le texte, *ndt*) qu’on appelle « histoire » aujourd’hui, mais considère l’évolution historique réelle de l’humanité, celui découvrira que cet état de dépendance

de la vie d'âme et d'esprit eu égard à la persistance du sang, au fait tangible du sang, cessa radicalement au milieu du quinzième siècle pour la zone occidentale du monde civilisé. Alors quelque chose commence à donner le ton, quelque chose qui ne peut jamais être lié au sang dans l'évolution de l'humanité. C'est très intéressant à voir, si l'on considère tout ce qui s'est développé d'artistique dans l'humanité moderne depuis le quinzième siècle ; la manière dont tout cela jaillit des sources de la vie de l'âme humaine, qui n'a plus rien à voir avec cette même coloration élémentaire, dans son aspect naturel des plus grandes productions spirituelles des temps primitifs. On peut méconnaître cela dans beaucoup de milieux. Celui qui veut correctement comprendre ce qui vivait chez Eschyle, ce qui vivait chez les anciens philosophes grecs comme Héraclite ou Anaxagore, celui qui veut concevoir ce qui a vécu dans cette ancienne culture, doit être au clair qu'il y avait là quelque chose qui était lié à la nature du sang de certaines races. Le Grec en était encore conscient que toute sa nature spirituelle était attachée à la fleur d'âme que faisait fleurir son sang. On peut prouver cela, si l'on suit par exemple d'une manière sensée les œuvres de l'art grec, en particulier ces formes sculpturales typiques. Quand on tente d'en arriver à ce qui repose à la base de ces types, alors on découvre qu'il en vit trois dans le milieu de la sculpture grecque : d'abord le type satyre, ensuite le type mercure, qui apparaît particulièrement dans toutes les têtes de Mercure, puis le type que nous découvrons chez Zeus, Héra, Athéna, Apollon. Que l'on compare attentivement un jour les formes des nez, les formes des oreilles, tous les détails chez chaque type singulier, alors on en viendra tout naturellement à la manière dont le Grec voulait exprimer dans le type satyre, et dans le type mercure, quelque chose d'une humanité subalterne, au sein de laquelle s'est répandue une humanité supra-ordonnée au sang de cet élément aryen, auquel le Grec donna un reflet dans sa tête de Zeus. On pourrait dire : dans cela est exprimée la conscience de la manière dont le Grec se sentait attaché élémentairement au sang dans l'évolution de l'humanité. Cela cessa de rayonner progressivement et cela cessa d'avoir une importance pour l'humanité au milieu du quinzième siècle. Depuis cette époque, c'est l'élément intellectuel qui règne dans ce qui est produit normalement à l'extérieur en spiritualité, cet élément de la représentation, de sorte que ce qui s'éveille alors en l'âme, ce qui relève de la nature de la vie de l'âme, n'eut plus rien à faire avec ce qui bouillonnait dans le sang, ce que le sang produisait. Cela, même des philosophes triviaux doivent l'admettre: ce qui vit dans cette manière intellectualiste de se représenter les choses n'est pas liée au corps, et pour le moins n'est plus lié au sang, et à vrai dire cela n'a rien à faire non plus avec ce qui jouait un si grand rôle dans l'ancienne spiritualité : avec l'hérédité, avec le fait concret de la parenté liée au sang au sein de l'hérédité.

En ce milieu du quinzième siècle, ce qui survint de différent dans l'évolution de l'humanité, c'est certes sous la forme d'une spiritualité tout à fait tenue, pour ainsi dire, juste à peine intellectualiste, qui éduqua cependant l'humanité moderne vers l'indépendance de tout ce qui relevait simplement de la nature, mais qui l'éloigna en tout cas, en même temps, de tout ce qui, auparavant avait été ressenti comme un élément de nature humaine. Et quelque chose de particulier, je pourrais dire, quelque chose de tragique fit ainsi son entrée dans cette évolution de l'humanité moderne. Elle dut s'élever à une expérience qui est indépendante de l'élément naturel, mais avec ce qui commença d'entrer ainsi dans son âme, elle ne fut plus en mesure de se concevoir elle-même. Dans cette ancienne spiritualité, dans cette connaissance de l'esprit qui était encore édifiée sur le sang, on avait reçu en même temps que les connaissances intérieures, une connaissance

de la nature humaine et de l’essence même de l’être humain ; à présent on s’était élevé à une spiritualité abstraite, qui peut remporter de grands triomphes dans les sciences naturelles, mais pour laquelle il est impossible d’entrer dans l’essence de l’homme lui-même et qui en reste donc très éloignée.
Cela eut aussi cependant une autre conséquence. Quand nous regardons en arrière dans cette évolution que j’ai caractérisée comme étant relié à un élément naturel, et que nous dirigeons notre regard à présent, non pas sur la nature cognitive, mais sur ce qui passe dans l’histoire en tant que faits bons ou mauvais, sympathiques ou antipathiques, alors nous découvrons que ces faits se rattachent à la connaissance naturelle, à une expérience de l’esprit conforme à la nature, ces faits sont l’expression d’une expérience naturelle de l’esprit : l’homme s’éprouve au moyen de son sang, il s’élève à la spiritualité au moyen de son sang, il fait l’expérience de ce que son sang lui donne, dans des images puissantes, en imaginations, qui sont les représentations de l’élément spirituel vécu, et ce qu’il vit ainsi en son âme, cela déborde dans la totalité de son être d’homme. Et l’effluance de ce qui pulse ainsi de ses représentations, de ces représentations ressenties, de ses idées ressenties, cela devient ses faits .
Et aujourd’hui ? Nous sommes parvenus à une culmination. Nous avons derrière nous trois ou quatre siècle de vie intellectualiste, nous regardons autour de nous dans le monde civilisé moderne, nous trouvons partout une évolution intense d’une vie qui est explorée de façon intellectualiste d’où résultent les idées les plus multiples, mais toutes ces idées, du fait qu’elles sont trop abstraites, trop étrangères au vivant, ne peuvent pas passer en impulsions dans la vie des actes. Lorsqu’on voit aujourd’hui, là où les problèmes sociaux ou autres problèmes de l’humanité sont si urgents, l’ensemble de la vie de l’âme à partir de laquelle on ne veut absolument pas admettre combien nous sommes en train d’avancer sur une voie sans issue, et combien nous avons besoin d’aller chercher de très profondes énergies dans notre vie d’âme pour redécouvrir des impulsions qui peuvent passer dans les actes — alors, on fait souvenir d’un dicton qu’on rappela aux Allemands au siècle dernier, parce qu’on les trouvait déjà endormis à cette époque déjà : « Dors, Michel, dort, au jardin se promène un âne, au jardin se promène un petit abbé, qui te conduit au ciel. Dors, Michel, dors !— En effet, c’est aujourd’hui une opinion fréquente : prêter l’oreille à n’importe quel élément religieux abstrait, qui ne se trouve dans aucun rapport avec la réalité extérieure immédiate et avec la vie dans cette réalité. Nous avons perdu la relation existante entre la connaissance extérieure de la nature, que nous ne concevons qu’intellectuelle et ce qui vit dans notre âme, ce qui était compris dans la connaissance naturelle antique fondée sur le sang, la contemplation de l’entité de l’être humain.
Je sais combien aujourd’hui on est enclin à entendre de telles caractéristiques, que l’on considère comme des choses quelque peu bizarres, en affirmant qu’elles veulent exagérer les choses. Mais il doit être dit : tant que l’on n’écoute pas ce qui vient de ce coin-là, on n’en vient pas aux idées fécondes sur une réorganisation ou une réédification, qui paraît si nécessaire à tout un chacun, quand on observe les choses sans préjugés. La dimension spirituelle et celle de l’âme — effectivement, à présent nos philosophes d’écoles parlent encore d’un quelconque élément d’âme en relation avec le monde extérieur ; mais cette claire conception-là de la nature de l’être humain en corps, âme et esprit, cela ne vit plus depuis longtemps dans notre manière d’envisager les choses en Occident. On peut alors percevoir un fait très remarquable. On peut seulement en venir à bout — j’ai exposé cela dans d’autres conférences — dans la connaissance de la nature de l’être humain, quand

on a la capacité d’articuler cet être humain en corps, âme et esprit. Car le corps c’est ce qui, entre la naissance et la mort, sert d’outil pour les forces spirituelles, l’esprit c’est ce qui se sert de cet outil, et l’âme c’est ce qui n’est ni corps ni esprit, mais qui est l’élément reliant les deux. Sans percer à jour cette triade, on ne peut pas pénétrer l’essence humaine. Mais même d’éminents philosophes en parlent : l’homme consiste en un corps et une âme. Ils croient cultiver une science dépourvue de préventions. En effet une science sans préjugés ! Seulement ils ne savent pas : Dans la vie intellectualiste, nous sommes dépendants de toute l’évolution orientale. Ainsi sommes-nous encore dépendants, dans cette manière de regarder simplement le corps et l’âme qui est la nôtre, du huitième Concile oecuménique de Constantinople de l’an 869, lors duquel fut établi le dogme selon lequel on n’avait plus à croire au Christ en corps, âme et esprit, mais seulement en corps et âme et qu’on devait croire que l’âme était seule à avoir quelques facultés spirituelles. C’est devenu à partir de cette date un dogme de l’Église catholique, c’est devenu un commandement pour ceux qui ont exploré les choses extérieurement. Et aujourd’hui les hommes croient s’appliquer à poursuivre des recherches sans préjugés, qui se dévident et s’imaginent tout naturellement à partir d’elles-mêmes, alors qu’ils ne font que suivre l’éducation ancienne, qui fut inaugurée par le Concile œcuménique de Constantinople en l’an 869, au moment où l’esprit fut supprimé (pour ce qui concerne la croyance en Christ, il faut le rappeler, *ndt*)
Tout cela a contribué à ce que notre vie spirituelle est devenue si abstraite et si intellectualiste au point qu’il n’y a plus rien dedans — mais pour l’humanité une évolution repose à la base de ce processus et il *ne peut plus rien* y avoir dedans — de ce qui a vécu dans l’ancienne vie de l’esprit en impulsant la volonté. Et une époque devrait venir dans laquelle, pour ce qui est de ses actes, l’homme apparaîtrait complètement paralysé, si nous, au sein de notre vis spirituelle occidentale, n’en restions qu’au matérialisme. On doit pressentir à partir du cours de l’évolution de l’esprit occidental qu’une nouvelle fécondation de cette évolution spirituelle est nécessaire ; que ce que nous avons perdu, en tant qu’élément ancien rattaché au sang, doit être réacquis d’un autre côté. C’était juste que l’humanité traverse pendant trois ou quatre siècles une évolution indépendante du sang. Elle s’éduqua de ce fait à la liberté, à une certaine émancipation de tout ce qui relevait simplement de la nature. Mais ce que nous avons développé ainsi en intellectualisme, cela doit de nouveau être imprégné, cela doit de nouveau être rempli dans notre nature d’une connaissance telle qu’elle peut s’écouler dans les actes de l’être humain, qu’elle puisse être ré-imprégnée d’âme et d’esprit conformément à la volonté de l’homme. Une telle connaissance de l’esprit, une moderne connaissance de l’esprit, qui ne veut rien avoir à faire avec un renouvellement de l’ancienne connaissance de l’esprit orientale, c’est ce à quoi s’efforce la science spirituelle d’orientation anthroposophique. Et dans ce sens, elle voudrait à présent atteindre non seulement les formes végétales ou animales, mais notamment pour l’homme, cette intimité avec tout ce qui vit dans l’univers, ce par quoi on peut dire : les forces, qui vivent là dehors, entrent dans notre essence, elles s’éveillent elles-mêmes en nous et dans notre activité de connaissance, les forces de croissance de la nature et du monde spirituel vivent en nous, avant toute chose nos propres forces de croissance humaines. Si donc nous imprégnons notre vie intellectualiste avec les expériences de l’esprit, alors nous nous trouvons de nouveau dans la civilisation moderne d’une manière telle qu’à présent ce n’est plus quelque chose d’inhérent au sang qui vit en nous, mais quelque chose de contemplé dans l’esprit libre

qui vit en nous, et qui peut de nouveau agir en enthousiasmant et en renforçant notre vie active.
Il en est déjà ainsi que la vie de volonté et d'action de l'homme devrait se paralyser, si elle ne pouvait recevoir un coup de main de ce qui peut être perçu dans l'esprit. C'est juste quand on dit aujourd'hui par exemple : oui, mais les connaissances de cette science spirituelle d'orientation anthroposophique doivent encore être tirées d'une vie de contemplations intérieures ! Certes, qu'elles sont acquises à partir d'une vie de contemplations intérieures, comme aussi finalement les connaissances de la chimie, isolées à partir de l'utilisation des conquêtes de la chimie dans le monde pratique, dans des laboratoires isolés et des bureaux d'études. Ce qui doit être conquis c'est ce qui peut nous donner des informations sur la nature de l'être humain, ce qui peut former aujourd'hui le contenu d'une réelle connaissance de l'esprit, par le fait que de nouveau — mais d'une manière tout à fait différente de celle des Mystères antiques — l'être humain se transforme et parvient à acquérir de ce fait une contemplation spirituelle de la même façon dont il dispose d'une contemplation sensible du monde par ses organes sensoriels, et d'une contemplation intellectualiste au moyen de son intelligence. Cette modestie, dont j'ai parlé ici dans l'avant-dernière conférence, cette modestie intellectuelle, on doit la développer en se disant : de la même manière que l'on doit d'abord éduquer un enfant de cinq ans pour lui apprendre à lire, de la même manière l'homme qui se trouve dans la vie extérieure, doit d'abord se transformer pour approcher des Mystères réels de la nature et de l'esprit. Et c'est avec un renoncement, avec une souffrance librement portée, qu'est rattachée ce qui résulte d'une connaissance réelle sur l'entité humaine. Cela vous pouvez déjà le décrypter des faits qu'il est nécessaire que l'homme qui connaît réellement, en pénétrant dans le monde spirituel, n'entende plus comme il entendait sinon, ne pense plus comme il pensait sinon, mais que dans un organisme spirituel indépendant il doit contempler le monde. Mais entre la naissance et la mort on n'est pas adapté à ce monde, dans lequel on doit alors entrer ; on entre dans un monde vis-à-vis duquel on fait face en étranger. Cette non-adaptation, le fait de se retrouver placé dans un monde auquel on n'appartient pas pour autant qu'on se sert de son corps, c'est quelque chose qui doit être caractérisé par une souffrance de l'âme et de l'esprit, qui ne peut être éprouvée naturellement que par expérience. Au travers de telles choses et d'autres semblables, qui certainement reposent en dehors des tempêtes et des flots de la vie, on doit pénétrer dans le monde spirituel. Mais on calomnie ce qui doit être acquis par la science spirituelle que l'on a en vue ici, quand on déclare : c'est une mystique étrangère au monde ; quand on dit : c'est quelque peu étranger à la vie ou hostile à la vie. Non, ce qui est acquis ainsi, à vrai dire à l'écart de la vie, par l'investigation spirituelle, c'est quelque chose qui, quand cela est présenté devant l'humanité, est un savoir, une connaissance, qui peut être appréhendé conceptuellement par une saine intelligence humaine, mais qui ensuite donne une telle impulsion à l'homme qu'il peut devenir le porteur de sa volonté, de sa vie active.
À quelle connaissance s'efforce la science spirituelle d'orientation anthroposophique , en voulant développer une goethéanisme qui embrasse tout ? Elle s'efforce à une connaissance de l'esprit qui peut être le fondement d'une vie volontaire et active énergique. Rien d'autre ne peut venir en aide à notre monde du fait que ce qui peut être contemplé dans l'esprit s'introduit dans notre vie volontaire et active. La connaissance intellectualiste et son application, les connaissances naturelles, est quelque chose de contemplatif, c'est quelque chose qui peut passer tout au plus dans la technique, dans ce

qui est extérieur à l'humain. Mais ce qui est contemplé à partir de l'esprit, cela devient une impulsion pour aller au devant de la découverte de nouvelles voies réellement salutaires pour la vie sociale, cette vie sociale qui devient si difficile.
On pourrait s'interroger un peu et tenter de voir si de telles prétentions de la science spirituelle que j'ai caractérisées ici ne devraient pas être prises en considération, quand on voit combien une infinie souffrance de l'humanité est provoquée du fait qu'aujourd'hui on bousille tant de choses dans la vie sociale, qu'on y apporte du léninisme et du trotskisme et autres choses semblables qui ne sont rien d'autre que du poison intellectualiste, qui devait être amené sans contredit pour la libération de l'humanité, mais seulement aussi longtemps que les anciennes formes sociales n'étaient pas encore saisies par lui. Mais dans l'instant où ce poison les saisit, alors doit se manifester l'action toxique du simple intellectualisme dans la vie sociale. Elle commence à se révéler dans des phénomènes épouvantables et elle se révélera de plus en plus. C'est une terrible illusion quand les hommes croient que dans ce domaine, ils ne se trouvent plus seulement au commencement, mais en un point où l'on peut calmement regarder faire. Pas du tout, nous nous trouvons au commencement et le salut ne peut venir que s'il provient de l'esprit, et la connaissance de l'esprit doit en être le fondement. Au lieu de se laisser aller à toutes sortes de déclamations, parfois avec de bonnes intentions, par exemple sur la façon dont cette science spirituelle n'a rien à rechercher dans la religion, on ferait mieux d'envisager les phénomènes de la vie en se débarrassant des préventions.
C'est ainsi qu'on m'a rapporté qu'ici, à Stuttgart on a tenu une conférence sur la science spirituelle d'orientation anthroposophique **(4)**, dans laquelle on a déclaré : il se peut que l'on mette au jour toutes sortes de choses au moyen des forces clairvoyantes dont parle la science spirituelle ; toutefois cela n'a rien à faire avec la simple candeur qui doit être active dans la religion, et aussi dans la conception religieuse du christianisme. Ainsi peut-on déclamer, ainsi peut-on croire devoir parler quand on est abandonné par tous les esprits de la manière d'observer l'histoire, abandonné par ses esprits qui expliquent comment est l'histoire de l'humanité. Si l'on n'est pas abandonné par eux, alors l'esprit de l'évolution de l'humanité prédit fortement et nettement que ce discours abstrait, provenant d'une auto simplification unilatérale et abstraite de quelque chose de quelconque présent dans l'homme, que l'on ne peut même pas définir d'un terme indéfinissable, ou bien par le nom du Christ, que cet auto-enthousiasme en faveur d'un élément de naïveté enfantine nous a précisément conduits dans la misère sociale dans laquelle nous nous trouvons. D'abord l'élément d'âme et d'esprit fut monopolisé par les confessions. De ce fait naquirent des sciences naturelles, dans lesquelles il n'y a pas d'esprit, et qui exposent sans esprit l'image de la nature. Et en ajoutant qu'au moyen de la science spirituelle, on peut révéler toutes sortes de choses de faits spirituels à l'humanité, on en arrive à exiger à présent d'avouer que dans ces faits spirituels rien ne vit de ce que l'être humain doit rechercher de divin. Effectivement, le matérialisme des sciences naturelles a produit heureusement une dé-spiritualisation de la nature. Cette religiosité produira de plus en plus une dé-divinisation de l'esprit. Et alors nous aurons une nature dé-spiritualisée, un esprit dé-divinisé et une religion sans contenu. Cette religion sans contenu, elle n'impulsera plus d'actes quelconques. La connaissance de l'esprit doit apporter des actes, sinon nos impulsions morales pour notre vie spirituelle occidentale ne sont en vérité que du vent. Nos impulsions morales, elles s'évertuent à partir de notre intériorité d'une autre manière que les connaissances intellectualistes. Celui qui a la capacité de s'observer sans prévention, celui-là sait que ce qui est

intellectuellement saisi, par exemple les connaissances scientifiques dans la vie de l'âme, sont quelque chose de tout autre que ces impulsions, qui en tant que mobiles moraux, en tant qu'intuitions morales, se lèvent dans notre intériorité et exigent de nous que nous les introduisions dans la vie. Mais cette vie de l'esprit moderne au moyen de son intellectualisme n'a pu construire aucun pont entre sa connaissance de la nature et sa vie morale. Que sont devenues finalement ces conceptions morales du monde ? Si nous faisons abstraction de conceptions religieuses devenues aujourd'hui plus ou moins sans contenu, quand nous regardons en direction de ces gens sincères qui se charpentent une conception du monde à partir des sciences naturelles, laquelle très certainement est unilatérale à l'extrême, mais elle est pourtant sincère, alors nous devons dire : vous vous représentez qu'un jour, à partir d'une nébuleuse au sens de Kant-Laplace une disposition quelconque a fait apparaître des phénomènes tourbillonnaires, et que peu à peu est né ce qu'aujourd'hui nous appelons notre univers avec ses êtres naturels et les hommes. Mais dans l'homme surgissent des idéaux moraux, des intuitions morales. Si l'on ne croit qu'au contexte naturel, alors ces idéaux moraux, ces intuitions morales sont purement et simplement ce qui en suinte, ce qui n'a de validité qu'aussi longtemps que l'on se dit hommes. Beaucoup de vieux instincts continuent encore de vivre de cette évolution humaine, qui à la vérité au quinzième siècle déjà avaient rencontré leur fin. Si ces instincts n'avaient pas survécus, ils auraient été exterminés un jour et ne seraient plus autrement apparus dans la vie spirituelle humaine, alors on aurait dû purement et simplement s'appuyer sur des documents extérieurs pour se procurer ce que nous appelons des idéaux moraux. Et au lieu de se sentir obligé d'aller les rechercher en soi, ces idéaux moraux, de se sentir obligé à l'égard de la vie spirituelle, qui dépasse tout ce qui est vie physique, par ses idéaux moraux, au lieu de cela, il pourrait au mieux survenir que l'on trouvât honnête que chacun tînt son vis-à-vis pour un homme moral, que l'on trouvât opportun de ne pas répudier ce qui est fixé par la loi dans l'État. Bref, cet état d'échauffement d'une élément spirituel dans l'âme devrait disparaître si notre intellectualité persistait, et cela aussi hors de la vie morale humaine. Car on ne peut donner de réalité à notre vie morale que si de nouveau la contemplation spirituelle imprègne et pénètre tout ce que nous avons acquis depuis trois ou quatre siècles. On ne doit absolument pas le critiquer de manière réactionnaire, mais seulement insister sur sa nécessité. Mais que nous montre-t-elle cette vision du spirituel, quel est l'élément moral de notre contemplation de l'esprit ? Cette vision de l'esprit reconnaît la nature extérieure, elle voit déjà en elle au sens originaire ce que de raisonnables géologues **(5)** — je veux parler de façon comparative — acceptent maintenant pour la formation de la Terre. De tels géologues disent : une grande partie de notre évolution géologique terrestre est déjà aux prises avec un courant descendant. Pour de nombreuses régions de la Terre nous nous promenons sur une existence morte, lorsque nous marchons sur la glèbe. Une telle existence éteinte existe et est répandue beaucoup plus universellement que simplement dans l'élément géologique, elle remplit aussi notre vie culturelle et nous avons obtenu dans ces temps modernes des sciences naturelles qui ne se fondent plus que sur la mort, des sciences naturelles focalisées sur le non-vivant, parce que nous avons été peu à peu entourés de l'élément dépérissant dans notre culture. On apprend à connaître ce qui dépérit, ce qui a été mis en mouvement depuis les époques primordiales de l'évolution et qui a atteint sa phase ultime dans le développement de la Terre. Mais ensuite, on peut comparer ce qui a atteint son ultime phase, avec ce qui fleurit en tant que nos idéaux moraux et nos intuitions morales. Que sont ces idéaux moraux et ces intuitions morales ?

Ces idéaux moraux et intuitions morales, quand ils naissent en nous, ils dévoilent ce que la science spirituelle d'inspiration anthroposophique appelle ici quelque chose comme un germe, en le voyant comme ce que l'on pourrait comparer au germe d'une plante à venir, qui renferme donc potentiellement la floraison d'une plante, tandis que ce qui dépérit au niveau de la fleur, c'est l'hérédité transmise par la plante mère. Nous voyons pousser notre vie morale dans notre intériorité. En faisant l'expérience de ce qui est inné à la nature, nous éprouvons ce qui, depuis les temps anciens, s'est développé jusqu'à maintenant sur la Terre ; en ressentant s'épanouir en nous les idéaux moraux, nous éprouvons ce qu'un jour la Terre rejettera comme un cadavre, comme une scorie, avec les âmes humaines qui s'en détacheront dans une vie cosmique immortelle, de la même façon que l'homme individuel, lorsqu'il rejette son cadavre, pénètre dans l'existence spirituelle et psychique. Ainsi voyons-nous germer en nous les métamorphoses futures de la Terre en déployant notre vie morale.
Pensez donc, quand on la capacité d'appréhender une telle idée, aussi fantastique qu'elle puisse certainement se présenter à l'humanité d'aujourd'hui, dans sa pleine gravité et dans toute sa profondeur, quelle responsabilité morale découle ensuite d'un tel concept ! Alors on se dit : qu'es-tu donc, Homme ? Tu es le résultat du passé et de toute l'évolution terrestre. Et en tant que tel tu chemines vers ton déclin. Ta vie morale se ranime en toi, c'est le germe du futur, certes à présent encore un semblant irréel, de sorte que nous le tenons pour quelque chose de simplement abstrait ; mais c'est là le tout premier commencement d'une riche réalité future. Et l'on devrait encore se dire : si tu n'exerces pas cet élément moral, si tu ne t'unis pas à lui, alors tu pèches tout bonnement vis-à-vis de ton prochain, à l'égard duquel tu es aussi toi-même responsable, tu pèches contre tous les mondes spirituels. Car ils ont déposé en toi un germe, qui par ta moralité doit croître dans l'avenir du monde. Si tu es immoral, tu te fermes à l'avenir de l'humanité. Vis-à-vis de l'énergie qui vient pour la volonté et la vie active à partir de la connaissance de l'esprit, peut encore surgir ce sérieux d'une responsabilité humaine, je voudrais dire, orientée d'une manière cosmique et universelle. Nous pouvons ressentir : dans l'ancienne Grèce, l'horizon de l'esprit cultivé était rétréci. On était alors citoyen de son terroir. Les Temps modernes vinrent. L'Amérique fut découverte, la forme ronde de la Terre fut immédiatement redécouverte, au travers des grandes explorations ? L'homme devint citoyen de la Terre. De nouveau nous avons franchi une étape supplémentaire. L'humanité a passé au travers de l'état de citoyenneté du pays à celui de citoyenneté de la Terre. Aujourd'hui l'appel lui est lancé pour devenir citoyen de l'Univers dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire, de se ressentir comme un citoyen de ces mondes, qui sont à l'extérieur de notre Terre, mais qui appartiennent avec Elle à une totalité, citoyens aussi de ces mondes futurs sur lesquels j'ai attiré l'attention.
C'est ainsi que la contemplation morale peut s'enraciner de nouveau dans la connaissance de l'esprit. C'est seulement si une telle énergie traverse notre vie morale que nous serons en situation de configurer un enseignement moral en vue d'une conception de al vie qui agit socialement.
De tels cheminements qui ont été indiqués ici, ils ont été tentés dans quelque chose comme la *Dreigliederung* de l'organisme social, dans quelque chose qu'expose mon ouvrage « Les points essentiels de la question sociale ». Beaucoup tiennent cela pour des abstractions, des utopies, et c'est pourtant là tout ce qu'il y a de plus réel, car cela repose sur une réalité qui a été repensée à fond et de neuf, une réalité qui ne peut être atteinte par aucune des sciences naturelles, car celles-ci ont été rendues malades par la vie

intellectualiste. Cette vie intellectualiste a progressivement renvoyé l'être humain à lui-même. On peut aujourd'hui obtenir de remarquables évidences de la manière dont l'homme, par le fait qu'il ne peut plus concevoir l'homme lui-même, à partir des connaissances résultant des sciences naturelles extérieures, est devenu égoïste. L'égoïsme a fait son apparition au même pas et dans le même temps que l'intellectualisme au long de ces trois au quatre derniers siècles, il s'esr introduit dans toute la vie humaine extérieure et intérieure, avant toutes choses — et cela doit aussi être considéré sans préventions — cet intellectualisme, cet égoïsme s'est emparé aussi de la vie religieuse. Aujourd'hui — car cela a malheureusement préparé l'éducation humaine — c'est seulement à partir d'un certain point de vue égoïste, que l'on peut parler d'immortalité de l'âme humaine. Les hommes reculent de frayeur face à quelque chose — comme ce n'est naturellement pas possible, mais pourrait pourtant le devenir — comme la survenue d'une cessation d'existence de leur entité spirituelle et psychique, au moment où le cadavre de la Terre sera remis. Cela contredit ce qui du côté de la nature est resté comme un ultime et net résidu ; cela contredit un instinct nettement égoïste. On s'abandonne à cet instinct égoïste quand on ne fait que parler de la persistance de l'âme après la mort, lorsque cela se produit de nouveau sous la contrainte du dogme, ce qui est naturellement parfaitement et pleinement fondé justement par la science spirituelle ; mais quand on ne parle pas du fait que notre dimension psycho-spirituelle existait déjà dans un monde spirituel avant la naissance ou, selon le cas, avant notre conception. Avant que nous descendions dans la corporéité physique et que nous adoptions ces enveloppes qui nous sont données au travers de l'hérédité par notre père et de notre mère, nous traversons également une évolution dans les mondes spirituels, comme nous le faisons ici sur la Terre. Et exactement comme notre vie après la mort est une continuation de la vie ici sur Terre, une déconstruction de nos expériences d'ici, ainsi la vie que nous traversons entre la naissance et la mort est-elle une continuation de la vie telle qu'elle préexistait avant la naissance.

Cela impose ses grands devoirs au pédagogue, par exemple, quand il est pleinement conscient de la responsabilité qui repose sur son âme, attendu qu'il a à développer ce qui est descendu des hauteurs spirituelles et éternelles dans un corps humain et qui, au travers de sa forme extérieure et de ses enveloppes, va s'empreindre et se manifester toujours plus d'année en année. C'est l'autre chose que l'on peut ajouter à cette connaissance qui va au devant de l'égoïsme et qui n'a d'égard que pour le fait, solidement établi à la vérité comme allant de soi, de l'immortalité de l'âme humaine vis-à-vis de la mort. C'est l'autre côté sur lequel la science spirituelle doit particulièrement insister pour l'homme nouveau : la vie avant la naissance ou bien avant la conception, et la continuation de celle-ci par la vie ici. Il devient facilement superficiel, celui qui ne parle que de la vie après la mort. Celui qui envisage sérieusement la vie avant la naissance, se sentira obligé — étant donné que l'ordre du monde est tel que l'homme est descendu dans l'existence physique — à rendre cela un fait énergique. Car ce n'est que de cette manière que nous pouvons empreindre ce que nous tentons d'empreindre, lorsque nous savons que nous sommes descendus dans l'existence physique. Tandis que la simple perspective sur ce qui vient après la mort mène à une perte d'âme (*entseelung*) et à une perte d'esprit (*entgeistigung*) de l'existence physique, le renforcement de notre volonté dans la perspective d'une travail de la totalité de notre être et de notre vie, fait naître en nous la conscience que nous sommes descendus en tant qu'esprits dans cette existence physique. Des espérances humaines pour l'avenir ne peuvent résulter d'une manière certaine que de

la contemplation spirituelle, lorsque avec notre manière de voir nous nous enracinons dans l'esprit, lorsque nous marquons et imprégnons notre nature intellectualiste avec ce que nous donne la science spirituelle. Alors une impulsion à agir, une impulsion volontaire peut de nouveau rentrer dans notre vie. Et notre vie aura besoin de ces impulsions spirituelles, car cette vie est en plein déclin. Les générations anciennes pouvaient encore contempler en comptant sur leurs instincts. Chez les Grecs antiques, nous pouvions voir que celui qui devait mûrir en vue de la vie publique, n'avait besoin que des instincts reposant sur son sang pour ce faire. Cela ne pourra plus être, la culture devrait disparaître si nous ne voulions l'édifier que sur ce que pourrait nous apporter la Terre à partir des instincts des hommes. L'actuel socialisme est-européen compte sur ces instincts ; il compte sur un nul. On comptera sur une réalité quand on rétablira l'espoir que doit être édifié un socialisme orienté par la science spirituelle. Il est vrai que de telles manières de voir, comme celles qu'on a présentées ici, ne sont pas encore prises avec tout le sérieux qu'il faudrait, pour le moins pas par le plus grand nombre des hommes. Quelques-uns les prennent au sérieux, bien sûr à partir de points de vue tout à fait déterminés. C'est ainsi que j'ai lu dans notre journal « *Dreigliederung des Sozialen Organismus* » **(6)**, alors que je travaillai encore à Dornach, la façon dont à partir d'un certain côté, ce qui apparaît en tant que science spirituel tire vraiment à conséquence ; et l'on doit ici avoir tenu une remarquable conférence, je crois même avec un accompagnement musical, une conférence qui s'appuyait sur quelque chose qui émane d'un certain côté, par exemple dans le « *Stimmen der Zeit* » (*Voix du temps*, *ndt*) de la part du père jésuite *Zimmermann*, presque dans chaque numéro, et qui engendra justement de tels échos, comme celui qui doit résulter ici. On a dit alors, et en plus de la part d'un chanoine, qu'on pouvait effectivement enseigner sur ce que Steiner dit, à partir des écrits de ses opposants, car les écrits qu'il rédige lui-même, et ceux de ses partisans, il n'est plus permis aux catholiques de les lire, car le Pape les a interdits. De fait, la sainte Congrégation romaine du 18 juillet 1919 a publié un décret qui interdit la lecture des écrits théosophiques et anthroposophiques, du moins dans l'interprétation de ce décret général qu'en fait le père jésuite Zimmermann. Et l'on ne peut pourtant pas croire que ce père jésuite mente toujours. Il a menti une fois **(7)**, en affirmant que j'aurais été un ancien prêtre et que je me serais enfui d'un monastère. Je n'ai jamais été dans un monastère. Car il a dit : l'affirmation selon laquelle le Steiner est un prêtre défroqué (qui s'est enfui de son monastère, *ndt*) ne se laisse plus prouver bien sûr aujourd'hui. Une manière particulière de bien réparer ce qu'on a controuvé ! Eh bien ! je ne crois pas qu'est controuvé aussi, ce qui a rencontré cet écho remarquable, à savoir être d'avis que l'on peut enseigner à partir des écrits de mes opposants, parce que les écrits anthroposophiques ont été interdits par la sainte Congrégation du 18 juillet 1919. Effectivement de ce côté-ci on pressent que quelque chose dispose d'énergies très réelles et veut s'installer dans le présent.

Cette science spirituelle d'orientation anthroposophique — permettez qu'en guise de conclusion, je vous fasse part d'une remarque à la fois concrète et personnelle —, cette science spirituelle, d'orientation anthroposophique continuera de défendre ce qu'elle doit défendre, du mieux qu'elle peut, en tant que fondements de connaissance des faits de la vie, en tant que fondements de connaissance de la vie morale et sociale, et en tant que fondements de connaissance des plus belles espérances que peuvent nourrir les hommes, contre toutes les résistances. On peut l'étrangler à cause de moi : dès qu'elle pourra de nouveau, ne serait-ce que s'agiter un peu, alors elle fera de nouveau prévaloir ce qu'elle

croit pouvoir faire connaître à l'humanité en vérité nécessaire. Et comme dans l'instant où commença à se retourner la perspective d'une victoire en notre défaveur, vis-à-vis du monde internationale dans son entier un témoignage pour la vie spirituelle internationale a été établi à Dornach que ce qu'est aujourd'hui le goethéanisme, vient pourtant des racines de la vie spirituelle allemande, ainsi donc tout ce qui viendra de tout autre côté, faire obstacle à cette science spirituelle d'orientation anthroposophique pour la connaissance, est passé dans sa conviction de lutter pour un contenu universel.
Voici 35 ans, j'écrivis dans l'une de mes premières analyses pour caractériser combien il était nécessaire à l'esprit allemand d'en revenir aux meilleures sources de sa vigueur, j'écrivis alors ces paroles à l'instar d'un appel lancé au peuple allemand : « Dans tous les progrès que nous avons à enregistrer dans les domaines culturels les plus variés, nous ne pouvons cependant pas nous débarrasser du fait que la signature de notre époque laisse beaucoup, vraiment beaucoup à désirer. Nos avancées sont pour le moins amples mais peu profondes. Pour le contenu d'une époque seuls les progrès en profondeur sont déterminants. Il se peut que l'abondance des faits, qui de tous côtés ont fait irruption sur nous, fasse apparaître concevable que tandis que notre regard se focalisait sur le vaste horizon, nous ayons instantanément perdu celui dans les profondeurs. Nous voudrions seulement espérer que les fils rompus d'une évolution progressive soit bientôt rattachés et que les nouveaux faits un jour conquis des hauteurs de l'esprit soient compris. »
C'est dans le sentiment que, si l'état de profondeur de l'époque ne rencontrait pas une contrepartie dans une réelle élévation spirituelle, une catastrophe devrait nécessairement s'ensuivre, c'est dans ce sentiment, cette douleur navrante, que j'écrivis ces mots voici 35 ans et que je les fis imprimer. Je crois qu'aujourd'hui justement à partir d'un tel point de vue, comme je l'ai exposé ici, j'ai le droit d'attirer l'attention sur cette réflexion personnelle concrète d'alors. Car le cours des événements dans ces trois décennies et demi est une évidence qu'il est bien justifié de faire retentir de nouveau l'appel vers la spiritualité. Alors que naguère il ne fut pas entendu, puisse-t-il l'être aujourd'hui dans un proche avenir par les Allemands, afin qu'ils puissent édifier de leur intériorité, à partir d'une spiritualité consciemment saisie, ce qui fut détruit ces dernières années, justement par eux et d'une manière si terrible, en effet, ce qui a seulement commencé à être détruit et qui continuera certainement sur la voie de la destruction si l'on n'adopte pas la spiritualité pour une nouvelle reconstruction.
Voilà ce à quoi on pourrait en appeler aujourd'hui : à la volonté vers le spiritualité, justement dans le peuple allemand. Et l'on doit moralement en appeler à cette volonté ; car il est certain que si le peuple allemand développe sa volonté vers cette spiritualité, alors il doit la rencontrer. Au sujet du matérialisme, j'ai récemment déclaré que ce peuple n'avait en apparence — et c'est ce que démontre carrément les événements de ces dernières années — aucun talent ; par contre, pour la spiritualité il en a du talent, et c'est ce que prouve l'esprit de notre propre évolution sur des siècles. C'est pourquoi on peut en appeler à la volonté pour la spiritualité : le peuple allemand, si seulement il développe la volonté, trouvera la spiritualité, il a le talent pour cela. Mais comme il a ce talent, il a aussi la grosse responsabilité de répondre à un appel de la spiritualité. Puisse s'éveiller la conscience de cette responsabilité, s'éveiller de façon que le peuple allemand puisse de nouveau intervenir énergiquement dans l'évolution de l'humanité sur le fondement de l'esprit et à partir de ses impulsions spirituelles, qu'il puisse poursuivre ce que ses plus grands esprits ont produit au long de nombreux siècles pour la bénédiction de l'humanité.

Notes :

(1) « *Un changement de nom pour l'Université des sciences de l'esprit* » : originellement l'édifice de Dornach devait s'appeler *Johannesbau* selon un personnage principal des Drames-Mystères de Rudolf Steiner.

(2) « *Il écrivit à son ami resté à Weimar* » : « En outre, je dois te confier que je suis tout près de découvrir le mystère de la croissance et de l'organisation végétales, et que c'est le plus simple qui puisse être pensé au monde. Sous ce ciel on peut faire les plus belles observations. Le point principal , là où se cache le germe, je l'ai clairement et sans aucun doute découvert ; tout le reste je le vois aussi déjà dans l'ensemble et quelques points encore seulement doivent être mieux déterminés. La plante archétype est la créature la plus admirable du monde, à propos de laquelle la nature elle-même m'enviera. Avec ce modèle et la clef qui lui correspond on peut dès lors découvrir des plantes à l'infini, qui doivent être conséquentes, à savoir : celles qui, même si elles n'existaient pas, pourraient quand même exister et cela sans être des ombres et des chimères peintes ou composées, mais en ayant une vérité et une nécessité intérieures et innées. La même loi pourra se laisser appliquer sur tout le reste du monde vivant. », 17 mai 1787 à Herder de Naples, « Voyages en Italie », vol.2.

(3) « *huitième Concile oecuménique de Constantinople* « : Dans « Canones contra Photium » il est prescrit dans le Can. II que l'être humain ne possède pas « deux âmes », mais « *unam animam rationabilem et intellectualem ».* Contre cela s'était élevé le Patriarche de l'Église d'Orient, Photius, contre qui le Concile avait été réuni, lequel défendait la conception que l'on devait distinguer deux âmes, l'une inférieure et l'autre supérieure et pensante.

(4) « *Une conférence sur la science spirituelle d'orientation anthroposophique* » : Dans une série de conférences du parti opposant, le théologien évangéliste Gogarten avait pris la parole, il participa par la suite à la direction des « Allemands Chrétiens » privilégiés par Hitler.

(5) « *Ce que des géologues raisonnables*…, *acceptent* » : Rudolf Steiner se rapporte ici au célèbre géologue autrichien Eduard Sueß, 1831-1914 : « Le visage de la Terre », trois volumes, Vienne 1883-1901.

(6) « *dans notre journal „ Dreigliederung des Sozialen Organismus"*»: dans le n°21, le Dr. Walter Johannes Stein rapporte la conférence d'un opposant ; le chanoine Fr. Laun, Rottenbourg, le 11 novembre 1919 à Stuttgart. Dans le récit on dit : « Pour dire de quel genre étaient les moyens de lutte du conférencier, il me suffira de mentionner qu'après la conférence aucune discussion ne fut proposée et que le conférencier indiqua que celui qui voulait s'orienter sur Steiner, pouvait le faire en lisant les écrits de ses opposants mais pas ceux de Steiner lui-même, puisque le Pape avait interdit ces derniers. »

(7) « *Il a menti uen fois,*» : Dans les « *Stimmen aus Maria Laach* », une revue catholique, Freibourg, i. Br. (depuis 1914 « *Stimmen der Zeit*»), l'organe principal des Jésuites en Allemagne, dans le volume 83, parut à la page 80, le recension d'un ouvrage de Giovanni Busnelli SJ « Théosophie et Christianisme » par Otto Zimmermann SJ. Dans cette recension, Rudolf Steiner est caractérisé comme « un (à ce qu'on dit) prêtre défroqué », alors que dans l'ouvrage de Busnelli — pareillement erroné — il est question à son propos d'un « ancien prêtre catholique ». — Zimmermann est revenu six ans plus tard seulement sur son affirmation par la tournure superficielle suivante « ce qui ne se laisse plus prouver » (« Stimmen der Zeit », vol. 95, p.331).

(8) « *dans l'une de mes premières analyses* » : « La signature spirituelle du présent » dans « Deutsche Wochenschrift », 1888, VI. 24ème année. Voir « Bases méthodiques de l'Anthroposophie » 1884-1901, **GA 30**, Dornach 1961, pp.253 et suiv..